Digitized by Google

Bergr. 619.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS.
PREMIERE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS,

Par Mr. B****.

Nouvelle Édition corrigée.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LXIII.

22

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

A

MONSIEUR
LANT...
DE
DAMM....

VOus êtes obéi, Monſieur : je donne enfin au Public ce que mes recherches ont pu m'apprendre de la célebre Mademoiſelle de Lenclos. *Ce n'étoit pas ſimplement une femme galante que j'avois à peindre, comme peuvent ſe l'imaginer quelques gens, à qui le ſiecle dernier eſt abſolument inconnu ; j'avois à faire le portrait d'une femme inimitable en tout, qui voulut être homme auſſi-tôt qu'elle ſut penſer, & qui, ſous le regne merveilleux de Louis XIV,*

Digitized by Google

fixa les yeux des adorateurs du mérite diſtingué.

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans, elle a vu ſon Pays ſe renouveller & changer plus d'une fois de goût, ſans qu'elle ait jamais ceſſé d'être de celui de tout le monde, ſans être jamais différente d'elle-même, & ſans reſſembler à perſonne. Elle eût été dans tous les âges, & chez tous les Peuples policés, ce qu'elle fut à Paris, parce qu'elle ne dut à l'inconſtance des modes aucune des graces & des qualités ſolides qui formerent ſon caractere.

Nous poſſédons parmi nous des perſonnes reſpectables, qui ne prononcent le nom de Mademoiſelle de Lenclos *qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vue & d'avoir vécu avec elle, excite encore leurs larmes ſur la perte qu'ils en ont faite. Vous le ſavez, Monſieur, j'ai déſeſpéré cent fois d'eſquiſſer un portrait qui demanderoit le pinceau le plus délicat & le plus ſûr : cent fois vous m'avez rappellé à l'ouvrage ; & quels qu'ayent été vos ſecours, & ceux*

Digitized by Google

des perſonnes dont j'ai ſuivi les conſeils & les lumieres, je n'ai ſans doute de véritable excuſe en vous obéiſſant, que dans l'eſtime ſinguliere que j'ai toujours eue moi-même pour cette femme Philoſophe, & ſur-tout dans la crainte que quelqu'un, moins bien guidé que moi, ne lui fit encore plus de tort, en ne peignant que ſes foibleſſes.

L'antiquité qui vous eſt ſi bien connue, Monſieur, n'offre aucune femme célebre dont la comparaiſon ne ſoit injurieuſe à Mademoiſelle de Lenclos. Léontium, *dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paroîtra, comme à moi, peu digne de cet honneur, par le mauvais uſage qu'elle fit de ſon eſprit. Elle oſa écrire contre l'illuſtre* Théophraſte; *ce qui fit naître un proverbe rapporté par* Pline, *dont le ſens étoit qu'il ne reſtoit plus qu'à s'aller pendre, puiſque les plus habiles gens étoient expoſés à de tels affronts. Mademoiſelle* de Lenclos *n'avilit jamais ſon eſprit. Elle eut le cœur foible, je ne craindrai pas de le dire; elle avoit pris de bonne*

heure là-deſſus des principes qui devoient égarer cette partie de l'ame que les ſens entraînent & ſéduiſent trop aiſément : mais qu'il eſt rare que le penchant le plus vif au plaiſir, ne conduiſe pas à la perte de toutes les vertus ! Le moindre défaut des femmes galantes, *dit Mr.* de la Rochefoucault, eſt la galanterie.

Je donne à Mademoiſelle de Lenclos, *dans la plus grande partie de ces Mémoires, le nom de* Ninon, *qu'il paroît que ſes amis, au moins, lui donnerent aſſez généralement dans ſa jeuneſſe ; * mais dont on n'oſa plus l'appeller, lorſqu'ayant moins de foibleſſe, elle devint le Philoſophe le plus aimable qu'ait jamais eu la Nation Françoiſe.*

Il y a peu de mérite à raſſembler des faits ; il y en auroit eu à les peindre & à les lier enſemble : cela étoit prodi-

* Madame de Sévigné ne l'appelle que Ninon dans ſes premieres Lettres ; elle la nomme Mademoiſelle de Lenclos dans une de celles qu'on vient d'imprimer : elle eſt de 1696, temps auquel Mademoiſelle de Lenclos avoit quatre-vingt & un an.

Digitized by Google

gieuſement difficile, & je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agiſſoit de mettre le Public en état de connoître le cœur & l'eſprit de Mademoiſelle de Lenclos, *& pour cela il étoit indécent de feindre. Ce n'eſt point une apologie, ce n'eſt point une ſatyre, & moins encore un Roman, que j'ai eu deſſein d'écrire. J'ai bien beſoin, Monſieur, qu'on ſe ſouvienne que je ne donne cet Ouvrage que comme des Mémoires pour ſervir à une hiſtoire plus étendue de mon Héroïne.*

Il m'eſt eſſentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu propoſer Mademoiſelle de Lenclos *pour un modele. (Eh! à quoi cela ſerviroit-il?) Je rapporte ſa Morale, ſa Philoſophie, ſes actions, comme des faits. Le Lecteur peut en juger ſur ces principes; je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeoit ma qualité d'Hiſtorien. La maxime d'*Horace, * *dont un Anonyme* † *a*

* *Qualem commendes etiàm atque etiàm aſpice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.*

† Voyez la Préface qui eſt à la tête des Lettres ſur l'éducation des Princes.

Digitized by Google

voulu effrayer celui qui entreprendroit l'Hiſtoire de Mademoiſelle de Lenclos, *me ſeroit injuſtement appliquée : n'omettre aucun fait de la vie d'un Conquérant, ce n'eſt pas brûler, comme lui, du deſir de ravager la terre.*

J'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur B...

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS.

PREMIERE PARTIE.

LA naiſſance de Ninon * ne fut point obſcure. Mr. de Lenclos, ſon pere, vécut toujours dans la meilleure compagnie de ſon temps. On ſait d'ailleurs que Madame de Lenclos étoit de la famille des *Abra de Raconis;* & une pareille alliance prouve aſſez que ceux qui en ont fait un Joueur de luth, ſe ſont trompés, en prenant un de ſes talents pour ſa véritable profeſſion.

Ninon fut le ſeul fruit de ce mariage. Madame de Lenclos, en mere prudente

* En 1615.

Digitized by Google

& chrétienne, tâcha d'inſpirer de bonne heure à ſa fille les ſentiments de piété dont elle étoit pénétrée. Mr. de Lenclos, au contraire, voulut en faire une fille aimable, & graver dans ſon jeune cœur les impreſſions d'une Philoſophie que ſes mœurs & ſa façon de penſer lui faiſoient regarder comme la véritable ſageſſe. Quels contraſtes! quels combats dans l'eſprit de la jeune Eleve! On ſait trop pour quel parti l'humanité ſe décide en pareil cas. Ninon apprit, preſqu'en naiſſant, à prononcer les mots de plaiſir & de probité. Son pere ſut habilement proportionner ſes leçons aux degrés d'intelligence qu'elle acquéroit avec l'âge. Ils ne pouvoient être plus prompts, puiſqu'à douze ans elle avoit déja dévoré Montaigne, & Charon, ſon grave imitateur. Combien ne devoient pas ſe fortifier les conſeils de ſon pere, par les écrits du premier de ces Auteurs, qu'elle fit profeſſion d'aimer toute ſa vie?

C'étoit en vain que Madame de Lenclos vouloit lui faire partager les ſaints exercices auxquels elle avoit conſacré ſes jours. Ninon, juſques dans les Temples même, ſubſtituoit aux Livres ſaints qu'on lui donnoit, des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevoit de ſon pere.

Digitized by Google

Nous avons peut-être, dès notre plus tendre enfance, un cœur ouvert à l'idée des paſſions & des ſentiments dont il doit ſe remplir un jour. Mr. de Lenclos perſuadoit ſeul ce qu'il vouloit : eh! quels avantages n'avoit-il pas pour ſéduire une ame ſi bien préparée par la nature!

Ninon commença à entrer dans le monde dans un temps où la France étoit en proye à mille troubles qui la déchiroient au-dedans & au-dehors. Des jours ſi orageux ſembloient devoir éloigner les plaiſirs de la Capitale. Ils y dominoient cependant, malgré les fureurs de la guerre, & ſous le regne du Monarque le plus religieux.

C'étoit ſur-tout au Marais que les plus célebres voluptueux avoient fixé leur ſéjour, ou du moins c'étoit là qu'ils ſe raſſembloient preſque tous. Loin du tumulte & du fracas que l'indigence, ſous le nom d'induſtrie, cauſoit au ſein de la Ville, on s'occupoit dans ce quartier charmant de ce qui pouvoit contribuer aux agréments de la vie : c'étoit là que les uns avec une fortune conſidérable, les autres avec une imagination délicate, un eſprit aiſé & naturel, tous avec un cœur ami des plaiſirs, jouiſſoient du ſort le plus heureux. Le Courtiſan, le Guerrier, l'hom-

Digitized by Google

me de Lettres y devenoient Philoſophes, & de cette Philoſophie commode & tranquille, dont le ſyſtême a ſa ſource dans les beſoins & les deſirs du cœur humain.

Mr. de Lenclos avoit conduit de très-bonne heure ſa fille dans ces ſociétés choiſies, dont elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avoit point encore vu tant de graces unies à tant d'eſprit, à tant de goût. Ninon, d'une taille élégante & parfaite, avec le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs, où regnoient à la fois la décence & l'amour, la raiſon & la volupté; elle avoit les dents, la bouche, le ſourire admirables, un air de tête noble ſans orgueil, une phyſionomie ouverte, tendre & touchante, un ſon de voix intéreſſant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ſes mouvements, dans tous ſes geſtes; Ninon enfin étoit belle, & le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talents les plus ſéducteurs. Mr. de Lenclos avoit communiqué à ſa fille celui qu'il avoit pour le luth, inſtrument alors en crédit. Avant elle on n'en avoit pas tiré des ſons ſi flatteurs, des expreſſions, s'il eſt permis de le dire, ſi ingénieuſes & ſi délicates. C'étoit ſon ame qui ſe développoit ſous les traits divers de l'harmonie, c'é-

Digitized by Google

toit le ſentiment même qui parloit ſous ſes doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette eſpece d'amuſement, qui exige toutes les graces & toute la nobleſſe poſſibles; elle paſſa pour la plus grande danſeuſe de ſon temps.

La connoiſſance de pluſieurs Langues & des meilleurs Ecrivains de chacune, ſoutenue d'un eſprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans ſa converſation une variété brillante, ſeul préſervatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules ſous quelques déguiſements qu'ils s'offriſſent à ſes yeux, en banniſſoit la triſte & plate médiſance, pour mettre à ſa place la plaiſanterie & l'enjouement le plus délicat.

La vérité d'un caractere doux, facile & toujours égal, une probité auſſi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidele à l'amitié, lui donnerent, juſqu'à ſa mort, des amis idolâtres de ſon mérite, autant que ſes Amants l'étoient de ſa beauté. La conſtante aſſiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature eſt l'aſſemblage des qualités eſſentielles & des vertus ſolides avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef-d'œuvre ſi rare & ſi digne de notre eſtime.

Digitized by Google

Quelle miſanthropie pourroit effacer ſes vertus par le nombre de ſes foibleſſes! Ninon pouvoit-elle réſiſter à l'amour qu'elle dut inſpirer à tous ceux qui la connurent?

Parmi tous les Amants que donna d'abord à Ninon l'éclat de ſa beauté, le jeune Comte de Coligny * fut aſſez heureux pour ſe faire remarquer. On le peint charmant pour la figure, & tout concouroit à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna ſur ſes rivaux. Je ne ſais ſi le bonheur de l'Amant fut long-temps différé par l'Amante; ſi les obſtacles que devoit oppoſer à leurs deſirs la vigilance

* Gaſpar de Coligny, Duc de Châtillon, Marquis d'Andelot, mort Lieutenant-Général le 9 Février 1649, à l'attaque de Charenton.

On lit dans le *ſegraiſiana* qu'un Mr. de Saint-Etienne paſſoit pour avoir eu les premieres faveurs de Ninon; mais Mr. de Saint-Evremond, ſon ami de tous les temps, doit, je penſe, en être cru ſur ce fait. Voyez ce qu'il dit dans une Elégie adreſſée à Ninon même.

Ce beau garçon dont vous fûtes épriſe,
Mit en vos mains ſon aimable franchiſe.
Il étoit jeune, il n'avoit point ſenti
Ce que reſſent un cœur aſſujetti;
Et jeune encor, vous ignoriez l'uſage
Des mouvements qu'excite un beau viſage;
Vous ignoriez la peine & le plaiſir
Qu'ont ſu donner l'amour & le deſir.

Digitized by Google

de Madame de Lenclos, leur coûterent beaucoup à ſurmonter : je ne déguiſe & n'imagine rien. Mr. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, & ſans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait aſſez particulier de cette intrigue, qui, pour être plus vive, ne fut pas plus ſolide que toutes celles de cette eſpece, c'eſt que Ninon peu dévote, & déja pleine de cette ſécurité dont ſa façon de réfléchir lui fit dans la ſuite des principes inébranlables, n'épargna rien pour engager ſon Amant à abjurer des erreurs que des préjugés & les forces de l'éducation lui faiſoient préférer à la Religion dominante de ſon Pays, & qui pouvoient lui faire perdre, par un entêtement déraiſonnable, tous les avantages auxquels ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel devoient le faire aſpirer.

Qu'on ſe repréſente Ninon à ſeize ou dix-ſept ans, ne reſpirant que l'amour & le plaiſir, faire ſuccéder au langage de ſa tendreſſe des converſations fortes & ſuivies ſur le changement auquel elle vouloit le forcer : cette ſituation eſt peut-être unique entre deux Amants de cet âge. Il faut en convenir; c'étoit ſans doute bien moins du zele de la bonne cauſe dont elle étoit animée, que de l'intérêt de Cha-

Digitized by Google

tillon. Mais ce motif, quelque humain qu'il paroiſſe, ne fait-il pas l'éloge de Ninon? Quelle autre femme auroit eu pour le Comte cet excès d'attention? c'eſt un hydre à combattre, qu'une erreur de Religion. L'amour même réſiſtoit à l'amour; & ce ne fut que quelques années après, que le Comte ſe réſolut de prendre un parti dont tout lui conſeilloit la néceſſité.*

Soit que Ninon ſentît la premiere quelque refroidiſſement pour Mr. de Coligny, ſoit que ce fût lui qui rompît la chaîne qui ſembloit les unir ſi étroitement, leur tendreſſe dégénéra bientôt en ſimple amitié, & Ninon fit dès-lors ſur l'amour les réflexions qui dans la ſuite déciderent de ſa conduite à cet égard.

Dans l'ivreſſe de leurs deſirs ils s'étoient promis cette conſtance éternelle dont tous les Amants ſe croyent ſi aiſément capables. Cependant ces tranſports mutuels, ces vives agitations, qui font le bonheur le plus vif, avoient inſenſiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ſes effets: elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle & machinal, que la politique des hommes s'étoit efforcé d'ennoblir ſelon les

* Il abjura en 1643.

nouvelles regles de bienſéance & d'honneur qu'ils s'étoient faites arbitrairement en s'écartant de leur premiere ſimplicité.*

Cet amour métaphyſique, que n'atteignent pas plus les lumieres de l'eſprit, que les ſentiments du cœur, lui parut auſſi peu réel, que ces châteaux enchantés, ces monſtres, ces merveilles de la magie, dont nos Poëmes & nos Romans ſont remplis. Elle oſa donc arracher à l'amour le maſque dont une convention particuliere au génie de chaque Nation avoit voulu couvrir ſes véritables traits; & cette paſſion, ſi reſpectable dans les premieres idées qu'on nous en donne communément, ne ſe montra plus à ſes yeux que comme la ſoif & le beſoin du plaiſir, ou, comme dit l'Abbé de Châteauneuf § qui l'avoit ſu d'elle-même: *L'amour ne lui parut plus qu'un goût fondé ſur les ſens, un ſentiment aveugle qui ne ſuppoſe aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoiſſance; en un*

* Voyez dans Platon ce que Socrate prétend avoir appris ſur l'amour de la fameuſe *Dyotime*. Il s'en falloit beaucoup qu'elle eût un grand reſpect pour cette paſſion, qu'elle croyoit, comme Ninon, être l'idole & l'ouvrage des ſens.

§ Dialogue ſur la Muſique des Anciens. Paris, 1725.

Digitized by Google

mot, un caprice, dont la durée ne dépend pas de nous, & ſujet au dégoût & au repentir.

Le germe philoſophique qui perçoit déja dans ſon ame, ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout ſimple, qu'une paſſion comme l'amour produiſît chez les hommes des effets différents ſelon les différentes diſpoſitions d'humeurs, de tempérament, d'éducation, d'intérêt, de vanité, de principes, ou de circonſtances,* ſans qu'au fond elle fût autre choſe qu'un deſir déguiſé, mais ardent, de la poſſeſſion ſans laquelle elle ne ſubſiſte point, & après laquelle elle s'évanouit preſque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre lorſqu'il manque de nourriture. C'eſt ainſi que ſon eſprit, auſſi hardi que péné-

* L'amour n'eſt fou que dans les fous, & c'eſt plutôt alors un vice de l'eſprit que du cœur. *Dialogues ſur les Plaiſirs, tome* 2.

L'amour agit différemment, ſelon la différence des ames qu'il inſpire : il allume dans un naturel doux un feu qui l'eſt auſſi, comme celui de l'encens qui brûle ſur l'Autel ; mais les ames violentes ſont la proye des flammes les plus terribles. C'eſt un feu dont le vent des paſſions augmente l'impétuoſité, qui monte orgueilleuſement, & qui brûle pour la vengeance. *Dryden, voyez les Lettres de Miſſ. Clarice.*

Digitized by Google

pénétrant, porta de bonne heure ſur toutes les choſes de la vie des jugements que ſon expérience & ſa raiſon lui confirmerent : un préjugé détruit rend la défaite des autres auſſi conſéquente que facile ; & l'ame qui les a ſurmontés, conçoit tout, voit tout, dans un jour dangereux pour les connoiſſances ordinaires.

Le penchant qu'elle avoit à réfléchir, lui fit porter bientôt ſes regards ſur le partage inégal des qualités qu'on eſt convenu d'exiger dans les deux ſexes. Elle en vit l'injuſtice, & ne put la ſoutenir. *Je vois*, dit-elle à ſes amis, *qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hommes ſe ſont réſervés le droit aux qualités eſſentielles ; de ce moment je me fais homme.* Elle le fit, & fit bien, dit un de nos ingénieux Ecrivains modernes. *

Ce n'eſt donc plus comme une femme ſoumiſe à mille chimeres, à mille petites décences d'état & d'uſage, qu'il faut juger Ninon. Elle n'a plus de morale, que celle des plus honnêtes gens de ſon ſiecle, & nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelques conformités d'humeur, d'eſprit, & ſur-tout d'amour du plaiſir, lui firent lier connoiſſance avec la fameuſe

* Voyez la fin des Confeſſions du Comte de.... ſeconde édition.

Marion de Lormes, qui, dans un âge déja avancé, conservoit encore des charmes qui la firent adorer jusqu'à sa mort. Cette femme aimable, que le Cardinal de Retz, en homme de sa robe, traite *d'un peu moins qu'une prostituée*, avoit su faire excuser les foiblesses de son cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuse réputation de goût & d'esprit, autant que les graces de sa figure, l'avoient maintenue parmi les gens sans préjugés dans une considération qu'il est si difficile de conserver avec un aussi grand penchant aux plaisirs. Le choix même de ses Amants l'avoit distinguée très-long temps des femmes galantes de son siecle. D*** fut le seul qu'on lui reprochât. Il est vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvoit que nuire à la réputation de Marion de Lormes, qu'on pouvoit soupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Ce fut à cet égard sur-tout que Ninon son amie la respecta toujours.

Leurs amis étant presque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inséparables. Ce fut successivement chez l'une & chez l'autre que se formerent ces assemblées illustres où l'on tenoit Ecole de l'Epicuréisme le plus délicat & le mieux raisonné. Tout ce que la Cour avoit de plus distin-

Digitized by Google

gué, les Lettres de plus aimable & de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célebres. Les Comtes de Mioſſens, depuis Maréchal d'Albret, de Palluan, * le Marquis de Créqui, le Commandeur de Souvré, le Marquis de Vardes, le Chevalier de Grammont, † Mr. de Toulongeon, ſon frere, Saint-Evremond, le voluptueux Desbarreaux, Mr. d'Elbene, § Sarrazin, Boiſrobert, Deſyveteaux,

* Connu dans la ſuite ſous le nom du Maréchal de Clérambaut.

† Saint-Evremond & le Comte Hamilton l'ont aſſez fait connoître. La gayeté de ſon eſprit ne s'altéra jamais; il fut vieux à la Cour ſans être ridicule. Mr. de Turenne, à ce que dit Ninon, ne vouloit vivre que pour le voir vieux.

§ Mr. d'Elbene, d'une famille originaire d'Italie, fut un des plus illuſtres Epicuriens de ſon temps. Il étoit accablé de créanciers, qu'il reconduiſoit juſqu'à la porte du Luxembourg, où on lui avoit donné un logement. Sa femme & lui s'étoient apportés en dot plus de quatre-vingt procès. C'étoit un homme fort ſingulier: *Il étoit paſſionné pour le Poëme épique, & par-là grand ami de Deſmaretz. Il vint un jour me trouver*, dit Ménage, *& me pria très-inſtamment de lui accorder une grace; & cette grace étoit que je fiſſe un Poëme épique.* Saint-Evremond l'appelloit le *Cunctator*, à ce que dit Ninon, qui dans une de ſes Lettres nous apprend qu'il mourut à l'Hôpital en 168....

Digitized by Google

étoient leurs amis les plus zélés. Scaron, ſur-tout dans ſa plus vive jeuneſſe, contribuoit beaucoup aux plaiſirs de cette voluptueuſe aſſemblée. Le petit collet qu'il portoit alors, pouvoit-il l'empêcher de ſe livrer à tout l'enjouement de ſon eſprit, puiſque l'état le plus cruel, les douleurs les plus aiguës ne purent en venir à bout dans la ſuite? Sa figure même alors étoit aſſez bien, * & peu de gens étoient plus deſirés que lui.

Cette ſociété de gens aimables avoit vu le bonheur du Comte de Coligny, ſans reſſentir cette baſſe envie que fait naître l'excès de l'amour-propre. Mais ils virent avec plaiſir que Ninon, faite pour penſer ſolidement & ſans inégalité, ne ſeroit pas ſuſceptible de ces paſſions éternelles qui ne laiſſent aucune eſpérance de ſuccéder à l'Amant préféré. Ninon même, après ſa premiere rupture, leur déclara hautement qu'elle étoit bien ſûre que les regles & les devoirs de l'amour étoient égaux entre les deux ſexes, que ſur ce chapitre il ne falloit pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes, & qu'elle réſervoit la conſtance & la fidélité

* *Quand je ſonge*, dit-il dans une Epitre à Marigny, *que j'étois né aſſez bien fait pour mériter les reſpects des B....r....ts de mon temps!*

dont elle étoit capable pour un ſentiment plus pur, pour l'amitié, qui, tout le temps de ſa vie, la rendit plus célebre encore que l'amour. *

La Nobleſſe Françoiſe commençoit à ſe dépouiller de ces idées romaneſques, fruits de la ſinguliere galanterie des regnes précédents : en ſorte que le ſyſtême de Ninon ſur l'amour eut moins de peine à paroître raiſonnable, & ſur-tout à des gens qu'il flattoit de l'eſpérance de pouvoir réuſſir à leur tour.

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ſes amis euſſent ſucceſſivement le droit de lui plaire à titre d'Amants. Il eſt vrai que l'amour, cette paſſion vive & involontaire, ce tranſport violent, cet égarement, cette ivreſſe, peut-être cette duperie de l'ame, ne nommoit pas toujours les heureux; mais Ninon conſultoit preſque toujours ce goût délicat de ſon ſexe,

* Dans vos amours on vous trouvoit légere,
En amitié toujours ſûre & ſincere,
Pour vos Amants les humeurs de Vénus,
Pour vos amis les ſolides vertus.
\- - - - - - - - - - - - - -
\- - - - - - - - - - - - - -
Tantôt c'étoit le naturel d'Hélene,
Ses appétits comme tous ſes appas;
Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur la regle & le compas....
Lettre de Saint-Evremond à Mlle. de Lenclos.

qui, dans les moments où le cœur est maître du choix, ne le rend qu'aux graces de l'art ingénieux de sa séduction, à ces agréments, à ces talents enchanteurs, dont l'attrait fait excuser les foiblesses qu'il entraine.

Le Grand-Prieur de V******, épris depuis quelque temps des charmes de Ninon, ne cessoit de la persécuter. Amant impétueux, il voyoit avec la plus grande douleur qu'elle lui eût préféré les Comtes de Miossens & de Palluan. Il s'en plaignit amérement, & Ninon, loin d'être touchée de ses reproches, écouta les desirs de quelque nouveau Rival, & mit par-là le comble au désespoir du Grand-Prieur, qui, dans la fureur injuste où il étoit, crut devoir se venger par un moyen foible, mais trop commune ressource des Amants malheureux. Il sortoit de chez elle, lorsqu'elle apperçut sur sa toilette une espece de Lettre, qu'elle ouvrit, & dans laquelle elle lut ce Quatrain:

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas:
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas!

Ninon étoit trop sensée pour se sentir outragée des marques d'un dépit si peu

Digitized by Google

raiſonnable. Elle crut devoir en plaiſanter, & ſe contenter de répondre au Grand-Prieur par quatre Vers ſur les rimes qu'il venoit d'employer contre elle. La tradition nous les a conſervés, les voici:

Inſenſible à tes feux, inſenſible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas;
Mais ſi l'Amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Le plus grand homme qui vécût alors, ne fut guères plus heureux auprès d'elle. Pour la faire ſuccomber, il falloit au moins lui inſpirer plus de deſirs que de reſpect & d'admiration. L'Abbé de Raconis, ſon parent, & l'Abbé de Boiſrobert, ſon ami, qui tous deux jouoient à peu près le même perſonnage auprès du C... de R... l'avoient ſouvent entretenu du mérite ſingulier de Ninon; & l'idée qu'ils lui en donnerent, lui fit naître l'envie de la voir & de l'entendre. Boiſrobert, qui ſervoit à plus d'un uſage à ſon Maître, promit de ſatisfaire ſa curioſité.

Rempli des plus vaſtes projets que ſes talents ſupérieurs & ſon activité conduiſoient toujours à leur but, le C... n'avoit jamais renoncé aux amuſements de ſon cœur. Le grand homme ſuffit à tout. Chaque jour il cultivoit le goût qu'il avoit pour

Digitized by Google

les Lettres, & chaque jour avoit des moments deſtinés à ſes galanteries. Il eſt vrai, ſi nous en croyons le Cardinal de Retz, que, dans l'art de plaire, il étoit quelquefois moins heureux. C'eſt peut-être à des ames d'une trempe plus commune, à poſſéder l'art & les talents frivoles de la ſéduction.

Ce fut à Ruel * que l'intrigant Eccléſiaſtique fit voir à ſon Maître, Ninon & ſon amie, qui charmées de juger d'un homme qui fixoit les yeux de toute l'Europe étonnée, s'étoient prêtées volontiers aux deſſeins de Boiſrobert. Les fêtes les plus galantes & les plus délicieuſes furent les ſuites de cette connoiſſance. Mais Ninon ne ſe laiſſant point éblouir par la faveur qu'auroit pu attirer ſur elle une pareille intrigue, oſa ſe refuſer aux ſoupirs de cet illuſtre Amant.

Piqué de ſa réſiſtance, il voulut s'en venger, en portant ſes hommages à Marion de Lormes, auprès de laquelle une fatalité ſinguliere lui fit trouver des obſtacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente, & qu'elle avoit des raiſons de tenir ſécrete, elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvoient manquer d'irriter un eſprit accoutumé à en

* Maiſon du C.....

en ſurmonter de toutes les eſpeces. Ninon même, à ce qu'on dit, fut engagée à fléchir tant de cruauté, & fut chargée d'offrir à ſon amie cinquante mille écus, qu'elle refuſa. Le Cardinal de Retz prétend cependant qu'elle conſentit enfin à ſe rendre à cette paſſion, & qu'elle alla quelquefois, la nuit, rendre des viſites au C...; mais preſque tout le monde eſt d'accord que le goût vif qu'elle avoit alors pour un jeune Conſeiller au Parlement, *lui fit dédaigner des offres auſſi conſidérables.

En pareille circonſtance, l'homme du génie le plus élevé ſe comporte comme un homme ordinaire. Le C... ceſſa tout-à-coup de voir Marion de Lormes & Ninon, qui ne perdirent pas un ami d'un rang & d'un mérite auſſi rare, ſans en être fâchées, & ſans concevoir encore plus de mépris pour cette paſſion impérieuſe qui porte le trouble au ſein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scaron, fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre & compatiſſante, elle reſſentit toutes les douleurs de ſon ami, qui ne l'oublia point dans la liſte des gens illuſtres, auxquels il fit ſes burleſques adieux † lorſqu'il

* Jacques de la Vallée, Sieur Desbarreaux.

† Adieu, bien que ne ſoyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,

ſe fit tranſporter au Fauxbourg Saint-Germain, pour y eſſayer des bains dont il parle avec une gayeté ſi peu compatible avec l'excès de ſes maux.

De retour au Marais, & preſqu'anéanti par la cruelle paralyſie qui ne lui laiſſoit que l'eſprit libre, il n'eut d'abord d'autres reſſources que de faire porter ſa figure contrefaite chez ſes connoiſſances. Mais Ninon, en allant paſſer des journées entieres auprès de lui, attira bientôt dans ſa maiſon tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué à la Cour & à la Ville, & par-là rendit au pauvre Scaron le ſervice le plus ſignalé. Ce n'eſt pas d'elle, comme on voit, que le fameux Chevalier de Gram-

Charmant objet, belle Ninon.
La Maîtreſſe d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable,
Etoit ſans voix, étoit ſans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De ſi furieuſe maniere,
Que ma foi ne s'en fallut guères
Que tout leur camp n'en fût gâté
Par Meſſire Hector irrité.
Tant eſt vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en bleſſer pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Scaron, adieux au Marais.

mont avoit appris à ſe brouiller avec ſes amis, lorſqu'ils étoient malades.

Scaron n'étoit pas le ſeul alors dont ſes ſociétés ordinaires fuſſent privées. Elle ne voyoit plus depuis quelque-temps un Philoſophe, un Sectateur de la volupté, Deſyveteaux enfin. * Elle ſavoit que quelques affaires domeſtiques avoient menacé ſa fortune de quelque dérangement, & la ſituation où l'avoit pu mettre l'événement qu'elle ignoroit, augmentoit ſes allarmes. Elle réſolut d'aller le trouver, & de l'arracher au chagrin dont elle le ſuppoſoit dévoré, malgré la gayeté & la ſageſſe de ſon caractere. Ninon ſe trompoit, Deſyveteaux étoit toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les raiſons ſingulieres qui l'avoient fait renoncer à ſes anciens plaiſirs & à ſes meilleures connoiſſances.

Cet illuſtre Epicurien trouvant un ſoir à ſa porte une jeune fille évanouie, † lui fit donner du ſecours, & la fit entrer chez lui par un ſimple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ſes ſens, & qu'il l'eut examinée, il ſentit ſon cœur intéreſ-

* Nicolas Vauquelin, Sieur Deſyveteaux, mort à Paris en 1648, âgé de quatre-vingt ans.

† Elle s'appelloit Dupuis, & elle étoit d'Eſtampes.

ſe. Elle étoit jeune & jolie, & revenue à elle-même, elle crut devoir témoigner ſa reconnoiſſance à ſon bienfaiteur, en jouant, ſur une harpe qu'elle avoit, quelques airs qu'elle accompagna du ſon de voix le plus ſéduiſant.

Le Philoſophe, qui avoit toujours été un enthouſiaſte de Muſique, ne put ſe défendre de ce dernier attrait : il conçut auſſitôt le deſſein de finir ſes jours avec l'aimable Chanteuſe. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille dont la profeſſion étoit de courir les cabarets des Fauxbourgs de Paris avec un frere : elle trouva bientôt du plaiſir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès, & qui, dans une des plus belles maiſons du Fauxbourg Saint-Germain, lui faiſoit partager cette vie voluptueuſe & tranquille, qu'il a décrite dans quelques-uns de ſes Ouvrages. *

Quoiqu'il eût paſſé ſa vie à la Cour, en qualité de Gouverneur de Mr. de Vendôme, & d'Inſtituteur de Louis XIII, il s'étoit toujours ſenti un goût dominant pour la retraite. Les deſcriptions de la vie champêtre, qu'il avoit trouvées dans quelques-unes de ſes lectures, lui avoient

* On ne trouve ſes Poéſies que dans des Recueils ; elles ſont ſimples & ſans élévation.

toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce goût ſe décida tout-à-fait avec la jeune Dupuis, qui, ſe prêtant volontiers à ſes idées, s'habilla en Bergere de Théâtre, pour figurer avec ſon Amant, qui voulut abſolument jouer avec elle le rôle de Coridon, à l'âge de ſoixante-dix ans.

Tantôt mollement couché ſur un tapis de verdure, il écoutoit les ſons enchanteurs que ſa Bergere tiroit de ſon inſtrument. Des oiſeaux attendris comme lui par la vive expreſſion de cette harmonie, s'échappoient de leur voliere, & venoient careſſer de leurs ailes la harpe de la Dupuis, & bientôt plus enivrés, expirer ſur ſon ſein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avoit élevés, étoit, pour le Berger Philoſophe, un ſpectacle délicieux qui rempliſſoit ſon cœur de la plus douce ivreſſe. Il s'imaginoit conduire avec elle leurs troupeaux confondus; leurs converſations n'étoient, pour ainſi dire, que de tendres Eglogues: l'attrait du plaiſir qu'ils y trouvoient, leur en avoit familiariſé les expreſſions & les idées.

Quelle fut la ſurpriſe de Ninon, lorſqu'elle trouva *le bon homme* * ſous le dé-

* C'étoit le nom qu'elle lui avoit toujours donné.

Digitized by Google

guiſement original de Berger, une houlette à la main, la pannetiere au côté, & le chapeau de paille, doublé de taffetas couleur de roſe, ſur la tête! *Elle imagina d'abord que les chagrins qu'il avoit eſſuyés, avoient altéré ſa raiſon; & l'attendriſſement alloit ſaiſir ſon cœur, ſi Deſyveteaux, qui s'en apperçut, n'eût diſſipé ce ſoupçon par la façon dont il lui parla de ſa métamorphoſe. Il eſt des goûts & des plaiſirs qui ſe juſtifient aux yeux d'une certaine Philoſophie, lorſque pourtant tous les caracteres de l'innocence morale n'ont contre eux que la ſingularité. Eh! que peuvent avoir nos amuſements de moins dangereux que de ne pas reſſembler à ceux auxquels ſe livre la multitude!

Ninon vit avec plaiſir l'aimable Com-

* Ah! que ce fameux perſonnage,
Qui ne connut de loix que celle du bon ſens,
Deſyveteaux en notre temps,
Penſa d'une maniere, & plus haute, & plus ſage!
Juſques à la fin de ſes jours
Il porta conſtamment pannetiere & houlette,
Et dans les bras de ſes amours
Expira mollement au ſon de la muſette.
C'eſt lui qui par de doux accords,
Pour deſcendre chez les morts,
Sut ſe faire une route aiſée;
Et ſenſible aux plaiſirs en ſon dernier ſoupir,
Fit, d'un affreux moment, un moment de plaiſir,
Qui le mena dans l'Eliſée.
Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

Digitized by Google

pagne de ſon ami. Sa figure, ſon eſprit, ſes talents, l'enchanterent elle-même; & Deſyveteaux, qui lui avoit paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus que heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à ſon ancien plan de vie, qu'elle trouvoit elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avoit embraſſé. Que pouvoit-elle offrir en effet de ſéduiſant à des perſonnes qui avoient goûté des plaiſirs purs & naturels! Les vains amuſements du monde ne ſympathiſent qu'avec la diſſipation, où l'eſprit livré à la ſéduction paſſagere de l'art laiſſe le cœur vuide dès que l'illuſion ceſſe.

La Philoſophie peu commune de Deſyveteaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puiſqu'elle ne ceſſa point d'être ſon amie, & qu'au contraire, elle vint de temps en temps s'amuſer du ſpectacle de leur tendre maſcarade, que Deſyveteaux conſerva juſqu'au moment de ſa mort. Il la rendit preſque auſſi célebre que ſa vie, en exigeant de la Dupuis qu'elle lui jouât une Sarabande favorite, afin que ſon ame paſſât plus délicieuſement. * Quelle étude apprend à cer-

* Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les cygnes, qui, pénétrant l'avantage qu'il

tains hommes à réunir dans leurs cœurs des ſentiments ſi oppoſés? Comment celui qui vivoit pour les plaiſirs, peut-il ne pas ſentir de peine à les quitter? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta tant qu'il vecut, à ſon chapeau, un ruban jaune, *pour l'amour*, diſoit-il, *de la gentille Ninon qui le lui avoit donné.*

Il ne doit pas paroître étonnant que Ninon, qui avoit eu de pareils Maîtres, dès qu'elle avoit ſu penſer, ſe fût livrée à cette Philoſophie ſi contraire aux principes

y a dans la mort, expirent en chantant: *Providentes quid in morte boni ſit, cum cantu & voluptate moriuntur.* Brantôme conte l'hiſtoire de la mort de Mademoiſelle de Limeuil l'ainée, une des filles de la Reine, qui a beaucoup de rapport avec celle de Deſyveteaux.... Quand l'heure de ſa fin fut venue, dit-il, elle fit venir à ſoi ſon valet, qui s'appelloit Julien, & ſavoit très-bien jouer du violon. Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & ſonnez-moi toujours juſqu'à ce que vous me voyiez morte, car je m'y en vais, *la défaite des Suiſſes*, & le mieux que vous pourrez; & quand vous ſerez ſur le mot, *tout eſt perdu*, ſonnez-le quatre ou cinq fois le plus piteuſement que vous pourrez: ce que fait l'autre; & quand ce vint, *tout eſt perdu*, elle réitéra par deux fois, & ſe tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ſes compagnes, tout eſt perdu à ce coup & à bon eſcient, & ainſi décéda.

Digitized by Google

qu'avoit voulu lui inſpirer Madame de Lenclos. Depuis long-temps elle ne vivoit plus avec cette mere raiſonnable, qu'elle aimoit cependant autant qu'elle en étoit aimée. La diſparité de ſentiments les avoit néceſſairement déſunies; mais la nature ne pouvoit perdre aucun de ſes droits ſur le cœur de Ninon. La maladie ſérieuſe de ſa mere fit éclater cette vérité dans tout Paris.

Madame de Lenclos, ſéparée de ſon époux & de ſa fille, avoit contre l'un & l'autre ces préjugés trop communs aux perſonnes qui ſacrifient tout à leur piété. L'attachement qu'elle connoiſſoit à ſa fille pour les choſes du monde, faiſoit naître dans ſon eſprit une idée qu'elle croyoit conſéquente, quoiqu'elle fût injuſte. L'amour de la volupté lui paroiſſoit devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus; & puiſque ſa fille n'étoit point dévote, elle la croyoit dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette mere ſe trouva, détruiſit bientôt une opinion ſi peu fondée. Ninon vola près de ſa mere, dès qu'elle apprit ſa ſituation: ſans devenir encore ennemie du plaiſir, elle crut devoir du moins en ſuſpendre la jouiſſance. Amis, liaiſons, ſociétés, agrément, tendreſſe, tout ceſſa de l'amuſer. Des

Digitized by Google

ſoins alors plus chers à ſon cœur, firent toute ſon occupation; Madame de Lenclos en fut étonnée, & reconnut ſon erreur. Elle aimoit tendrement ſa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvoit prolonger ſes jours, puiſque ce plaiſir ne produiſit point cet effet.

Quelque Philoſophe que fût Ninon, elle ne put ſoutenir le ſpectacle d'une mere expirante; ſon ame fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la Philoſophie ne touche point à des foibleſſes ſi reſpectables! Il eſt vrai que cette mere expirante tint à ſa fille, avant de mourir, des diſcours que ſon état de langueur rendoit pénétrants & capables d'étonner un eſprit, dont la ſenſibilité, la douleur & les veilles avoient ébranlé la fermeté. A peine Madame de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumiere, que ſa fille conçut le projet de ſe retirer du monde.* L'abſence de Mr. de Lenclos la laiſſoit maîtreſſe de ſa conduite, & quelques amis, qui, malgré ſes ordres, parvinrent à lui parler, ne purent la détourner de cette envie. Ninon

* Il y en a que le malheur à rendu dévots par un certain attendriſſement, par une pitié ſecrete qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. *Saint-Evremond, Lettre à Mr. le Duc d'Olonne.*

Digitized by Google

éperdue, déſolée, alla ſe jetter dans un Couvent des Fauxbourgs de Paris, qu'elle regardoit alors comme devant être ſa derniere demeure. *

On ſait que dans le cœur humain la douleur la plus vive & la plus légitime s'émouſſe par le temps. Saint-Evremond & Marion de Lormes ſurent profiter du calme que reprirent par degrés les ſens de leur commune amie. Déſeſpérés de ſa réſolution, la belle de Lormes comptoit peu ſur ſes efforts; mais Saint-Evremond connoiſſoit trop le cœur de Ninon, pour imaginer que la vie triſte qu'elle avoit embraſſée, pût lui convenir long-temps. C'étoit déja beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir, de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondoit de ceux qu'elle avoit encore à faire, & tous deux enfin la

* Puis j'aurois ſu. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ce que l'on dit du bel & ſaint exemple
Que la Ninon donne à tous les Mondains
En ſe logeant avecque les Nonains.
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandu, quand ſa mere, ſans elle,
Cierges brûlants & portant écuſſons,
Prêtres chantant leurs funebres chanſons,
Voulut aller de linge enveloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.
Scaron, Ep. à Sarrazin.

Digitized by Google

rendirent au monde, qu'elle avoit quitté par une eſpece de légéreté, diſoient-ils, dont elle devoit être incapable dans la ſuite.

Le peu de temps qu'avoit duré ſa retraite, n'avoit pu effacer de ſon cœur les impreſſions de la volupté. A peine eut-elle revu ce monde enchanteur, qu'elles ſe réveillerent toutes, & qu'elle ne conçut pas comment elles avoient pu pendant un temps lui paroître moins vives. L'amour rentra donc dans ſon ame; mais l'amour, ſans tyrannie, ſans troubles & ſans ce vain cortege, par qui l'envie d'excuſer ſes foibleſſes le fait ſuivre ordinairement chez la plupart des femmes.*

Ce que le retour de Ninon au milieu de ſes amis, leur cauſa de plaiſirs, eſt au-deſſus de toute expreſſion : on ne ſauroit ſe peindre aſſez combien elle devoit leur être chere. Les femmes même du plus haut rang ne firent aucune difficulté de ſe lier avec une fille qui réuniſſoit tant de véritables charmes. L'érudition ſeche & ſtérile étoit bannie de ſa ſociété. L'affectation ſur-tout, & cette Métaphyſique d'eſ-

* L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien,
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien,
Qui ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable.
Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

Digitized by Google

prit & du ſentiment, dont quelques génies étroits & guindés empoiſonnoient alors juſqu'à la galanterie, s'étoient rétirés à l'Hôtel de R..., que Bayle appelle *un véritable Palais d'honneur.* * C'étoit là ſurtout que le précieux des expreſſions, l'entortillage des idées, la fadeur des compliments ſe perfectionnoient tous les jours, en dépit de la raiſon & du bon goût.

Chez Ninon tout étoit vrai, tout étoit agréable: il n'étoit guères poſſible qu'il ne s'y gliſſât de temps en temps quelque homme peu fait au ton qui y regnoit; mais il étoit bientôt forcé de s'en éloigner. Le naturel & les graces ſimples de la converſation effrayent ceux qui n'en ſentent pas le mérite, & la ſociété ſe retrouvoit à l'uniſſon. La juſteſſe du diſcernement, la délicateſſe du goût de Ninon, alloit, s'il m'eſt permis de le dire, ſe naturaliſer chez tous ſes amis. Enfin, ſi ce caractere d'ouverture aimable, de politeſſe aiſée, de probité douce, d'agrément & de goût, qui diſtinguent aujourd'hui les François, ne lui dut pas ſon commencement, on ne peut diſconvenir qu'elle ne l'ait porté à ſa perfection, & qu'elle ne ſe ſoit fait une loi

* Mademoiſelle de Scudery a fait, dans ſon Roman de Cyrus, une deſcription de la petite Cour de R...

de l'inſpirer à tous ceux qui jouiſſoient du plaiſir de vivre avec elle.

Quelques engagements, qui ſe ſuccéderent d'aſſez près, exciterent entre deux Rivaux une querelle peu commune : elle ſe trouvoit dans un état, dont on rougit, lorſqu'il n'eſt pas le fruit d'un lien reſpectable & néceſſaire à l'ordre établi pour les fortunes. Ninon, enfin, d'amante alloit devenir mere : & ſoit que la diſpute, qui ſurvint entre le Maréchal d'Eſtrées & l'Abbé Deffiat, ſur les droits qu'ils prétendoient tous deux avoir à cet enfant, pût l'amuſer ; ſoit qu'en effet elle ne ſe crût pas aſſez ſûre de ſa déciſion pour la riſquer, il eſt certain qu'elle ne prononça rien entre eux, & qu'après bien des démêlés, ils furent obligés de convenir qu'il ne leur reſtoit point d'autre parti que de décider par le ſort à qui ce fruit de l'amour appartiendroit. On apporta trois dez, & la fortune ſe déclara pour l'enfant, en ſe refuſant à l'Abbé Deffiat, qui peut-être auroit moins fait pour ſon bonheur que le Maréchal.

Ninon conſentit avec plaiſir à céder au Maréchal d'Eſtrées un bien pour lequel il avoit témoigné tant d'empreſſement : elle s'en laiſſa priver avec joye pour l'abandonner aux ſoins tendres & vrai-

Digitized by Google

ment paternels qu'il eut toujours pour lui.

Ce fut au ſervice de la Marine, que Mr. le Maréchal d'Eſtrées deſtina ce premier enfant de Ninon, qui dans la ſuite, ſous le nom de Chevalier de la Boiſſiere, y acquit le grade de Capitaine de Vaiſſeau. Héritier d'un des talents de ſa mere, il eut pour la Muſique toute la diſpoſition & le goût imaginables. Il finit ſes jours à Toulon, il y a trente ans, dans l'âge le plus avancé, mais ſans avoir perdu l'attachement décidé qu'il avoit eu pour le plaiſir. Son cabinet étoit rempli de toutes ſortes d'inſtruments & des ouvrages des meilleurs Maîtres. Tous les Muſiciens, qui, pendant ſon ſéjour à Toulon, paſſoient d'Italie en France, ou qui retournoient en Italie, ne manquoient jamais d'aller deſcendre chez lui: ils y étoient parfaitement bien reçus, pourvu qu'ils euſſent la complaiſance de lui faire entendre à quel point de perfection ils portoient leurs talents.

Le bonheur dont Ninon vit jouir ce fils tout le temps de ſa vie, ne lui permit jamais de ſe repentir de la foibleſſe à laquelle il devoit le jour. Heureuſe, ſi, dans la ſuite, elle n'eût pas été mere une ſeconde fois pour éprouver le plus grand des malheurs!

La mort du Cardinal de Richelieu, &

Digitized by Google

celle de Louis le Juſte, avoient changé la face de l'Etat. Les premieres années de la Régence ne furent marquées que par les plaiſirs d'une Cour aimable, & par le bonheur de tous les Sujets.

Les François auſſi naturellement amis des plaiſirs que de la gloire, ne s'occuperent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun Amant qui ne ſervît ſon Roi,
Guerrier aucun qui ne ſervît ſa Dame. *

Quel temps heureux pour Ninon, dont l'ame vive & ſenſible ne reſpiroit que par la volupté & pour elle! La nature, qui ſembloit avoir pris plaiſir à la former, lui devoit ces beaux jours d'abondance & de délices, qu'autoriſoit une douce politique.

Tout goût paroiſſoit légitime;
La douce erreur ne s'appelloit point crime;
Les vices délicats ſe nommoient des plaiſirs. †

La Nation Françoiſe, devenue plus éclairée ſur les agréments de la Société, par un commerce moins myſtérieux & moins

* Stances irrégulieres ſur les premieres années de la Régence, par Saint-Evremond, à Mademoiſelle Lenclos.

† Ibidem.

moins interrompu avec les femmes, & par l'amour & la culture des Lettres, jettoit les fondements d'une gloire, qui, en augmentant les connoiſſances, les talents & les Arts, devoit la faire envier, & bientôt imiter de tout l'Univers. Mais on ne voyoit encore que l'aurore de ces jours réſervés au plus grand de nos Rois.

Ce fut alors que Ninon, environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avoit d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un bonheur véritable à faire des heureux; mais ſans intérêt, ſans baſſeſſe, &, comme dit Mr. de Voltaire dans ſon Temple du Goût :

Avec cet art, cette délicateſſe,
Qui rend la moins fiere beauté
Reſpectable dans ſa foibleſſe.

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite ſupérieur qui la diſtingue de toutes les femmes, c'eſt qu'entraînée par l'ivreſſe de ſon cœur, au milieu du torrent de ſes foibleſſes, elle ne perdit jamais le goût de ces plaiſirs moins vifs, mais plus chers à la raiſon. Tendre pour ſes Amants, exacte aux bienſéances, toujours fidelle à ſes amis, ſes moments, ſes plaiſirs, ſes ſoins, ſes attentions, ſon cœur ſe partageoient entr'eux : l'Amant le

plus aimable n'eut jamais le droit injuſte de la poſſéder toute entiere ; &, ſi nous en croyons l'Abbé de Châteauneuf, *ſes Amants n'avoient point de Rivaux plus à craindre que ſes Amis.*

Le Marquis de Sévigné, qui, par un goût trop naturel aux hommes, n'avoit pas trouvé dans une femme aſſez belle, pleine d'eſprit, peut-être trop jalouſe de paroître eſtimable, les agréments propres à fixer ſon cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Madame de Sévigné même, dans une Lettre où elle parle de l'amour de ſon fils pour Ninon, témoigne aſſez, en diſant *qu'elle avoit gâté ſon Pere*, que cette paſſion ne lui avoit pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune Mr. de Vaſſé donnoit ſouvent à Ninon des fêtes à Saint-Cloud, auxquelles le Marquis de Sévigné, comme ami commun, ſe trouvoit toujours. Il connoiſſoit Ninon, il ſavoit que la galanterie de ſon Rival étoit un foible moyen pour attacher un cœur qui n'étoit jamais eſclave que de ſes propres goûts. Le Marquis de Sévigné crut ne pas manquer à l'amitié, en ſe faiſant entendre ; & Ninon n'imagina point manquer à la reconnoiſſance, en le préférant à ſon généreux Rival.

Digitized by Google

Je ne parle point du chagrin qu'elle reſſentit en apprenant que le Marquis, bientôt après ſon bonheur, avoit perdu la vie dans une affaire d'honneur qu'il eut avec le Chevalier d'Albret. Il fut véritable ſans doute; mais un feu léger, allumé par les ſens, par l'occaſion, n'éterniſe aucun regret. Mr. de Vaſſé cependant n'en fut pas plus heureux. Il avoit ceſſé de plaire; il s'en apperçut, & d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne foi de le dire. Elle ne connoiſſoit de honteux, dans le commerce de la tendreſſe, que l'art & le menſonge.

Il n'étoit guères poſſible que le jeune Duc d'Anguien, qui vivoit alors très-familiérement avec le Comte de Mioſſens & Saint-Evremond, ne les eût entendu faire l'éloge de leur illuſtre amie. L'Hôtel de R..., qu'il honoroit de ſa préſence, lui avoit toujours plu médiocrement : la fameuſe guirlande de Julie, *dont on s'oc-

* Tous les beaux eſprits qui fréquentoient l'Hôtel de R... formerent un jour le deſſein de faire une guirlande pour Mademoiſelle de R..., qu'on appelloit Julie d'Ang.... Chacun choiſit une fleur, & fit des Vers ſur celle qu'il avoit préférée. Mr. Godeau étoit un des concurrents ; & comme il étoit fort petit, on l'appelloit le Nain de Julie.

Digitized by Google

cupoit ſans ceſſe dans cette Société, n'amuſoit guères un Prince, qui d'ailleurs, avec un eſprit & des connoiſſances ſupérieures, avoit en général peu de goût pour la Poéſie.

La maiſon de Ninon, dans laquelle il daigna ſe faire conduire, lui parut bien différente du Temple Académique, qu'il ne fréquentoit que par habitude, & auquel il renonça preſque tout-à-fait. La ſéduction du cœur ſuivit de bien près celle de l'eſprit; & le vainqueur de Rocroy ne put ſe défendre d'une tendreſſe qui fit la gloire de l'Amante, & le bonheur de tous les deux.

Tous les Héros de Bellone ne le ſont pas toujours de Vénus; l'ame la plus haute ne ſert à rien à ces combats où la valeur n'a point de part. *

Le jeune Prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'étoit moins pour la volupté, malgré cet air robuſte & ces marques de force qu'il avoit reçus de la nature. *Piloſus, aut fortis, aut libidinoſus*, dit un proverbe Latin que Ninon connoiſſoit. *Ah! Monſeigneur*, s'écria-t-elle un jour dans ſes bras, *il faut que vous ſoyez bien fort!*

* Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'eſt pas obligé d'en avoir la vigueur.
Chaulieu.

Il vécut cependant aſſez long-temps avec elle dans cette étroite liaiſon, que l'utilité qu'il retiroit chaque jour de ſon commerce n'entretenoit pas moins que ſon amour pour elle. Ninon, auſſi naturellement portée à mériter de l'eſtime que de l'amour, employoit le crédit qu'elle avoit ſur le cœur de ſes Amants, à régler leur conduite, à leur inſpirer le vrai goût des devoirs de leur état. Quelle impreſſion ne devoient pas faire ſur eux les conſeils d'une fille charmante, accompagnés des graces, du ſentiment & des agréments de l'eſprit! Ainſi la fameuſe Aſpaſie gravoit dans le cœur de Périclès cet art ſéduiſant de la parole, & les maximes les plus ſaines d'une politique, dont il fit un ſi grand uſage.

Ce jeune Héros, plein d'amour & d'eſtime pour Ninon, paſſoit auprès d'elle tous les moments dont ſes études profondes & les occupations attachées à ſon rang lui permettoient de diſpoſer : devenu dans la ſuite Prince de Condé, il ne ceſſa point de lui donner des marques de la plus vive amitié; juſques-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on l'a vu faire arrêter ſon équipage, & mettre pied à terre pour aller la ſaluer à la portiere du ſien.

Digitized by Google

Le Prince de Marſillac, * moins Philoſophe alors qu'il ne le fut dans la ſuite, & ſe piquant au contraire de tous les vices de la jeuneſſe † de ſon temps, ne put refuſer ſon admiration aux qualités ſolides & eſtimables de Ninon, qu'il voyoit ſouvent avec le Duc d'Anguien : il ſe lia bientôt avec elle d'une amitié qui dura juſqu'à ſa mort. Rien, en effet, n'étoit comparable au noble déſintéreſſement avec lequel cette fille voyoit des gens ſi fort au-deſſus d'elle. Jamais la plus légere conſidération des avantages qu'elle pouvoit tirer de ces connoiſſances illuſtres, n'entra pour rien dans ſa conduite. Les mouvements de ſon cœur, & le mérite qu'elle reconnoiſſoit dans ſes Amants, étoient les ſeuls motifs de leur bonheur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvoit manquer d'exciter la haine & l'envie de quelques femmes, ſur-tout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont ſouvent de la vertu que le maſque, qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que leur

* Depuis le Duc de la Rochefoucault, né le 15 Décembre 1613, & mort le 17 Mars 1680.

† Madame de la Fayette le changea. Elle diſoit que Mr. le Duc de la R... lui avoit donné de l'eſprit, mais qu'elle avoit réformé ſon cœur.

Digitized by Google

jalouſie, & ce talent de nuire, ſi propre à leur eſpece, pouvoient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevoit à leurs charmes une partie de leur puiſſance. Les plaintes les plus ameres, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étoient pas dignes d'imiter, parvinrent juſqu'à la Reine Régente, qui crut devoir mettre ordre à des excès qu'on lui peignoit chaque jour ſous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un Exempt de ſes Gardes, pour lui donner ordre de ſe retirer dans un Couvent, dont elle lui laiſſoit cependant le choix. * Ninon, qui vit auſſi-tôt d'où le coup partoit, & qui prévoyoit qu'il ne ſeroit pas difficile à quelqu'un de ſes amis de faire revenir la Reine de la prévention où elle étoit, ne reçut cet ordre qu'en plaiſantant. Elle répondit à celui qui en étoit porteur, qu'elle étoit ſenſible, autant qu'elle le devoit, à la bonté qu'avoit la Cour de lui laiſſer le choix du Couvent, & qu'elle ſe décidoit, ſans peine, pour celui des grands Cordeliers. *Fi, la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en appre-

* La Reine Régente vouloit d'abord l'envoyer aux Filles Repenties; mais le célebre Bautru lui dit qu'elle n'étoit, *ni fille, ni repentie.*

Digitized by Google

nant de quelle façon ſon ordre avoit été reçu; lorſque Mr. de Guitaut, Capitaine de ſes Gardes, témoin de la façon dont la Reine prenoit cette réponſe, l'aſſura qu'elle n'étoit qu'un badinage de Ninon, qui méritoit mille conſidérations pour toutes les qualités eſſentielles de ſon cœur & de ſon eſprit. Ce témoignage fut bientôt appuyé par celui de tous les Seigneurs qui la connoiſſoient: en ſorte que la Reine ne penſa plus à l'inquiéter, & même elle ſe plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuoit à lui faire contre une perſonne conſidérée des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & ſur-tout du Duc d'Anguien, qui dès lors ne paſſoit pas pour accorder légérement ſon eſtime aux femmes. *

A ces jours heureux, que le Royaume venoit de paſſer dans la paix & la volupté, ſuccéderent bientôt des jours de diſcorde & de haine. Les impôts néceſſaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochoit au Miniſtre de n'avoir pas terminée auſſi avantageuſement qu'il le pouvoit à Munſter, parurent à quelques eſprits re-

* *Le moyen*, dit Madame de Sévigné, *de n'être pas flattée de l'eſtime de Mr. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames.*

remuants, un prétexte ſuffiſant à l'envie de ſervir leurs projets ambitieux, ſous le voile apparent du bien public.*

Un Miniſtre de paix, puiſqu'il l'étoit de la Religion, oſa lever ſa tête orgueilleuſe dans ces temps de cabale & de ſédition. On vit bientôt ce Prélat inquiet, *demi-ſoldat*, *demi-Paſteur*, † corrompre, par ſes intrigues ſecretes, la fidélité des Grands & du Peuple. C'eſt alors que, pour me ſervir d'une expreſſion de Cyrano, *on vit vomir des flots d'écume ſur la pourpre Royale & ſur celle de l'Egliſe.* Des rimeurs ſans mérite & ſans vertus, vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'Etat; des vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires, furent les manifeſtes de cette guerre inteſtine, qui paroiſſant ne s'élever que contre un ſeul homme, auroit entraîné tout le Royaume vers ſa ruine, ſi le Ciel, qui vouloit le faire paſſer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avoit ſoufflé pluſieurs fois parmi les mutins cet eſprit de diſcorde, ces raiſons

* Si on réforme & ſi on regle ainſi les Etats, bienheureux ſont les Etats qu'on laiſſe dans la corruption & le déſordre! *Balzac, Lettre à Conrard.*

† Lettre 16 de J. Loret, du 2 Septembre 1650.

d'intérêts diviſés, qui les rendirent les ſeules victimes de leurs projets.

Ninon n'avoit point épargné ſes conſeils à ceux de ſes Amants qu'elle vit avec douleur hazarder le reſpect qu'ils devoient à la majeſté du Trône; & la maiſon de Scaron, qui devint un des rendez-vous des factieux, n'eut plus pour elle aucun charme. Il ne lui manquoit plus que de voir Mr. de Lenclos, ſon pere, contraire au parti de la Cour; & elle ne put douter de ce malheur, par l'attachement qu'il voua au Coadjuteur, le centre de l'orage qui commençoit à éclater.

Quelques efforts qu'on fît pour la tromper ſur les vues de l'intérêt public, que la trahiſon ne manque jamais d'affecter, elle démêloit les raiſons particulieres qui conduiſoient les Rebelles, & prit le parti de quitter le Théâtre des ſcenes dangereuſes qu'on ſe préparoit d'exécuter. Mr. le Marquis de Villarceaux, alors ſon Amant, avoit une Terre aſſez éloignée de Paris, qu'elle choiſit pour le lieu de ſa retraite; & ſoit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avoit encore fait, * ſoit qu'elle ne pût ſoutenir plus

* Lorſqu'une fois il eſt ſenſible,
Le cœur le plus léger devient le plus conſtant.
Les adieux de Mars, ſt. 2.

long-temps le ſpectacle des malheurs de ſa Patrie, elle gagna aſſez ſur elle pour aller paſſer à la campagne près de trois années dans une uniformité d'amuſements peu faite pour la vivacité de ſon eſprit & la légéreté de ſon cœur.

Saint-Evremond, étonné d'une conſtance qu'il n'avoit jamais attendu d'elle, lui écrivit, à ce ſujet, une Elégie, qu'on trouve dans ſes Oeuvres, & dans laquelle, en lui faiſant la peinture de ſes anciens plaiſirs, il lui reprochoit la paſſion ſérieuſe qui l'occupoit ſi long-temps & ſi loin de ſes amis. Mais ſon retour fut moins l'effet de cette plaiſanterie, que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avoit juré de ne revoir que tranquille.

Le bonheur de Mr. de Villarceaux lui avoit fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, & d'oſer reparoître encore en Amant aimé après un tête-à-tête de trois ans! C'étoit avoir ſurmonté tout, que d'avoir évité les dangers d'une épreuve auſſi communément funeſte à la tendreſſe la plus vive. Madame de Villarceaux ſur-tout en étoit furieuſe, & ne pouvoit diſſimuler la haine que lui donnoit pour Ninon la foibleſſe de ſon mari.

Elle avoit un jour grande compagnie

chez elle, & quelques-unes de ses amies ayant demandé à voir un fils qu'elle aimoit tendrement, il parut accompagné de son Précepteur, qui ne le quittoit point. Des éloges de la figure, on passa à ceux de l'esprit; & Madame de Villarceaux, enchantée des caresses qu'il recevoit, s'avisa de vouloir donner quelques preuves de sa bonne éducation. Interrogez mon fils, dit-elle, sur les dernieres choses qu'il a appriſes. Allons, Monsieur le Marquis, dit aussi-tôt le grave Précepteur avec une prononciation Italienne, qu'il avoit un peu communiquée à son éleve : *Quem habuit successorem Belus Rex Assyriorum? Ninum*, répondit le jeune Marquis. A l'instant Madame de Villarceaux, sans s'informer de ce qu'avoit demandé le Précepteur, & frappée seulement de la parfaite ressemblance du mot qu'on venoit de prononcer avec le nom de celle qui lui avoit enlevé le cœur de son époux, se mit dans une fureur horrible. Voilà de belles instructions, dit-elle, à donner à mon fils, de l'entretenir des folies de son pere! Je juge par la réponse du Marquis de l'impertinence de la question. Le Précepteur eut beau protester qu'il ne concevoit rien au courroux de Madame, & que Mr. son fils n'avoit pas dû répondre autre chose

que *Ninum ;* que ce fait étoit connu de tout le monde : rien ne put lui faire entendre raiſon : & quelques efforts que l'on fît pour rendre le calme à cette femme jalouſe, ils furent inutiles. Elle pouſſa le ridicule de cette ſcene auſſi loin qu'il pouvoit aller. Le bruit s'en répandit dans toute la Ville, & parvint bientôt à Ninon, qui en rit long-temps avec ſes amis & Mr. de Villarceaux même. On ne peut guères douter que comme elle aima toujours à conter juſqu'aux moindres particularités de ſa vie, elle n'ait amuſé Moliere de cette hiſtoire ridicule, & que ce grand homme qui mettoit ingénieuſement tout à profit, ne ſe la ſoit rappellée, lorſqu'il fit la Comteſſe d'Eſcarbagnas. *

Mr. de Lenclos, échappé aux ſuites funeſtes que pouvoit avoir l'indiſcrétion avec laquelle il avoit oſé paroître ſous les étendards ſcandaleuſement rebelles du Coadjuteur, avoit revu ſa fille avec tout le plaiſir imaginable. Sa grande réputation étoit en quelque façon ſon ouvrage : il s'applaudiſſoit du ſuccès des leçons qu'il lui avoit données ; & le mérite qu'il lui découvroit tous les jours, la lui rendoit encore plus chere. Ninon, de ſon

* Voyez la Scene 19.

côté, dans l'eſpérance que la fureur des armes qui avoit toujours poſſédé ſon pere, * ne trouveroit plus d'occaſions qui puſſent le conduire à ſa perte, jouiſſoit avec la plus vive ſenſibilité de la joye de le voir entiérement occupé de ſes plaiſirs, lorſqu'une maladie inopinée ſembla menacer des jours qu'elle chériſſoit autant que les ſiens. L'état où ſe trouva Mr. de Lenclos, ne laiſſa bientôt plus d'eſpoir à ceux qui l'environnoient. Il s'en apperçut, & faiſant appeller ſa fille, à qui ſa ſituation arrachoit des larmes, il voulut lui paroître auſſi Philoſophe à ſa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant ſa vie. *Approchez, Ninon*, lui dit-il d'une voix foible & preſque expirante, *vous voyez que tout ce qui me reſte en ce moment, eſt un ſouvenir fâcheux des plaiſirs qui me quittent. Leur poſſeſſion n'a pas été de longue durée, & c'eſt la ſeule choſe dont je puis me plaindre à la Nature. Mais, hélas! que mes regrets ſont inutiles! vous qui avez à me ſurvivre, profitez d'un temps précieux, & ne devenez jamais ſcrupuleuſe ſur le nombre, mais ſur le choix de vos plaiſirs.* A peine finiſſoit-il ce diſcours ſi contraire à ceux que Madame de Lenclos, prête à quitter la vie com-

* Il avoit toujours joué un rôle conſidérable parmi ce qu'on appelloit les braves de ce tems-là.

me lui, avoit jadis tenus à ſa fille, que faiſant un effort pour l'embraſſer, il rendit ſon dernier ſoupir ſur ſon ſein. Ninon perdoit le plus tendre des Peres; mais la tranquillité de ſa mort en rendoit le ſpectacle moins effrayant. Cette ſécurité philoſophique, que Mr. de Lenclos avoit au moins affectée à ſon dernier inſtant, n'excitoit aucun de ces mouvements dont l'imagination & les ſens ſont ordinairement troublés dans de pareilles circonſtances. Selon les principes même de Ninon, Mr. de Lenclos venoit d'expirer en ſage. Une douleur auſſi exceſſive qu'inutile, l'auroit rendue moins digne d'être ſa fille & ſon éleve.

Ninon ne trouva point, après cette mort, une fortune auſſi conſidérable qu'elle auroit pu l'être, ſi ſon pere ne l'avoit pas dérangée par ſon amour pour les plaiſirs, & par les différentes affaires que lui avoit ſuſcité cette qualité de Brave, qu'un reſte de férocité faiſoit encore eſtimer aux François; mais déterminée à ne ſe lier jamais de cette chaîne, qu'il eſt ſi rare de trouver long-temps légere & même ſupportable, * elle prit le parti de placer à fonds perdu le bien qui lui reſ-

* Il y a de bons mariages, dit Mr. de la Rochefoucault; mais il n'y en a point de délicieux.

toit. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle ſe fit par ce moyen, lui parurent ſuffiſantes pour ne craindre aucun des beſoins de la vie.

Un de ſes étonnements, à ſon retour de la Terre de Mr. de Villarceaux, avoit été de trouver Scaron marié avec l'aimable Mademoiſelle d'Aubigné. Dans la ſituation où étoit cette jeune perſonne, lors de ce mariage, il étoit difficile à la vérité qu'elle parvînt à quelque établiſſement avantageux; mais elle ne pouvoit guères trouver d'homme moins fait que Scaron pour un lien de cette eſpece. Tout l'eſprit & toute la gayeté du monde ne ſuffiſent pas pour le former, & c'eſt pourtant tout ce que pouvoit offrir le célebre malade de la Reine à une perſonne auſſi charmante, mais qui par cette ſingularité rempliſſoit un deſtin qui devoit n'avoir rien d'égal.

On ne pouvoit pas avoir plus d'eſprit que l'épouſe, ou plutôt la compagne de Scaron, & celui-ci n'eut pas de plus grand deſir que de la voir unie par l'amitié avec Ninon. Il ſuffiſoit pour cela qu'elles ſe viſſent: leur inſtinct mutuel, leur vivacité à reconnoître le vrai mérite, devoient les attacher l'une à l'autre. Suppoſé que l'hiſtoire de Barbé * fût vraie, Madame Sca-

* Barbé étoit un Maçon qui ſe mêloit d'Aſ-

ron ne paroiſſoit pas y faire une grande attention : le plaiſir alloit dans ſon jeune cœur bien avant toute eſpece d'ambition.

Le commerce d'amitié qui ſe forma entre Madame Scaron & Ninon, fut ſi tendre, qu'elles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux, à ce que diſent les Mémoires de Mr. le M. de L. F.... Un incident qui diviſe toutes les femmes, ne put même en affoiblir les nœuds; & Ninon vit ſans colere Mr. de Villarceaux, encore ſon Amant, reſſentir pour ſon amie des ſentiments que celle-ci étoit bien prête d'écouter. L'infidélité d'abord eſt timide. On ſe déroboit aux yeux de Ninon, dont la préſence devenoit chaque jour plus gênante. Elle s'en apperçut; puiſqu'on la fuyoit, puiſqu'on mettoit du myſtere à cette intrigue, c'étoit y mettre de la trahiſon. Elle en avoit deux à pardonner, & tous deux trouverent grace devant elle. Elle raſſura ſon amie ſur ſes craintes, & le Marquis ſur ſon embarras: il ne lui manquoit plus que d'être leur confidente, & ſa philoſophie ne lui fit

trologie : il avoit prédit à Madame Scaron, à ce qu'on prétend, qu'elle ſeroit un jour dans le plus haut degré d'élévation. *Nota*, qu'il avoit ajouté que cette élévation auroit ſa fin peu de tems après qu'il ſeroit mort, & qu'il n'en fut rien.

Digitized by Google

trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on appelle rupture, infidélité, on écoutoit moins l'amour-propre, on ſe trouveroit moins d'amour, on verroit moins de juſtice à ſes plaintes & à ſes emportements, & on ſe comporteroit auſſi ſagement que Ninon.

Mr. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre Amant, & d'autres ſuccéderent à celui-ci ſans doute. Mais je ne dois parler dans ces Mémoires que de ceux qui fourniſſent quelques particularités : à ne vouloir en paſſer aucun, la chaîne en ſeroit peu facile à former, & ne ſeroit peut-être que fatiguante.

Mr. de Gourville, parvenu à une fortune & une conſidération aſſez grandes par ſon mérite, autant que par l'attachement qu'il avoit pour la Maiſon de Condé & celle de la Rochefoucault, ſentoit pour Ninon une paſſion fort vive, qu'elle avoit écoutée lorſque l'utilité dont il pouvoit être à ſes bienfaiteurs le força de s'éloigner de Paris. Le Prince de Marſillac accompagnoit le Grand Condé qui couroit à une gloire bien différente de celle dont il s'étoit couvert juſques-là, puiſqu'elle ne pouvoit être que funeſte à ſa Patrie. Mr. de Gourville étoit Amant & François ; cependant il ſe fit l'effort de tout ſacrifier

à une eſpece de devoir qui lui faiſoit violer le plus ſacré de tous, l'amour qu'on doit à ſon Pays.

Avant ſon départ, il fallut prendre quelques meſures, pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint enſuite plus conſidérable. Dans la circonſtance où il ſe trouvoit, il pouvoit être dangereux pour lui de ſe ſervir des moyens ordinaires pour s'en procurer la ſûreté. Il alloit devenir rebelle, & la voye du dépôt ſecret lui parut la ſeule qu'il eût à prendre.

Il connoiſſoit un Grand-Pénitencier, qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ſes mœurs, & qui par-là ſembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui qu'il ſongea d'abord à dépoſer vingt mille écus qu'il avoit en eſpeces. Mais ſon eſtime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec tout le chagrin poſſible, le détermina à partager cette ſomme entre elle & l'Eccléſiaſtique. Il porta donc chez l'un & chez l'autre dix mille écus, qu'il leur confia pendant ſon abſence. Ninon fut plus ſenſible à cette preuve d'eſtime de ſon Amant, qu'elle ne l'auroit été au ſacrifice des motifs qui l'arrachoient à ſon amour.

Mr. de Gourville, de retour à Paris,

Digitized by Google

alla d'abord chez le Pénitencier reclamer ſon dépôt. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui répondit ſaintement qu'on ignoroit ce qu'il demandoit ; qu'on n'avoit point de connoiſſance du dépôt dont il parloit, & qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers deſtinés à être diſtribués aux pauvres ; obligation à laquelle on avoit ſoin de ſatisfaire auſſi-tôt. Il eut beau ſe plaindre, proteſter, ſe fâcher ; on ne lui oppoſa que le flegme le plus déſeſpérant, que la phyſionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne ceſſa de nier, & l'on força Mr. de Gourville de ſe taire, en s'offenſant de la témérité de ſa demande. L'hypocriſie ne manque jamais d'intéreſſer en ſa faveur le reſpect ſacré, qui n'eſt dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter ; & la prudence fit prendre à Mr. de Gourville un parti, que ne lui conſeilloient ni la juſtice, ni le courroux dont il étoit ſaiſi.

Trompé ſi cruellement dans l'idée que Mr. de Gourville s'étoit faite d'un homme que tout Paris croyoit incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Tout lui paroiſſoit ſuſpect après ce qu'il venoit d'éprouver. Eh ! comment eſpérer d'une femme, dont les mœurs n'étoient pas ir-

répréhenſibles, plus de probité que d'un homme qui vivoit depuis long-temps dans l'auſtérité la plus grande! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé.

Ninon ayant appris que Mr. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, & ſurpriſe de ne le point voir arriver chez elle, l'envoya chercher, & lui fit dire qu'elle étoit étonnée de ſon peu d'empreſſement, & qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus long-temps à venir l'embraſſer. Il y vint donc; mais honteux du ſoupçon qu'il avoit eu, la démarche de Ninon lui faiſoit aſſez ſentir qu'il s'étoit trompé. Il ſe fait annoncer, Ninon vole dans les bras de ſon ami. Ah! Gourville, lui dit-elle, il m'eſt arrivé un grand malheur pendant votre abſence. A ces mots Mr. de Gourville ſe replonge dans ſes premieres allarmes; à peine oſoit-il lever les yeux ſur Ninon. Je vous plains ſi vous m'aimez encore, ajouta-t-elle en ſe trompant ſur la nature de ſon trouble, ce malheur eſt irréparable, J'ai perdu le goût que j'avois pour vous; mais je n'ai pas perdu la mémoire, & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les; mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis diſpoſer au-

Digitized by Google

jourd'hui en votre faveur : il ne me reſte plus pour vous que l'amitié la plus ſincere. Mr. de Gourville, que ce double procédé rempliſſoit d'admiration, ne put s'empêcher de ſoupirer encore ; mais il ſe rendit juſtice : il ſentit qu'un amour qu'il avoit ſacrifié lui-même par ſon abſence, n'avoit aucun droit à la plainte, & ſe réſolut à borner ſon bonheur à l'amitié précieuſe qu'on venoit de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du Grand-Pénitencier, & la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation ſi haute. Vous ne m'étonnez point, lui dit-elle ; mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir ſuſpecte. Je ne vous demande point ce que vous avez penſé ; vous m'offenſeriez peut-être en ne me trompant point : cependant la différence prodigieuſe de nos états & de nos réputations ne faiſoit rien contre moi.

La conduite de Ninon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, ſans doute par comparaiſon avec celle qu'avoit tenu le pieux Eccléſiaſtique. Retenir un dépôt, eſt une choſe affreuſe ; mais peut-on dire qu'il ſoit honorable de le reſtituer ? Eſt-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnoître la vertu ?

Ninon dut trouver étonnant, & même

Digitized by Google

injurieux, qu'on la louât d'une ſemblable action. Elle n'étoit pas faite pour reſſembler à cette femme galante de Rome, nommée *Octacilia*, à qui *Vitellius Varro*, ſon Amant, malade à l'extrémité, avoit laiſſé, à titre d'une dette fictive, une ſomme payable par ſes héritiers, & qu'elle exigea de Vitellius même, lorſqu'il fut en ſanté, en ſe ſervant de l'aveu qu'il avoit fait, qu'elle la lui avoit prêtée. * Sempronie, la Grace & la Muſe de ſon ſiecle, nia publiquement en Juſtice des dépôts qui lui avoient été confiés. † Mais ces baſſeſſes de cœur ne déshonoroient point Ninon : la probité la plus ſcrupuleuſe pouvoit même ne pas paſſer chez elle pour une vertu, par le peu d'efforts qu'elle lui coûtoit.

Un des Amants qui ſuccéderent auprès d'elle à celui dont nous venons de parler, la replongea dans cet état critique qui avoit donné lieu pluſieurs années auparavant à la ſinguliere diſpute du Maréchal d'Eſtrées & de l'Abbé Deffiat. Mr. de G...ay, fameux par la témérité d'une

* Aquilius Gallus, fameux Juriſconſulte, découvrit la fraude, & écrivit à ce ſujet un Traité ſur le dol & la mauvaiſe foi, dont Cicéron fit un grand éloge.

† Saluſte.

Digitized by Google

paſſion qu'il avoit eu la hardieſſe de faire connoître à la Cour, * & peut-être de feindre, pour ſervir d'ambitieux projets, fut le pere du ſecond enfant que Ninon mit au jour; & plus heureux alors que le Maréchal qu'on vient de nommer, il n'eſſuya aucune contradiction pour les ſoins qu'il voulut en prendre; ſoins affreux & cruels, puiſqu'ils n'aboutirent, comme on le verra dans la ſuite de ces Mémoires, qu'à l'événement le plus funeſte.

Cette Reine du Nord ſi célebre, auſſi mal connue par les ſatyres & les libelles d'un parti qu'elle avoit abandonné, que par les éloges outrés de celui qu'elle ſembloit avoir préféré à la Couronne; cette Souveraine illuſtre, dont les ſciences même diſputent l'abdication à des motifs, qui, ſans y avoir une part véritable, pourroient peut-être la leur diſputer avec autant de juſtice; Chriſtine enfin voulut voir cette Ville fameuſe, qui retenoit dans ſon ſein le génie & les graces de tous les Arts. Elle vint à Paris en 1656, & Ninon fut preſque la ſeule femme qu'elle honorât de ſa viſite. Le Maréchal d'Albret, & quelques gens de Lettres, qui faiſoient leur cour à cette Reine, lui firent un portrait ſi avan-

* En 1649.

avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva point au-deſſous d'elle, de faire cette démarche. La converſation qu'eurent enſemble deux femmes d'un eſprit auſſi étendu & auſſi cultivé, doit ſans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conſervé qu'un ſeul mot, que dit Ninon en parlant des *Précieuſes*, eſpece de femmes qui ſe multiplioit fort alors, & qu'elle appella *les Janſéniſtes de l'amour*. Cette définition enchanta la Reine, qui ſe la rappella toujours avec plaiſir, & qui prit encore plus d'eſtime pour elle, qu'on n'avoit voulu lui en inſpirer. Elle ne pouvoit guères ouvrir les yeux ſur le penchant qu'avoit Ninon à la galanterie, & dès-lors elle devoit la trouver parfaite. Toutes deux aſpiroient également au vrai mérite des hommes, & leurs cœurs devoient reſſentir la douceur de ce lien ſecret, de cette ſympathie qu'elles apperçurent entre leurs eſprits.

Ninon ne s'enorgueillit point d'un événement dont peut-être toute autre auroit été ſuperbe, & dont ſûrement preſque toutes les femmes furent jalouſes. Le ſpectacle d'une Reine Philoſophe l'avoit étonnée ; mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flatteur qu'il fût, n'éveilla point ſon amour-propre. L'éclat

des dignités & des rangs n'éblouiſſent point des yeux qui ſavent diſtinguer la véritable lumiere, de tous les faux jours qu'on peut leur offrir : le mérite réel de Chriſtine fixa bien plus ſon attention qu'une Couronne dont cette Reine avoit fait ſi peu de cas. Il arrivoit ſouvent à Ninon de traiter de choſes vaines, & le *Bouclier d'Achille, & le bâton de M... de Fr... & la Cr... d'un Ev...*

Jamais les François n'avoient été ſi galants & ſi ſpirituels. Une Cour heureuſe & brillante qu'attiroit un jeune Héros ſur le Trône, ne reſpiroit ſous ſes yeux que le plaiſir. La nature devoit pour lui s'épuiſer en miracles de toute eſpece. Déja quelques prodiges avoient annoncé la gloire de ce Monarque; ils naiſſoient alors à l'envi pour rendre incroyable à la poſtérité la grandeur des temps qui alloient s'écouler.

Une paix avantageuſe avec l'Eſpagne, un mariage dont les ſuites prévues dès-lors par le Car... M... devoient être ſi heureuſes pour la France; l'Achille de ce ſiecle rendu par le même Traité à ſa Patrie, à ſon Prince, & ſur-tout à ſa gloire, terminerent toutes les inquiétudes de la Cour. Tout fut heureux, & l'on ne ſacrifia plus qu'à l'amour des plaiſirs & des

arts. Il eſt vrai que l'eſprit ſembloit ſe corrompre tous les jours. L'affectation, les fauſſes beautés, miſes à la place du bon ſens & de la raiſon, avoient fait parmi quelques petits eſprits & la plus grande partie des femmes, une fortune dangereuſe, lorſque Moliere, par ſes Précieuſes Ridicules, vint pulvériſer ces ennemis de la belle nature, contre leſquels Ninon n'avoit jamais ceſſé de déclamer & de ſervir d'exemple. Elle avoit été des premieres à applaudir aux heureux commencements de cet aſtre de la Comédie, dont les premiers feux annonçoient tout l'éclat qu'il devoit avoir un jour. Meſſieurs de Bachaumont * & Chapelle, en qualité de voluptueux les plus célebres de Paris, étoient alors ſes amis intimes. Ce dernier que la facilité noble & le naturel de ſes Poéſies rendent encore inimitable dans les Lettres, n'avoit point caché l'amour qu'elle lui avoit inſpiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talents aima-

* Mr. le Préſident le Coigneux diſoit de ſon fils Bachaumont, qui étoit Jumeau : *Mon fils n'eſt que la moitié d'un homme, & cependant il veut faire comme un homme tout entier.* Avec une conſtitution foible & délicate, & l'uſage le moins modéré des plaiſirs, il n'eſt mort qu'en 1702, âgé de ſoixante-dix-huit ans.

bles ne ſuffiſent pas toujours pour réuſſir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dut la connoiſſance de Moliere, qui découvrit aiſément en elle le véritable eſprit de tous les temps & la raiſon de tous les âges. Cette liaiſon qu'on venoit de former entr'eux, ne fit que ſe reſſerrer dans la ſuite par l'eſtime dont ils ſe pénétrerent mutuellement. La nature leur avoit donné, pour ainſi dire, les mêmes yeux. Moliere n'étoit pas plus fait pour éclairer ſon ſiecle par ſes écrits, que Ninon par ſes conſeils & ſes réflexions. Auſſi diſoit-elle à Saint-Evremond, *qu'elle rendoit graces à Dieu tous les ſoirs de ſon eſprit, & qu'elle le prioit tous les matins de la préſerver des ſottiſes de ſon cœur.* Quel titre pour Ninon, que l'amitié conſtante du plus grand homme qu'ayent eu les Lettres Françoiſes ! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occaſion de ſon chef-d'œuvre, & par conſéquent de celui de tous les Théâtres!

On ſait quelles cabales, quelles voix s'éleverent contre la Comédie du Tartuffe. * Le ſuffrage de Louis XIV. celui de

* Il y a une anecdote ſur ce titre que peu de gens connoiſſent; la voici:

Moliere avant de finir ſa Piece, ne ſavoit quel nom donner à ſon Impoſteur, lorſqu'un jour étant chez le Nonce avec deux Eccléſiaſtiques,

Digitized by Google

quelques Prélats de ſon Royaume, & même du Légat, ne purent en impoſer à ceux qui trembloient de ſe voir démaſqués dans cet ouvrage : ils vinrent à bout d'en arrêter le ſuccès, en faiſant interdire les repréſentations au nom même du Corps dépoſitaire de la Juſtice. Ce fut pendant le cours de ces obſtacles, que Moliere alla lire ſa Piece à Ninon, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de conſulter ſur tout ce qu'il faiſoit : il la regardoit, à ce qu'il a dit ſouvent, comme la perſonne ſur qui le ridicule faiſoit la plus vive & la plus prompte impreſſion.

Ninon enchantée d'un ouvrage qui devoit immortaliſer ſon illuſtre ami, pour lui faire voir à quel point il avoit ſaiſi la nature, voulut lui faire le récit d'une aven-

dont l'air mortifié, mais faux, rendoit aſſez bien l'idée du caractere qu'il vouloit peindre, on vint préſenter des truffes à acheter : un de ces pieux Eccléſiaſtiques, qui ſavoit un peu d'Italien, à ce mot de truffes, ſembla, pour les conſidérer, ſortir tout-à-coup du dévot ſilence qu'il gardoit, & choiſiſſant ſaintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant : *Tartoffali*, *Tartoffali*, *Signor Nuntio !* Moliere, qui étoit toujours un ſpectateur attentif par-tout, prit delà l'idée de donner à ſon impoſteur le nom de Tartuffe, que la ſcene qui venoit de ſe paſſer ſous ſes yeux lui faiſoit trouver très-plaiſant.

Digitized by Google

ture qui s'étoit paſſée ſous ſes yeux, & dont un pieux impoſteur étoit le héros. Elle accompagna ſa narration de réflexions ſi profondes, elle jetta ſur cette eſpece de caractere des jours ſi naturels & ſi forts, que Moliere, en la quittant, dit avec une modeſtie auſſi rare aujourd'hui que ſes talents, que ſi ſa Piece n'avoit point été faite, il ne l'auroit jamais entrepriſe après avoir entendu Ninon, tant il ſe ſeroit cru incapable de rien mettre ſur la ſcene d'auſſi fortement caractériſé que l'impoſteur de ſon amie. Ce fut auſſi dans un ſouper avec elle & Madame de la Sabliere, que fut faite la plaiſante réception du Médecin dans le *Malade imaginaire.* Chacun y fourniſſoit ſon mot: Deſpreaux lui-même, qui étoit un des convives, ne crut pas déshonorer ſa raiſon en ſe prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne ſont point encore épuiſées.

Une de ſes maximes favorites étoit, *qu'il falloit faire proviſion de vivre & non de plaiſirs, & qu'on devoit les prendre au jour la journée.* Auſſi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuſe, qui faiſoit ſon bonheur & celui des hommes aſſez heureux pour lui plaire. Mr. de Saucourt, fameux ſur-tout par des talents,

Digitized by Google

qui, s'ils ne ſervent pas toujours, ne nuiſent jamais auprès des femmes, * paſſa pour être aſſez bien avec elle. Mais ſa réputation peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales, qu'elle n'eut pas beſoin de ſon inconſtance ordinaire pour quitter un homme, que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légéreté de ſon cœur augmentoit tous les jours avec ſon amour pour le plaiſir, & il n'y avoit rien à cela que de naturel. Il eſt des cœurs privilégiés, dont le même objet n'éteint point la tendreſſe : mais que ces cœurs ſont rares! La franchiſe de Ninon, le privilege où elle croyoit être de pouvoir jouir de tous les droits des hommes parmi leſquels elle ſe comptoit, ne lui donnoient aucune inquiétude ſur ſa conduite. C'étoit à ſes Amants à trembler, ou à ſe régler ſur ſa façon d'aimer, qu'on pouvoit ne pas eſtimer, quoiqu'elle fût alors à la mode auſſi-bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougiſſoit pas encore, elle en plaiſantoit même

* Contre ce fier Démon voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne?
Et toutes cependant ſont contentes de lui,
Juſqu'à la ſienne.
Benſerade, pour Mr. de Saucourt, repréſentant un Démon.

quelquefois, comme on le verra par le trait qui va ſuivre.

Le Marquis de la Châtre étoit depuis quelque temps l'Amant favoriſé, lorſque ſon devoir l'arrachant des bras de Ninon, il ſentit ce qu'une ſéparation pouvoit avoir d'horrible avec elle. Un François ne ſait point balancer entre la gloire & ce qu'il aime; peut-être même n'y a-t-il que l'honneur qu'il ſache aimer véritablement. Cependant il ſentit la crainte, il gémit, & le bonheur dont il jouiſſoit encore ne put le raſſurer ſur ce qu'il avoit à redouter par ſon abſence. En vain Ninon voulut le guérir de ſes ſoupçons. Non, cruelle, lui dit-il, vous allez m'oublier & me trahir; je connois votre cœur, il m'allarme, il m'épouvante; il m'eſt encore fidele, je le ſais, je le vois, vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour; qui vous le rappellera lorſque je ſerai parti? L'amour que vous ſavez inſpirer, Ninon, eſt bien différent de celui que vous ſentez. Vous ſerez toujours préſente à mes yeux: l'abſence eſt un nouveau feu qui va me conſumer, & l'abſence eſt pour vous le terme de la tendreſſe. Tous les objets, loin de vous, vont me paroître odieux; ils vont tous vous intéreſſer. Ninon ne put guères diſ-

convenir

convenir intérieurement que le Marquis eût raiſon ; mais on n'aſſaſſine point un cœur auſſi tendre, auſſi vif que le ſien. Eh! comment une femme ne connoîtroit-elle point l'art de la diſſimulation? Mille circonſtances lui en font une néceſſité. D'ailleurs, elle ne ſongeoit point encore à le tromper: l'occaſion n'étoit point préſente; elle pouvoit ne point s'offrir, il méritoit peut-être qu'on y réſiſtât. Voilà ce que Ninon ſe diſoit rapidement, comme toutes les femmes en pareille occaſion; car Ninon avoit eu beau faire, on ne ceſſe jamais de l'être tout-à-fait.

Quoi qu'il en ſoit, l'amoureux Marquis, ſur les réponſes de Ninon, auroit pu reprendre quelque confiance, ſi ſes craintes s'étoient préſentées moins vivement à ſon cœur : elles ſont violentes, lorſque l'amour-propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Telle étoit la ſituation de Mr. de la Châtre, lorſqu'il s'aviſa d'un expédient nouveau, qu'il imagina devoir être au-deſſus de l'inconſtance la plus décidée. Ecoutez, Ninon, lui dit-il: vous êtes ſans contredit, à mille égards, une femme extraordinaire; ce qui peut me tranquilliſer, doit l'être auſſi; je veux intéreſſer à mon bonheur quelque choſe de plus que l'amour même. J'exige que vous me faſſiez

un billet par lequel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable. Je vais vous le dicter dans la forme la plus ſacrée des engagements humains. Je ne vous quitte point que je n'aye obtenu ce gage de votre conſtance; il eſt néceſſaire à mon repos. Ninon eut beau repréſenter que ce qu'il demandoit, étoit trop ſingulier, trop fou; le Marquis fut opiniâtre, & l'emporta ſur toutes les remontrances. Il fallut écrire & ſigner ce que perſonne juſques-là n'avoit peut-être point encore écrit. Muni de ce titre, il courut où ſon état l'appelloit.

A peine deux jours s'étoient paſſés depuis le départ du Marquis, que Ninon ſe vit perſécutée par un des hommes le plus dangereux pour la promeſſe qu'elle avoit faite. Il y avoit long-temps qu'il parloit de ſon amour, il étoit fait pour en inſpirer; il ſavoit que ſon Rival étoit abſent: les premieres réſiſtances ne l'effrayerent point; ſon ardeur, au contraire, s'en augmenta, & devint bientôt ſi éloquente & ſi vive, qu'elle paſſa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'eſt moins aiſé à une femme, que de cacher le trouble de certains moments: on s'en apperçut, elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Digitized by Google

Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorſque Ninon en partageant les douceurs de ſa victoire, d'une voix incertaine & prête à s'éteindre, prononça deux ou trois fois ces paroles... *Ah... Ah... le bon billet qu'a la Châtre!* On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette énigme, ne le mit pas plus dans les intérêts de l'amour du Marquis & de la probité de ſa légere Amante. Il trouva même cette ſingularité ſi heureuſe, qu'il ne put en faire un myſtere; & le *billet de la Châtre* devint bientôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on appliquoit, & qu'on applique encore à toutes les choſes ſur leſquelles il n'eſt guères ſage de compter.*

Ninon ne fut pas d'abord aſſez Philoſophe dans cette occaſion, pour n'être

* Mr. de Voltaire, de crainte qu'un trait auſſi plaiſant ne ſe perdît, en a fait uſage dans ſa Comédie de *la Prude*, Acte premier, Scene III. Tome 8, de l'Edition de Dreſde.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés;
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avoit paſſé promeſſe;
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier Mondor, (en riant.)

Le bon billet qu'a là l'ami Blanford!

Digitized by Google

pas piquée de l'indiſcrétion de ſon nouvel Amant. Mais il revint à ſes genoux, jeune, charmant, tel qu'il avoit paru à la premiere attaque, & tel qu'il étoit en effet. En un mot, il fit oublier ſes torts : Ninon ne ſe ſouvint de la petite querelle qu'elle avoit d'abord commencé à lui faire, qu'au moment qu'il la quittoit. Elle courut après lui, & du haut de l'eſcalier : *Au moins, Mr. le Comte*, lui dit-elle, *nous ne ſommes point raccommodés.*

Ce fut par quelques traits de cette eſpece, qu'elle ſe fit une réputation de coquetterie, qui l'auroit rendue bien dangereuſe, ſi elle avoit eu la fauſſeté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais ſa bonne foi ſur cet article en impoſoit à tous ſes amis : ce qui la rendoit eſtimable & charmante à tant d'autres égards, diſſipoit auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que groſſiſſoient encore ſes ennemis. On voit dans les Recueils de chanſons de ce temps-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes, auſſi diſtinguées à la Cour par le rang qu'elles y tenoient, que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne me permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus que je feigne

Digitized by Google

de les ignorer. Le ſeul peut-être qu'il ſoit permis de faire connoître, fut fait par Mr. de Toureille, de l'Académie Françoiſe, dont le ſtyle rempli d'enflure & d'affectation, n'avoit pu faire joindre le ſuffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'uſurperent alors ſa traduction de Démoſthene & la Préface qu'il avoit miſe à la tête. Elle n'avoit pas même diſſimulé l'ennui que la lecture de cet Ouvrage lui avoit cauſé; & l'Académicien crut devoir s'en venger par l'Epigrame qui ſuit :

Dans un Diſcours Académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique ?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Les femmes, dit Madame de Sévigné, *ont la permiſſion d'être foibles, & elles ſe ſervent, ſans ſcrupule, de ce privilege.* C'étoit les ménager; car elle auroit pu dire que jamais elles n'en *avoient plus abuſé* qu'elles faiſoient alors. L'amour du plaiſir avoit pouſſé trop loin les eſprits : on ne connoiſſoit plus de bornes, & Ninon n'étoit au plus que ce que le grand nombre de femmes ſe piquoit d'être.

Je me garderai bien de juſtifier ici ſon cœur, qu'elle abandonnoit trop au tor-

rent de ſes deſirs, & moins encore cette liberté avec laquelle elle parloit des choſes les plus ſacrées. La ſécurité que peut donner une certaine Philoſophe, ne doit pas du moins ſe mettre au-deſſus des raiſons humaines, qui lui font un crime de ſe communiquer. Il ſeroit aiſé de démontrer, ſi c'étoit ici le lieu d'une pareille démonſtration, que le reſpect ſeul, que chacun doit à la Société, doit proſcrire les prétendues découvertes que l'eſprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un Etat en fait de politique, & ſur-tout de Religion. La Philoſophie de Ninon eſt inexcuſable à cet égard; & Madame de Sévigné met tous les honnêtes gens de ſon parti, lorſque dans une de ſes Lettres elle ſe plaint de la voir ſi dangereuſe ſur un objet de cette importance.

Quel juſte ſujet d'allarmes pour cette mere raiſonnable, que de voir Mr. ſon fils, jeune encore, &, par la facilité naturelle de ſon caractere, ſuſceptible de toutes les impreſſions, ſuivre par-tout une femme aimable, qui lui faiſoit un crime de ſa ſimplicité, & qui ſans ceſſe vouloit porter ſon cœur à l'oubli des principes qu'il avoit reçus!

Le Comte commençoit à l'aimer; les

conſeils de la Marquiſe ſa mere, & de Madame de la Fayette, ne purent le détourner de ſe livrer à ce penchant. Il étoit ſéduiſant, plein d'eſprit; Ninon l'écouta bientôt, & ſachant qu'il étoit aimé de la fameuſe Champ-mêlé, elle exigea qu'il lui ſacrifiât les Lettres qu'il en avoit reçues. Que ne fait point la jalouſie? Ninon vouloit faire de ces Lettres un uſage affreux; elle vouloit les envoyer au Marquis de T..., que cette Actrice célebre trompoit pour le jeune Comte, *afin de lui faire donner*, diſoit-elle, *quelques coups de baudrier*. Mais Madame de Sévigné, à qui ſon fils confia la foibleſſe qu'il avoit eue de livrer les Lettres, le fit rougir de ce ſacrifice cruel, & le fit convenir que, *même dans les choſes deshonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à obſerver*. Le Comte courut donc chez Ninon, *& moitié par force, moitié par adreſſe*, à ce que dit la Marquiſe, *il retira les Lettres de cette pauvre Diableſſe*, qui furent brulées ſur le champ.

Un commerce qui avoit débuté par des ſcenes de cette vivacité, ſembloit devoir être durable. La Marquiſe en frémit; mais ſon fils la raſſura bientôt, en lui apprenant qu'il étoit quitté, & en lui faiſant même la confidence des petits inconvénients auxquels il étoit aſſez ſujet. C'é-

toit un véritable Amant de Pénélope; l'arc d'Ulyſſe avoit montré ſa foibleſſe.* *La maladie de ſon ame*, dit ſa mere, *étoit tombée ſur ſon corps : il ſe croyoit lui-même comme le bon Eſon; il vouloit ſe faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour ſe ravigotter un peu.* Auſſi Ninon ne l'avoit-elle point épargné : c'étoit, à ce qu'elle diſoit, *un homme au deſſous de la définition*; c'étoit *une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricaſſée dans la neige.* Tel étoit l'Amant qu'elle avoit enlevé à l'Héroïne du Théâtre, & qu'elle mit bientôt au rang de ſes amis; mais ſi intimes, qu'on les crut toujours aſſez bien enſemble, juſqu'à ce qu'elle eût déclaré à des gens qui les ſoupçonnoient encore, qu'ils ſe trompoient, *qu'il n'y avoit plus de mal entre le Comte & elle, & qu'ils étoient abſolument comme frere & ſœur.*

Ce fut à peu près dans ce temps-là que Ninon dit deux ou trois bons mots aſſez vifs, qui ont échappés à l'oubli. La mode des coëffures ayant changé, on en prit une, qu'on appelloit *Hurlu brelu.* Cette mode ne ſiéoit pas également à toutes les femmes. Madame de Sévigné même dit qu'elle en voyoit *qu'on voudroit ſouffleter.*

* *Arrigere nequid, ſumat alius.*
Athenus, Lib. X, page 437.

Madame de Ch... étoit peut-être de ce nombre; Ninon, en la voyant, dit qu'elle *reſſembloit à un printemps d'Hôtellerie comme deux gouttes d'eau.* Cette comparaiſon peignoit ſans doute à merveille; & la Marquiſe dit dans ſes Lettres qu'elle la trouvoit *excellente.*

Le ſecond, que nous ont conſervé les mêmes Lettres, eut pour objet Madame Dufrénoy, femme du premier Commis de Mr. de Louvois, qui ne déplaiſoit point à ce Miniſtre. C'étoit *une Nymphe*, *une Divinité*, dit Madame de Sévigné, qui pourtant ne la trouvoit pas ſi belle que ſa fille; le grand crédit de ſon amant avoit réjailli ſur elle. Le Roi la nomma Dame du lit de la Reine; Charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place, qui la mettoit au-deſſous de la Dame d'atour, mais au-deſſus des Femmes-de-chambre, indiſpoſa bien des femmes qui ſe déchaînerent contre ce choix-là. Ninon, témoin des plaintes ameres qu'on en faiſoit, dit que *le Miniſtre avoit fait dans cette rencontre comme Caligula, qui fit ſon cheval Conſul.*

Mademoiſelle de Scudéri fut la troiſieme victime de ſa plaiſanterie: ſa laideur étoit preſqu'auſſi célebre que ſon eſprit. *

* Voyez le Voyage de Bachaumont & de Chapelle.

Digitized by Google

Ninon, en la voyant, dit qu'elle avoit l'air *d'une Septante ;* mot bizarre, qui fut trouvé très-plaiſant alors, & qui le paroîtroit peut-être encore autant, ſi de pareilles ſaillies ne perdoient pas tout à être racontées.

C'eſt ainſi que Ninon s'amuſoit aux dépens de tous les ridicules : elle étoit preſqu'auſſi fameuſe pour de pareils traits que Madame de Cornuel ſon amie. * La gayeté de ſon eſprit brilloit ſur-tout à table, où elle étoit ſi animée, qu'on diſoit d'elle qu'elle étoit ivre dès la ſoupe, quoiqu'elle ne bût preſque jamais que de l'eau. C'étoit-là ſur-tout qu'elle prodiguoit cette liqueur † qu'Homere fait répandre à Hélene pour enchanter tous ſes convives ; & qui probablement n'étoit autre choſe que les charmes de la converſation de cette Princeſſe.

* L'Epitaphe de la célebre Madame Cornuel, morte en 1694, finit par ces Vers :

. . . . . .

Et malgré la froide vieilleſſe,
Son eſprit léger & charmant
Eut de la brillante jeuneſſe
Tout l'éclat & tout l'enjouement.
On vit chez elle inceſſamment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin, pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut ſon mérite,
Elle eut l'eſtime de Lenclos.

† Le Népenthes.

Digitized by Google

Je l'avouerai; je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter, & dont quelques Mémoires particuliers m'ont inſtruit. L'Aigle de la Chaire, que Madame de Sévigné appelle dans quelqu'endroit *le Grand Paon*, s'étoit fait la plus haute réputation. Ce fut, à ce qu'on dit, ce qui inſpira à Ninon le projet ſingulier de ſavoir ſi ſon cœur étoit auſſi pur que ſon éloquence. Elle avoit vu dans ſes chaînes preſque tous les Héros, tous les grands hommes de ſon temps. Le P.... B.... méritoit d'en augmenter la liſte; elle feignit d'être malade, & l'envoya chercher. Ce Pere, en arrivant, trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus ſéduiſant: elle le reçut avec ces graces que l'amour des choſes mondaines rend ſeul dangereuſes, & qu'apperçoivent à peine des yeux qui s'élevent ſouvent au Ciel. *Je vois*, lui dit-il, *que votre maladie n'eſt que dans le cœur & dans l'eſprit; pour votre corps il me paroît dans une parfaite ſanté: je prie le grand Médecin des ames qu'il vous guériſſe*; & ſortit ſur le champ.

Si cette anecdote eſt vraie, c'eſt la honte de Ninon. Le menſonge, la hardieſſe & l'indécence y ſont pouſſés trop loin; & ce qui me fait imaginer que c'eſt une hiſtoire

Digitized by Google

faite à plaisir, c'est que je trouve une chanson du même temps adressée à Ninon, où l'on parle, à la vérité, d'un Prédicateur qui pouvoit l'avoir trouvée quelque part, & l'avoir exhortée à changer de vie; mais dans laquelle, loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle, sous quelque prétexte que ce fût, il paroit précisément le contraire. Voici le couplet :

Ninon, passe les jours au jeu;
Cours où l'amour te porte;
Le Prédicateur qui t'exhorte,
S'il étoit au coin de ton feu,
Te parleroit d'une autre sorte.

Il étoit bien plus plaisant sans doute que Ninon eût envoyé chercher le P. B., & qu'elle eût eu des desseins sur son cœur; il étoit trop simple qu'elle en eût été rencontrée, & que leur conversation fût l'effet du hazard. Dès-lors on commente, on ajoute, & l'on fait une histoire à sa fantaisie, qui malheureusement se conserve, & jette dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle est la source de mille anecdotes scandaleuses, dont l'histoire des mœurs de tous les temps & de tous les Pays est remplie.

Peut-être y aura-t-il des gens qui souhaiteront que l'anecdote suivante ait aussi peu de fondement. Jusqu'ici nous n'avons

Digitized by Google

vu à Ninon que des Amants d'un rang & d'un mérite ſupérieur, * & les talents de Pécour † ſeront auprès d'eux une foible excuſe pour elle.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai ſu par des gens fort inſtruits de l'hiſtoire de ce temps-là, que ce Danſeur fameux ne lui déplut point, & qu'il fut même le rival heureux du Comte de Choiſ...., qu'on a vu depuis Maréchal de France. §

Moins célebre encore par ſa valeur que par une probité reconnue & par des vertus ſolides, cet Amant ne trouvoit pour lui dans Ninon que les ſentiments ſtériles d'eſtime & de reſpect dont il étoit digne, mais que ſon amour ne lui faiſoit point chercher à mériter auprès d'elle. *C'eſt un très-digne Seigneur*, diſoit Ninon; *mais il ne donne jamais envie de l'aimer.* Les fréquentes viſites de Pécour l'inquiétoient: il n'oſoit ſe plaindre, & d'ailleurs il doutoit encore du malheur qu'il craignoit, lorſqu'un jour voulant piquer ce Rival indigne de lui, il en reçut une réponſe hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le ſoutenoit.

* *Principiis placuiſſe viris non ultima laus eſt.* Horat.

† Célebre Danſeur.

§ En 1693.

Digitized by Google

Pécour s'étoit fait faire un habit aſſez reſſemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce temps-là. Le Comte de Choiſ... qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-deſſus un peu légérement : il lui fit de ces queſtions ironiques & embarraſſantes, dont l'art cruel paſſe aujourd'hui parmi nous pour une ſorte de mérite. Pécour ne put ſe réfuſer à la vanité que lui inſpiroit ſon triomphe ſecret ; & le Comte lui demandant encore avec le même ton ſous quels Drapeaux il alloit porter ſes ſervices, à quel Corps il s'étoit attaché : *Monſeigneur*, lui dit-il, en le quittant avec fierté, *Je commande un Corps où vous ſervez depuis long-temps.*

Le Comte, prévenu par ſes ſoupçons, entendit aiſément ce que cette réponſe avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Il ne ſongea plus à revoir Ninon que pour éclater en injures ; mais dès qu'il la revit, il perdit ſon courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ſes dons à la même perſonne ; le Comte ne brilloit pas par ceux de l'eſprit. Quel Amant pour Ninon, qu'un homme qui ne ſavoit que ſoupirer, qui ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ſes plaintes, qui ne ſavoit que dire qu'il aimoit, & n'embelliſſoit aucun

Digitized by Google

de ſes ſentiments! * Le reſpect, l'admiration, n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis long-temps gémiſſoit des pourſuites du Comte, lorſque, cédant à ſa vivacité ordinaire, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que Cornélie dit à Céſar en le quittant:

Ah! ciel, que de vertus vous me faites haïr!

Ce fut par ce trait de ſatyre, dont peu de gens ſont dignes aujourd'hui, que Ninon parvint à dégoûter le Comte des peines qu'il prenoit inutilement pour l'attendrir, & qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avoit point mépriſé l'amour pour ſe livrer ſans goût & ſans choix à tous les Amants qui devoient lui donner ſes charmes.

La nature, qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage ſi inégalement entre les femmes, lui en réſervoit un auſſi rare juſqu'ici qu'il le ſera probablement à l'avenir; c'eſt celui de plaire dans un âge où l'eſprit ne peut même ſuppléer la perte de la beauté. A plus de ſoixante ans, Ninon inſpira des goûts vifs, & ſurtout une paſſion funeſte, qui la priva d'un

* Ninon diſoit ſouvent qu'il falloit cent fois plus d'eſprit pour faire l'amour, que pour commander les Armées.

Digitized by Google

fils qu'elle chériſſoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

Mr. de G... ay avoit fait élever ce fils ſous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître ſa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce ſecret, la bonne éducation qu'il lui faiſoit donner, l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre auſſi ſouvent que ſes autres exercices pourroient le lui permettre.

Ninon avoit reçu ſon fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naiſſance, que leurs parents venoient la prier d'admettre au nombre de ſes amis, pour y prendre, ſi j'oſe le dire, cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre ſur tous ceux qui l'approchoient; & comme on reconnoiſſoit jadis, à ce que dit l'hiſtoire, * les Amants heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts ſinguliers qu'elle leur avoit inſpirés, rien n'étoit plus aiſé que de diſtinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour, ceux qui avoient été préſentés & admis chez Ninon, par cet air de politeſſe

&

* Voyez le ſecond Fragment de l'Hiſtoire ſecrete de Procope.

& d'aiſance noble qu'ils devoient à ſes leçons, & plus encore à l'envie de lui plaire. Mr. de G...ay, qui deſtinoit ſon fils à des emplois, où les graces de la figure & de l'eſprit pouvoient être eſſentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons ſi utiles pour lui, & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

Le Chevalier de Villiers ſentoit tout avec une vivacité prodigieuſe. De la reconnoiſſance qu'il croyoit devoir à Mademoiſelle de Lenclos, il paſſa bientôt à des ſentiments dont il s'applaudiſſoit tous les jours, ſans oſer encore les faire connoître. Il aima long-temps dans le ſilence, & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque inſtant venoit toujours lui offrir de nouvelles raiſons d'aimer encore davantage, & ſa mere même l'aidoit à s'y livrer. La diſcrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenoit avec plus de plaiſir : cent fois il ne ſut que penſer de quelques regards où ſe peignoit de la tendreſſe. Le Cavalier en pouvoit-il deviner l'eſpece? Il étoit jeune, vif, amoureux ; il s'y mêprit : & des ſoupirs qu'il ne put retenir auprès d'elle, furent le pre-

mier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

Ninon, allarmée de cet amour que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui les secours de la rigueur, & même de l'absence; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce caractere & de cet âge, est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions mêmes de ne plus souhaiter d'en être aimé, & de forcer son cœur au silence le plus austere. Eh! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, assez désintéressément, pour que de pareils sacrifices ne soient que de légers efforts? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il sut se contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ses larmes & ses serments; serments de n'aimer plus, qu'animoit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée : il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les apparences, tous les masques dont elle a besoin.

Insensiblement, & peut-être malgré lui, le Chevalier perdit de vue les conditions auxquelles il avoit fait sa paix. Ninon, que le premier danger avoit rendu

plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature; ſes ſoupirs, ſes regards, ſa triſteſſe, le trahirent: elle crut devoir faire de nouveaux efforts; & l'ayant fait un jour paſſer dans ſon cabinet: Levez les yeux ſur cette pendule, lui dit-elle, inſenſé que vous êtes; il y a à préſent plus de ſoixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une paſſion comme l'amour? Eſt-ce à mon âge qu'on peut aimer, & qu'on doit être aimée? Rentrez en vous-même, Chevalier; voyez le ridicule de vos deſirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laiſſoit Ninon aux yeux de ſon fils, telle qu'il l'avoit toujours vue, ne changea rien à des deſirs qui devenoient plus vifs à chaque inſtant. Des larmes coulerent des yeux de cette mere malheureuſe, & le jeune Villiers les vit comme des garants de ſon triomphe. Que vois-je? ô Ciel! s'écria-t-il, qui fait couler ces pleurs? Eſt-ce la pitié, la tendreſſe? Mon ſort va-t-il changer? Il eſt affreux, répondit-elle, inſenſé que vous êtes; laiſſez-moi, c'eſt trop empoiſonner les reſtes d'une vie que je déteſte. Quel langage, reprit le Chevalier! Quel poiſon peut répandre ſur la plus

belle vie la douceur de faire encore un heureux! Eſt-ce là cette Ninon ſi tendre & ſi Philoſophe? N'a-t-elle pris que contre moi cette ombre de vertu, qui ſuffit à ſon ſexe pour ſe croire eſtimable? Quelles chimeres ont donc changé ſon cœur? Vous le dirai-je? Vous portez la cruauté juſqu'à vous combattre vous-même: j'ai vu cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes que ma ſituation vous arrache; parlez, l'indifférence ou la haine les font-elles répandre? N'oſez-vous plus avouer une ſenſibilité dont l'humanité s'honore toujours? Arrêtez, Chevalier, lui dit Ninon: il ne tient qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part; je vous en croyois digne: voilà la ſource de ces regards qui vous ont trompé, & de ces larmes que je verſe ſur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inſpiré de l'amour. Je le vois trop, vos deſirs ſont l'effet d'une préſomption légere. Eh bien, connoiſſez donc mon cœur, il doit vous ôter toute eſpérance; il iroit juſqu'à vous haïr, ſi vous lui parliez encore de votre aveugle tendreſſe. Je ne vous entends plus; ſortez, & laiſſez-moi me reprocher des bontés que vous avez ſi mal interprétées.

Digitized by Google

L'état de déſeſpoir & de fureur où Ninon apprit que ſon fils étoit depuis cette derniere converſation, lui déchira les entrailles. Elle ſe repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des deſirs auſſi violents ; mais la promeſſe qu'elle avoit faite à Mr. de G...ay, lui avoit juſques-là fermé la bouche. Elle ne ſongea plus qu'à obtenir de lui la permiſſion de découvrir un ſecret qu'elle ne pouvoit plus garder; & Mr. de G...ay lui-même fut le premier à le lui conſeiller.

Elle écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour, à telle heure, elle avoit à lui parler dans ſa petite maiſon du Fauxbourg Saint-Antoine, * & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de ſoins & de recherches dans ſa parure! Que d'images trompeuſes du plaiſir! Il trouva Ninon ſeule; mais quel abattement, quelle triſteſſe n'apperçut-il point dans ſes yeux! Il ſe jette à ſes pieds, il ſaiſit ſa main, il la baigne de ſes larmes. Malheureux, s'écrie Ninon en ſe laiſſant tomber dans ſes bras, il eſt donc des deſtinées au-deſſus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos ſens agités? & quel myſtere me forcez-vous d'apprendre? Ah! vous allez me tromper encore, interrompit-il,

* A Picquepuce.

je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'oſois attendre. A ce langage obſcur, je reconnois votre injuſtice; vous eſpérez encore pouvoir me guérir : déſabuſez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez eſt au-deſſus de toutes vos forces réunies, au-deſſus de tout l'art imaginable, au-deſſus même de la raiſon. En même-temps il ſemble n'écouter que ſon yvreſſe, & ſe portant à la derniere témérité : Arrêtez, lui dit Ninon indignée; cet affreux amour ne ſera point au-deſſus des devoirs les plus ſacrés; arrêtez-vous, dis-je, monſtre que vous êtes, & frémiſſez d'épouvante : l'amour peut-il habiter des lieux que vous rempliſſez d'horreur? ſavez-vous qui vous êtes, & qui je ſuis? Cette Amante que vous pourſuivez.... Eh bien, dit le Chevalier, cette Amante?... Eſt votre mere, répondit Ninon; vous me devez le jour, c'eſt mon fils qui ſoupire à mes pieds, qui me parle d'amour: voyez quels ſentiments vous avez dû m'inſpirer. Mr. de G...ay, votre pere, par un excès d'attention & de tendreſſe pour vous, vouloit vous laiſſer ignorer votre ſort. Ah! mon fils, par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le ſecret? Tu ſais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuſe

exiſtence : voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicateſſe ; tu ne l'as pas permis : reconnois ta mere, ô mon fils, en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondoit en larmes, & ſerroit étroitement le Chevalier, il ſembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il ſe fait horreur à lui-même, il ne ſent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle ; mais il dévore, ſous le froid dont il eſt ſaiſi, les mouvements dont ſon cœur eſt agité. Il jette encore les yeux ſur ſa mere, il les reporte ſur la terre, ſoupire, ſe leve, s'arrache de ſon ſein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à ſa vue égarée, & dans l'épaiſſeur du premier boſquet qu'il rencontre, il porte la main ſur ſon épée, l'enviſage ſans frémir, & ſe précipitant ſur elle, tombe ſur le ſang que jette ſa bleſſure.

Quel horrible ſpectacle pour Ninon, qui, ſuivant ſon fils d'aſſez près, l'apperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuſe ! Le ſort cruel vouloit ajouter à ſon malheur l'horrible circonſtance de le voir expirer. Ses yeux preſque éteints ſe tournerent ſur elle, & dans cet inſtant même elle y vit encore de l'amour. Le Cheva-

Digitized by Google

lier mourant ſembloit vouloir lui parler; & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent ſon dernier ſoupir. *

Les cris qu'avoit arraché à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans ſon ſang, attirerent heureuſement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de ſe livrer au déſeſpoir. Son fils ne vivoit plus; il falloit du moins dérober au public une hiſtoire auſſi funeſte, & la douleur dont elle fut accablée ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les meſures convenables.

La raiſon & la philoſophie lui offrirent en vain des motifs de ſe conſoler d'un événement qu'elle n'avoit pu, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le ſein de

* Mr. Le Sage, dans ſon Roman de *Gil-Blas*, Tome troiſieme, a peint cette horrible cataſtrophe ſous les noms ſuppoſés de la vieille *Iniſilla de Cantarilla*, & du jeune Don *Valerio de Luna*. On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaiſanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeſte : *Don Valerio*, dit-il, *ſe punit comme un autre Oedipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir conſommé le crime, & qu'au contraire le Caſtillan ſe perça de douleur de ne pouvoir le commettre.*

de ſes foibleſſes, avoit toujours conſervé un goût dominant pour une méditation profonde & ſérieuſe. Ce qui avoit donné lieu à Saint-Evremond de lui dire ſouvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que jamais, à ſe rendre chere à ſes amis, & qu'elle *ſe contenta*, comme dit Saint-Evremond, *de l'aiſe & du repos, après avoir ſenti ce qu'il y a de plus vif.* A la diſſipation, à la légéreté de Ninon, ſuccéda la ſolidité de Mademoiſelle de Lenclos, & juſqu'à ſa mort on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fût jamais aſſez maîtreſſe de ce penchant victorieux que la nature lui avoit donné pour la volupté des ſens, il paroît qu'elle fit quelques efforts pour le combattre; & l'on ſait qu'à propos des cendres qu'on répand un certain jour de l'année ſur le front des Chrétiens, elle diſoit qu'aux paroles dont ſe ſert le Miniſtre, il falloit ſubſtituer celles-ci : *Il faut quitter ſes amours, il faut quitter ſes amours.* Ce qu'elle écrit à Saint-Evremond, ne laiſſe même guères douter qu'elle n'ait rougi de ſes foibleſſes. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'une autre*, dit-elle; de

quelque ſorte que cela ſoit, qui m'auroit propoſé une telle vie, je me ſerois pendue. Cependant, toujours digne d'être aimée, perſécutée dans tous les temps par des gens enchantés de ſon mérite, elle eut, juſqu'à la fin de ſa vie, des moments où elle ne put ſe refuſer, en dépit de la morale & des réflexions, aux attraits d'une reconnoiſſance peu bornée.

L'illuſtre Abbé de Chaulieu, cet Anacréon de notre temps, qu'on avoit appellé à ſon entrée dans le monde, *le Poëte de la bonne compagnie*, paroit avoir été plus heureux que ſon maître Chapelle, auprès de Mademoiſelle de Lenclos, qu'il ne put ſe défendre d'aimer. Le Prieuré de Fontenay, où elle accompagna plus d'une fois Madame la Ducheſſe de B.... & le Chevalier d'Or.... vit ſoupirer ſouvent ce Poëte ingénieux, que la Ducheſſe accabloit pourtant de plaiſanteries, ſur le défaut de ces talents réels qu'il n'eſt pas aiſé de croire inutil s à l'amour.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut guères douter que Mademoiſelle de Lenclos n'ait écouté ſes ſoupirs: elle paſſoit cependant dès-lors pour n'avoir plus d'Amants en titre. Le Baron de Banier, * fils du célebre

* Il fut tué en 1683, en Angleterre, par le Prince Philippe de Savoye.

Digitized by Google

Général Suédois, avoit été le dernier de ceux qu'on avoit connus ſous ce nom.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avoit fait auprès d'elle d'inutiles tentatives, & ne pouvant vaincre ſa réſiſtance, il confia à ſon eſprit le ſoin injuſte de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les ames de ne point ſe laiſſer corrompre par cette Philoſophie, dont la volupté ſemble être la baſe. L'effort de joindre à l'amour des plaiſirs, celui de la ſageſſe humaine, rend Epicure inimitable, & par conſéquent dangereux pour le plus grand nombre. Mademoiſelle de Lenclos jouiſſoit preſque ſeule du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avoit vu les vers que l'amour avoit arrachés à Chapelle * pour Mademoiſelle de Lenclos; on n'ignoroit pas qu'il avoit toujours paru un des plus grands admirateurs des qualités mêmes qui la rendoient ſi eſtimable : cependant il ne rougit pas de ſe démentir au point de bleſſer à la fois les droits de l'amour & de l'amitié, en voulant lui donner des ridicules, qu'il ne put faire tomber que ſur ſon âge, comme on va le voir par les vers ſuivants :

* Voyez le Recueil des Poéſies de Chapelle.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si ſouvent elle raiſonne
De la ſublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter ſon âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand perſonnage.

Mademoiſelle de Lenclos rit ſans doute de cette plaiſanterie avec ſes amis : elle étoit incapable de la petiteſſe qu'il y auroit eu de s'en offenſer : on ſent combien de pareils coups devoient frapper loin de leur objet. Elle avoit appris depuis long-temps de ſon ami Mr. de la Rochefoucault, que *la vieilleſſe eſt l'enfer des femmes*, & cet enfer ne l'avoit jamais effrayée. Trop Philoſophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle eſtimoit peu, & à qui elle avoit toujours préféré la force de l'eſprit, elle le voyoit avec tranquillité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ces momens de gayeté où elle s'abandonnoit aux graces de ſon imagination riante & toujours féconde, qu'elle imita le mot irréligieux de ce Roi d'Arragon, qui ſouhaitoit d'avoir aſſiſté au Conſeil de la Divinité, au moment de la création, lorſqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle auroit pu donner à la Providence, elle n'auroit pas manqué d'appuyer ſur celui de

Digitized by Google

placer les rides où les Dieux du Paganiſme avoient caché l'endroit foible d'Achille.

Il eſt vrai qu'elle eut toujours beaucoup moins à ſe plaindre qu'une autre, des ravages que fait le temps ſur la beauté. C'eſt par elle, dit Saint-Evremond, que la nature devoit commencer à faire voir qu'il eſt poſſible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la ſuite à ce qu'on appelle communément l'âge de la décrépitude, elle n'en eut jamais le dégoût & la laideur ; elle conſerva même toutes ſes dents & preſque tout le feu de ſes yeux, au point qu'on diſoit d'elle, dans les dernieres années de ſa vie, qu'on pouvoit encore y lire toute ſon hiſtoire.

L'aventure du Noctambule, ou du petit homme noir qui étoit venu trouver Mademoiſelle de Lenclos à vingt ans pour lui aſſurer une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, avoit plus de vraiſemblance qu'il n'en falloit pour être crue par tous les amis du merveilleux: peut-être même l'Abbé Servien, qui s'étoit aviſé de faire courir cette hiſtoire ſur ſon compte, lorſqu'elle avoit ſoixante & quinze ans, trouva-t-il des gens qui lui diſputerent l'invention de cette galanterie.

Rien n'étoit plus célebre alors que la ſociété de Mademoiſelle de Lenclos, par

le choix diſtingué des perſonnes qui la compoſoient. Meſdames de la Fayette & de la Sabliere, dont elle comparoit la premiere *à ces riches campagnes ſi fertiles en fruits*, & la ſeconde *à un joli parterre émaillé de fleurs qui charment les yeux*, ſe trouvoient le plus réguliérement qu'elles le pouvoient chez elle, avec l'illuſtre Mr. de la Rochefoucault, qui juſqu'à ſa mort honora Mademoiſelle de Lenclos de l'amitié la plus conſtante & de l'eſtime la plus forte. Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulanges, Madame de Torp, la Ducheſſe de Bouillon même, préféroient ſa maiſon à toutes les autres, & ne ſe laſſerent jamais du plaiſir de la voir & de l'entendre.

Des vers que fit l'Abbé Regnier Deſmarais ſur le retour de ſa ſanté,* nous ap-

* Cluſine, qui dans tous les temps
Eut de tous les honnêtes gens
L'amour & l'eſtime en partage;
Qui, toujours pleine de bon ſens,
Sut de chaque ſaiſon de l'âge
Faire à propos un juſte uſage;
Qui dans ſon entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,
Avec la politeſſe & la ſolidité;
Et que le Ciel doua d'un eſprit droit & ſage,
Toujours d'intelligence avec la vérité;
Cluſine eſt, grace au Ciel, en parfaite ſanté.

Digitized by Google

prennent le danger de la perdre qu'avoient couru ſes amis : à ſon âge une maladie ne pouvoit être que cruelle, & quoiqu'elle parût entiérement rétablie, la perte d'une partie de ſes forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il eſt ſi doux de conſerver, lorſqu'on a ſenti la douleur d'en être privé.

C'étoit à cinq heures du ſoir qu'on ſe raſſembloit chez elle en hyver, dans un appartement orné des portraits de ſes principaux amis, de ſes meilleures amies, & de quelques tableaux des meilleurs Peintres. Elle habitoit l'Eté un autre appartement qui donnoit ſur le Boulevart, & dans lequel elle avoit un ſallon, où étoit peinte à freſque toute l'Hiſtoire de Pſiché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ſes amis, elle les avoit tous habitués à la laiſſer jouir à neuf heures du repos, dont ſon tempérament, affoibli & quelquefois infirme, avoit ſi grand beſoin.

Preſque tous les hommes illuſtres qui l'avoient connue dans ſa jeuneſſe, ceux de la nouvelle Cour, qui par les qualités du cœur & de l'eſprit ne s'éloignoient pas encore de ces premiers, compoſoient tous les jours ſon cercle. La rue des Tournelles* qu'elle habitoit depuis long-temps,

* Au Marais.

étoit une des plus fréquentées de Paris; on avoit même donné à ſes meilleurs amis le nom ſingulier d'*Oiſeaux des Tournelles.*

C'étoit alors un honneur diſtingué d'oſer ſe parer de ce titre. Le Comte de Charleval ſur-tout s'honoroit fort de ce nom, qui lui rappelloit ſans ceſſe le bonheur dont il avoit preſque toujours joui, de vivre familiérement avec la femme la plus étonnante & la plus aimable de ſon temps. Son amour décidé pour la volupté douce & tranquille, la délicateſſe de ſon eſprit & de ſes talents, *lui avoient mérité toute la confiance de Mademoiſelle de Lenclos. Dans un âge déja fort avancé, *ſon eſprit avoit conſervé tous les charmes de la jeuneſſe, & ſon cœur toute la bonté & la tendreſſe déſirable dans les véritables amis.* Tel eſt l'éloge qu'en fait Mademoiſelle de Lenclos, dans une Lettre qu'elle écrit à Saint-Evremond, en lui apprenant la mort de cet ami commun † qu'elle re-

* Scaron, qui étoit ami particulier de Mr. de Charleval, en parlant de la délicateſſe de ſon eſprit & de ſon goût, diſoit que les *Muſes ne le nourriſſoient que de blanc manger & d'eau de poulet.*

† Mr. de Charleval, quoique d'une foible complexion, vécut quatre-vingt ans : il mourut en 1693. *La nature qui lui avoit donné un corps ſi délicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait un eſprit tout de même.* Vigneul de Marv.

Digitized by Google

grette avec une ſenſibilité digne de ſon cœur : *Sa vie & celle que je mene actuellement*, dit-elle, *avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'eſt plus que mourir ſoi-même, que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ſes Lettres & de ſes Poéſies, qu'il avoit rendues peu communes, tomba malheureuſement, après ſa mort, entre les mains de Mr. de Ris, ſon neveu, premier Préſident du Parlement de Normandie; & ce Magiſtrat, dit Vigneul de Marville, *je ne ſais par quel tour de penſée, ne voulut point enrichir le Public de ſi beaux Ouvrages.* On peut aiſément juger de la perte qu'on a faite, par les graces & la facilité du petit nombre de morceaux qui ſont venus juſqu'à nous, malgré la modeſte indifférence de cet Auteur pour la réputation, & les craintes peu juſtes de ſon héritier. Le couplet de chanſon qu'il fit ſur le nom d'*Oiſeaux des Tournelles*, par lequel on déſignoit, comme je l'ai dit, les amis de Mademoiſelle de Lenclos, n'eſt point aſſez connu, & ne peut que rendre ces Mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la ſociété de ſon amie!

Je ne ſuis plus Oiſeau des champs,
Mais de ces Oiſeaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tout temps,

Digitized by Google

Et qui plaignent les Tourterelles
De ne ſe baiſer qu'au Printemps.

La diſgrace & l'éloignement de Mr. de Saint-Evremond n'avoient jamais fait oublier à Mademoiſelle de Lenclos ſon ancien ami; & dans les premiers temps où il ſouhaitoit encore que la Cour voulût le rappeller de l'exil auquel il s'étoit condamné lui-même, elle employa le crédit de tous les gens en faveur, pour obtenir la grace de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avoit à ſe reprocher que quelques traits de légéreté contre un Miniſtre dont il avoit eu ſujet de ſe plaindre, & qui d'ailleurs étoit mort avant que l'offenſe eût éclaté. Meſſieurs de Lionne, de Lauzun, & l'inimitable Comte de Grammont, tous trois amis de Mademoiſelle de Lenclos, avoient été à la tête de ceux qui faiſoient le plus d'efforts pour faire revenir Mr. de Saint-Evremond dans ſa Patrie; mais leurs tentatives avoient été inutiles, & l'on ne vint à bout d'adoucir l'eſprit de Louis le Grand, que dans un temps où ce Philoſophe ſe trouvant trop vieux pour ſe tranſplanter, aima mieux reſter avec des gens accoutumés à ſa loupe & ſes cheveux blancs, que de reparoître dans une Cour où il

Digitized by Google

craignoit de n'être reconnu que du Comte de Grammont au plus. *

Mademoiſelle de Lenclos avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien ami; & quatre ans avant le refus qu'il fit de ſa grace, elle lui avoit écrit pour ſavoir ſi un Ouvrage qui paroiſſoit ſous ſon nom, & qui avoit pour titre : *Réflexions ſur la doctrine d'Epicure*, étoit véritablement de lui. Mr. de Saint-Evremond lui répondit, qu'il n'en étoit pas l'Auteur, † & quelque temps après, il lui adreſſa, ſous le nom de *Moderne Léontium*, ſon diſcours ſur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle & bien plus commode que l'Auteur des Réflexions. Il jugeoit, avec aſſez de vraiſemblance, qu'Epicure n'avoit pas voulu recommander une volupté plus dure que la vertu des Stoïciens, qu'une volupté ſans ame & ſans mouvement, & comme il le dit, *une volupté ſans volupté.*

Le détail qu'il fait à Mademoiſelle de Lenclos de la vie de ce Philoſophe qu'elle avoit toujours aimé, étoit en quelque fa-

* Ce fut avant la déclaration de la Guerre de 1689, que le Comte de Grammont lui écrivit de la part des Miniſtres, qu'il étoit maître de revenir,

† Elles étoient de Sarrazin.

Digitized by Google

çon celui de ſes plaiſirs, & de la morale qu'elle avoit toujours ſuivie, peut-être moins par principes, que par cet inſtinct de raiſon qu'elle avoit écouté ſur le choix & le goût des choſes dont elle avoit cru pouvoir honnêtement accorder l'uſage à ſes ſens. *On ne croira pas*, dit Mr. de Saint-Evremond, *qu'Epicure ait paſſé tant de temps avec Léontium & avec Thémiſta à ne faire que philoſopher ; mais s'il a aimé la jouiſſance en voluptueux, il s'eſt ménagé en homme ſage. Indulgent aux mouvements de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chaſteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il vouloit que la ſobriété fût une économie de l'appetit, & que le repas qu'on faiſoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire.... Il dégageoit les voluptés de l'ingratitude qui les précede, & du dégoût qui les ſuit.*

Mr. de Saint-Evremond pouvoit avoir conçu cette idée d'Epicure; mais il peignoit ſon amie, il ſe peignoit lui-même, en traçant le portrait du Philoſophe Grec. Mademoiſelle de Lenclos dut ſe reconnoître à ce tableau, & s'applaudit ſans doute de reſſembler encore autant au plus fameux Sectateur de la volupté. *Tout le bon ſens*, diſoit-elle ſans ceſſe à ſes amis, *ne va qu'à ſe rendre heureux; & pour cela,*

Digitized by Google

ajoutoit-elle, *il n'y a qu'à juger de tout ſans prévention.* Mademoiſelle de Lenclos n'avoit jamais eu d'autres maximes, & elle ne les quitta jamais : auſſi ſe vantoit-elle de connoître à fond le prix d'une vie voluptueuſe ; elle vouloit même qu'on lui rendît juſtice là-deſſus.

L'Ouvrage que Mr. de Saint-Evremond venoit de lui envoyer, l'avoit entiérement raſſurée ſur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne fût, comme on le croyoit à Paris, l'Auteur des triſtes Réflexions ſur la doctrine d'Epicure. Elle vit avec joye qu'il étoit toujours digne de ſon amitié, & que ſon cœur n'avoit pas plus changé que le ſien. La correſpondance de Lettres qu'ils eurent tout le reſte de leur vie, ne fut preſque qu'une confidence mutuelle du bonheur dont ils jouiſſoient tous les deux, d'aimer & de jouir encore des plaiſirs, dans un âge où les autres hommes, ne reſpirant que les dégoûts & l'ennui, les répandent ſans ceſſe autour d'eux.

Ils ſe recommandoient l'un à l'autre les perſonnes qu'ils conſidéroient aſſez pour les croire dignes de cet avantage, & Madame la C... de Sand... ne parle encore qu'avec la plus grande reconnoiſſance du ſervice que lui rendit Mr. de Saint-Evre-

Digitized by Google

mond, en lui procurant la connoiſſance de Mademoiſelle de Lenclos, lorſqu'elle vint en France pour ſa ſanté avec le Docteur Morelli.

Fille du fameux Comte de Roch..., Madame de Sand..., jeune, mais née avec les talents de l'eſprit qu'elle avoit hérités de ſon pere, eut l'art de ne point paroître étrangere dans un cercle auſſi difficile à contenter que celui de la rue des Tournelles. Mademoiſelle de Lenclos, qui jugeoit dès lors du mérite ſupérieur auquel elle devoit s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Madame de Sand...*, dit-elle dans une de ſes Lettres, *m'a donné mille plaiſirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas ſur mon déclin être propre à une femme de ſon âge. Elle a plus d'eſprit & plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.*

Ce ſeroit affoiblir l'idée que conſerve encore Madame la Comteſſe de Sand.... de ſon ancienne amie, que d'eſſayer de la peindre dans ces Mémoires. C'eſt aſſez de dire que quarante-ſix années n'ont rien diminué de ſes regrets, & que le nom de Mademoiſelle de Lenclos réveille tous les jours dans ſon cœur les ſentiments d'eſtime & d'admiration qu'elle conçut pour elle ſur la fin de l'autre ſiecle.

Digitized by Google

Je ne parlerois point ici de Mr. R..., ſurnommé le Grec, ſi ce qu'on ſait de lui avec Mademoiſelle de Lenclos, n'étoit pas une preuve de ce que j'ai dit ſur les ſoins qu'elle prenoit de former le cœur & l'eſprit des gens qui la fréquentoient. Le peu de ſuccès qu'elle avoit eu avec Mr. R..., la fit repentir plus d'une fois des peines inutiles qu'elle avoit priſes. *J'ai été la dupe de ſon érudition Grecque*, diſoit-elle; *auſſi l'ai-je banni de mon école, parce qu'il a toujours pris la Philoſophie & le monde à gauche, & qu'il n'eſt pas digne d'une ſociété auſſi ſenſée que la mienne. Quand Dieu eut fait l'homme*, ajoutoit-elle quelquefois, *il ſe repentit; je ſuis de même à l'égard de R...*

Quelques Mémoires particuliers mettent ſur le compte de ce même Mr. R.... l'anecdote ſinguliere qu'on donne plus communément à l'Abbé Géd..... Mais comment peut-on imaginer qu'avec le mécontentement où elle étoit du premier de ces hommes, elle ait put ſe réſoudre à faire revenir encore un inſtant Ninon pour lui? L'Abbé Géd.... étoit bien plus fait pour remporter cette étonnante victoire qu'il n'a jamais déſavouée fortement.

Il ſortit des Jéſ... avec l'Abbé Frag... en 1694, c'eſt-à-dire, lorſque Mademoiſelle de Lenclos avoit ſoixante & dix-

Digitized by Google

neuf ans. Tous deux firent presque aussitôt connoissance avec elle & avec Madame de la Sabliere, & tous deux, étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talents ce que l'étude du Cloître & du Cabinet même ne leur avoit jamais offert. L'Abbé Géd... s'attacha sur-tout à Mademoiselle de Lenclos, dont le goût & les lumieres étoient des guides si sûrs. La reconnoissance se joignit bientôt à l'estime & à l'admiration, & le jeune disciple sentit des desirs qu'on ne crut pas réels sans doute ; mais qu'il rendit si pressants, qu'il réveilla, dans un cœur presque éteint, une foible étincelle de ce feu dont il avoit brûlé jadis. Le terme de quatre-vingt ans, auquel Mademoiselle de Lenclos promit de mettre fin à ses rigueurs, n'épouvanta point l'amoureux Abbé, qui connoissoit l'axiome de Phryné, * & qui força sa bienfaitrice de lui tenir sa parole au temps qu'elle lui avoit fixé.

Puisque la maison de Mademoiselle de Lenclos étoit le rendez-vous de tous les talents & de tous les mérites, il étoit bien naturel qu'on y vît le célebre Mr. de Fon-

* *Multi bibunt fœcem ob vini nobilitatem.*

Fontenelle, qui jouiſſoit déja d'une grande réputation dans les Lettres, & dont l'eſprit ſur-tout avoit des charmes qui le faiſoient deſirer par-tout.

Ami du fameux Mr. Hughens, un des grands Mathématiciens du dernier ſiecle, il le préſenta à Mademoiſelle de Lenclos, pendant le ſéjour qu'il fit à Paris, lorſqu'il eut été nommé Ambaſſadeur des Etats-Généraux en France : le plaiſir qu'il ſentit à la voir, & ſur-tout à l'entendre chanter & s'accompagner de ſon luth, excita dans ſon cœur un ſi grand raviſſement, qu'il ne put ſe refuſer à l'envie de le lui témoigner par ce Quatrain, que Mr. de Fontenelle lui préſenta de ſa part : des vers faits dans une langue étrangere par Mr. Hughens, qui d'ailleurs étoit beaucoup plus Géometre que Poëte, ne pouvoient être que très-ſinguliers, & c'eſt par ce ſeul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces Mémoires :

Elle a cinq inſtruments dont je ſuis amoureux:
Les deux premiers, ſes mains; les deux autres, ſes yeux;
Pour le dernier de tous, & cinquieme qui reſte,
Il faut être galant & leſte.

Les femmes courent après Mademoiſelle de Lenclos, dit Madame de Coulanges

dans une de ſes Lettres, * *comme d'autres gens y couroient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieilleſſe après un tel exemple ?* Cette réflexion n'étoit pas celle de Mademoiſelle de Lenclos, qui regrettoit peu ſes anciens plaiſirs, & chez qui l'amitié avoit preſque toujours eu des droits auſſi forts & auſſi ſacrés que l'amour. D'ailleurs, ce qu'écrivoit alors Madame de Coulanges, ſe trouve démenti par une Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges. *Corbinelli*, dit-elle, *me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiſelle de Lenclos. Ainſi elle raſſemble tout ſur ſes vieux jours, quoique diſe Madame de Coulanges, & les hommes & les femmes ; mais quand elle n'auroit préſentement que les femmes, elle devroit ſe conſoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.*

Le même Recueil de Lettres d'où ces faits ſont tirés, nous apprend qu'en 1696. la ſanté de Mademoiſelle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos*, dit Mr. de Coulanges, *a un rhume qui ne me plaît point.* Et quelque temps après, écrivant à la même perſonne : *Notre pauvre Lenclos*, dit-il, *a auſſi une petite*

* Voyez le Recueil des Lettres choiſies, page 83.

fievre lente avec un petit redoublement les ſoirs, & un mal de gorge qui inquiete ſes amis. Cette incommodité n'eut point de ſuites plus fâcheuſes alors que de l'affoiblir encore plus; mais ſa Philoſophie la conduiſoit, comme elle le dit, *à ſe contenter du jour où l'on vit, le lendemain à oublier le jour qui l'a précédé, & à tenir à un corps uſé, comme à un corps agréable.* C'eſt ainſi que Mademoiſelle de Lenclos paſſoit les reſtes de ſa vie, dont elle voyoit ſans effroi le terme s'approcher. *Si l'on pouvoit croire*, dit-elle, *comme Madame de Chevreuſe, qu'en mourant on va cauſer avec tous ſes amis en l'autre monde, il ſeroit doux de le penſer.*

Madame Scaron, qu'on appelloit alors Marquiſe de Maintenon, & qui, au rapport de Madame de Sévigné, *paſſoit pour s'être attachée le Roi par un commerce d'amitié & par une converſation ſans contrainte & ſans chicane*, n'avoit jamais entiérement oublié Mademoiſelle de Lenclos, ſon ancienne amie, qui de ſon côté l'avoit vue ſans ſurpriſe & ſans envie, paſſer à l'état brillant dont elle jouiſſoit depuis longtems, lorſqu'elle reçut de ſa part des témoignages les plus flatteurs de ſon ſouvenir.

Elle fit offrir à Mademoiſelle de Lenclos un logement à Verſailles auprès d'el-

le : ſon intention, à ce qu'on dit, étoit de procurer au Roi le plaiſir de voir & d'entendre ſouvent une perſonne, qui à quatre-vingts-cinq ans jouiſſoit encore, malgré ſes infirmités, de la même vivacité d'eſprit & de ce goût ſi délicat & ſi parfait, qui dans tous les temps avoient contribué à ſa grande réputation, beaucoup plus que ſes charmes & ſes foibleſſes. Mais Mademoiſelle de Lenclos, qui étoit née pour la liberté, & qui n'avoit jamais ſu ſacrifier ſa Philoſophie tranquille à l'eſpoir de la plus haute fortune, ne répondit point aux vues de ſon amie, qu'elle remercia de ſes offres, en lui faiſant dire qu'il étoit trop tard pour aller apprendre l'art de diſſimuler & de ſe contraindre qu'elle n'avoit jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut de ſe trouver un jour à la Tribune de la Chapelle de Verſailles, où Louis le Grand devoit paſſer, pour ſatisfaire la curioſité qu'il avoit de voir une fois au moins cette merveille étonnante de ſon regne.

Ce que l'on ſait de plus étonnant des dernieres années de ſa vie, c'eſt la viſite que lui fit le jeune Arrouet, encore enfant. Mademoiſelle de Lenclos l'examina avec une attention ſinguliere, & parut démêler dans les réponſes ingénieuſes &

Digitized by Google

vives qu'il lui fit, les talents prodigieux qui devoient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre ſiecle. La paſſion des vers & l'amour de la gloire ſembloient déja s'annoncer chez lui, & Mademoiſelle de Lenclos ſe fit un plaiſir de les fortifier par les conſeils qu'elle lui donna de s'y livrer : l'amitié qu'elle ſe ſentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par ſon teſtament une ſomme qu'elle deſtinoit à lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mademoiſelle de Lenclos ! Quel heureux début pour Mr. de Voltaire !

La ſanté de Mademoiſelle de Lenclos s'affoibliſſoit tous les jours ; & dès qu'elle ſe vit aſſez mal pour craindre la mort, elle oſa l'enviſager avec tranquillité : elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, & ſa raiſon n'en fut point troublée. On dit même que la derniere nuit de ſa vie, * ne pouvant dormir, elle fit ces quatre vers, qui peuvent frapper du moins par leur circonſtance :

Qu'un vain eſpoir ne vienne point s'offrir
Qui puiſſe ébranler mon courage ;
Je ſuis en âge de mourir,
Que ferois-je ici davantage ?

* Elle mourut le 17 Octobre 1706.

Fin de la premiere Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS.
SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE

NINON DE LENCLOS,

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas!
Virg. Georg. Liv. II.

Nouvelle Édition corrigée.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LXIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENVOI.

JE vous envoye, Madame, les Lettres de feue Mademoiſelle de Lenclos au Marquis de Sévigné ; & quelle que ſoit ma ſoumiſſion à vos moindres volontés, je ne puis vous le diſſimuler, ce n'eſt pas ſans effort que je me détermine à vous confier ce Recueil. Si vous faites attention que c'eſt l'unique ouvrage qui nous reſte d'une femme auſſi célebre par la ſupériorité de ſon génie que par les charmes de ſa perſonne, vous ſentirez aiſément combien l'avantage d'être le ſeul poſſeſſeur de ce Manuſcrit, augmente encore ſon prix à mes yeux : auſſi compté-je beaucoup ſur la reconnoiſſance qu'exige de vous un ſi grand ſacrifice. Au ſurplus, puiſſe la lecture que vous ferez de ces Lettres, ne rien diminuer de l'idée avantageuſe que vous en avez priſe, & que nous en donne l'Abbé de Châteauneuf dans ſon Dia-

Digitized by Google

logue ſur la Muſique des Anciens ! Il déſigne Mademoiſelle de Lenclos ſous le nom de *Léontium ;* & dans l'éloge qu'il en fait, il n'oublie pas ſon talent pour le ſtyle épiſtolaire.

„ Les Lettres de *Léontium*, dit-il, après avoir blâmé l'affectation de celles de Balzac & de Voiture, „ ont „ toujours également plu, parce „ que ce ſont des Lettres. Quoi- „ que le tour en ſoit ſingulier, & „ qu'elles ſoient remplies de mora- „ les, & toutes brillantes d'eſprit, „ elles n'ont rien de recherché. „ Comme la morale y eſt toujours „ aſſaiſonnée par l'enjouement, & „ que l'eſprit ne s'y montre que ſous „ les apparences d'une imagination „ libre & naturelle, elles ne diffe- „ rent en rien de ſa converſation, „ & il eſt impoſſible de ne pas ſen- „ tir qu'en écrivant à ſes amis, elle „ croit elle-même leur parler.

C'eſt à vous, Madame, à juger ſi ce que je vous envoye répond à ce que vous venez de lire, & ſi cet

éloge n'eſt pas l'ouvrage d'un Juge prévenu. La ſeule grace que j'oſe vous demander, Madame, c'eſt de vous ſouvenir de la promeſſe que vous m'avez faite de ne communiquer à perſonne les Lettres que je vous confie. Ceux qui pourroient les lire, n'auroient peut-être pas pour les négligences que ſe permet une femme, toute l'indulgence qui lui eſt due. Qui pourroit d'ailleurs, dans le ſiecle où nous ſommes, s'amuſer de cette lecture? On n'y trouveroit, ni portraits malins, ni obſcénités, ni irréligions; &, ſi l'on en croit bien des gens, il n'y a guères que ce genre d'ouvrages qui puiſſe plaire aujourd'hui.

Mademoiſelle de Lenclos écrit du cœur, de l'amour, & des femmes. Quelle matiere! & qui pouvoit mieux qu'elle la développer? Avec la tournure d'eſprit qu'elle avoit, elle n'a pu voir les hommes ſans les étudier & ſans les connoître. Vous ſavez comme moi, par ce qu'en ont dit

les Auteurs de ſon temps, qu'elle ne recevoit chez elle que les plus aimables gens de la Cour. Les hommes les plus illuſtres par leurs talents, recherchoient ſon commerce & ſon amitié; ils profitoient même, ſans rougir, de ſes conſeils.

* „ La maiſon de Mademoiſelle „ de Lenclos, cette célebre Ninon, „ étoit le rendez-vous de ce que „ la Cour & la Ville avoient de gens „ polis & eſtimables par leur eſprit. „ Les meres les plus vertueuſes bri„ guoient pour leurs fils, qui étoient „ dans le monde, l'avantage d'être „ admis dans une ſociété aimable „ qu'on regardoit comme le centre „ de la bonne compagnie. L'Abbé „ Gedoyn n'eut qu'à s'y montrer „ pour y être goûté, & il y acquit „ des amis qui s'intéreſſerent vive„ ment à ſa réputation & à ſa for„ tune.

En un mot, tous les Auteurs qui

* Voyez la Vie de Mr. l'Abbé Gedoyn, à la tête de ſes Oeuvres diverſes, imprimées en 1745.

en ont parlé, nous apprennent qu'elle avoit dans l'esprit autant d'agrément que de solidité. C'étoit une Philosophe, mais une Philosophe aimable. " Elle joint, dit l'Abbé de Châ-
„ teauneuf, toutes les vertus de
„ notre sexe aux graces du sien,
„ en dépit duquel elle s'est mise au
„ rang des Hommes Illustres.

Le portrait qu'en fait Saint-Evremond dans une des Lettres qu'il lui écrit, acheve cet éloge; il le termine par ces vers :

„ L'indulgente & sage Nature
„ A formé l'ame de Ninon,
„ De la volupté d'Epicure,
„ Et de la vertu de Caton.

Je ne vous citerai plus qu'un trait de l'Abbé de Châteauneuf, pour achever de vous donner une idée juste de cette fille célebre; c'est celui où il parle de la façon dont elle pensoit sur l'amour & sur l'amitié.

Vous connoîtrez, par la lecture de ses Lettres, de quelle importance est cette derniere citation.

Digitized by Google

„ Comme le premier uſage qu'elle
„ a fait de ſa raiſon, dit-il, a été de
„ s'affranchir des erreurs vulgaires,
„ on ne peut pas être plus éloigné
„ qu'elle l'eſt de l'erreur inſenſée de
„ ceux qui, ſous le nom de belle
„ paſſion, voudroient preſque éri-
„ ger l'amour en vertu ; l'amour,
„ qu'elle n'a jamais pris que pour
„ ce qu'il eſt, pour un goût fondé
„ ſur les ſens, pour un ſentiment
„ aveugle, qui ne ſuppoſe aucun
„ mérite dans l'objet qui le fait naî-
„ tre, ni ne l'engage à aucune re-
„ connoiſſance ; en un mot, pour
„ un caprice dont la durée ne dé-
„ pend point de nous, ſujet au dé-
„ goût & au repentir. Ce qui ſem-
„ bloit lui donner encore plus de
„ droit de le traiter ainſi, c'eſt qu'elle
„ réſervoit toute ſon eſtime & toute
„ ſa confiance pour l'amitié qui lui
„ a toujours paru une liaiſon reſ-
„ pectable, & dans laquelle elle ne
„ s'eſt jamais permis ni légéreté,
„ ni refroidiſſement, juſqu'à faire

Digitized by Google

„ avouer à ſes Amants qu'ils n'a-
„ voient point de Rivaux plus à
„ craindre que ſes amis.

Il ſeroit ſans doute dans l'ordre que je vous fiſſe part de ce que j'ai pu recueillir des Anecdotes de la vie de mon Auteur; mais c'eſt un morceau d'Hiſtoire galante, réſervé à une plume plus digne & plus capable de le traiter que la mienne. Liſez donc, Madame; & ſi ce que je vous envoye vous amuſe, je me ferai un grand plaiſir de vous communiquer ce qui me reſte de ces Lettres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

EXPLICATION D'EMBLEME.

COmme on ne ſauroit douter, en voyant les Lettres de la célebre Ninon de Lenclos, que ſon principal objet n'ait été de faire voir que la Métaphyſique d'Amour eſt une illuſion de la vanité, & que le cœur eſt réellement maîtriſé par les ſens, on n'a point trouvé d'Emblême plus propre à rendre cette idée, qu'en ſe repréſentant la Philoſophie, tenant d'une main le Miroir de la Vérité, & de l'autre dépouillant l'Amour du voile dont il cherche à ſe couvrir.

Digitized by Google

LETTRES
DE MADEMOISELLE NINON DE LENCLOS, AU MARQUIS DE SÉVIGNÉ.

LETTRE I.

MOi, Marquis, me charger de votre éducation! vous guider dans la carriere où vous allez entrer! c'eſt trop exiger de mon amitié pour vous. Vous le ſavez : quand une femme, qui n'eſt plus de la premiere jeuneſſe, paroît prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on dit qu'elle veut le mettre dans le monde, & vous n'ignorez pas la malignité avec laquelle on ſe ſert de cette ex-

Digitized by Google

preſſion. Je ne veux donc point m'expoſer à l'application qu'on pourroit m'en faire. Tout ce que je puis pour votre ſervice, c'eſt d'être votre Confidente. Vous me ferez part de toutes les ſituations où vous vous trouverez; dans l'occaſion, je vous dirai ma penſée, & je tâcherai de vous aider à connoître votre propre cœur & celui des femmes.

Cependant quelque plaiſir que j'enviſage dans ce commerce, je ne me diſſimule pas les difficultés de mon entrepriſe. Le cœur, qui ſera le ſujet de mes Lettres, ſait réunir tant de contraſtes, que quiconque en parle, doit néceſſairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le ſaiſir, & l'on n'embraſſe qu'une ombre. C'eſt un vrai Caméléon: vu de différents côtés, il préſente des couleurs toutes oppoſées, & qui n'en exiſtent pas moins dans le même ſujet. Vous devez donc vous attendre à lire bien des ſingularités. Mais enfin je vous propoſerai mes idées: elles pourront ſouvent vous paroître plus ſingulieres que vraies; ce ſera à vous à les apprécier. J'ai d'ailleurs un ſcrupule dans l'ame. Je prévois que je ne pourrai guères être ſincere ſans médire un peu de mon ſexe. Mais vous voulez ſavoir ce que je penſe ſur l'amour & ſur

Digitized by Google

tout ce qui y a rapport, & je me ſens aſſez de courage pour vous parler avec franchiſe.

Je ſoupe ce ſoir chez Mr. de la R. F. C. avec Madame de la Sabliere & La Fontaine; ſi vous voulez être des nôtres, ce dernier vous régalera de deux contes nouveaux, qui, m'a-t-on dit, ne déparent point leurs ainés. Venez, Marquis.... Mais cependant n'ai-je rien à craindre dans le commerce que nous projettons? L'amour eſt ſi malin! J'examine mon cœur; non, il eſt occupé ailleurs, & les ſentiments qu'il a pour vous reſſemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, ſi la tête me tournoit un jour, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous allons donc faire enſemble un cours de Morale. Oui, Monſieur, de Morale! Mais que ce mot ne vous allarme point; il ne ſera queſtion que de galanterie, & elle influe trop ſur les mœurs, pour ne pas mériter une étude particuliere.... Notre projet me rit infiniment. Cependant en vous parlant trop ſouvent raiſon, ne vous ennuyerai-je point quelquefois? c'eſt une de mes inquiétudes: car, vous le ſavez, je ſuis une raiſonneuſe impitoyable quand je m'y mets. Avec un

Digitized by Google

autre cœur que celui que vous me connoiſſez, j'aurois fait le Philoſophe le plus complet qu'on eût jamais vu. Adieu, nous commencerons quand il vous plaira.

LETTRE. II

OUi, Marquis, je vous tiendrai parole, & dans toutes les occaſions je dirai la vérité, duſſé-je la dire à mes propres dépens. J'ai plus de fermeté dans l'eſprit que vous ne l'imaginez, & je crains bien que la ſuite de notre commerce ne vous faſſe penſer que quelquefois je pouſſe cette vertu juſqu'à la ſévérité. Mais ſouvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, & que je ſuis homme par le cœur & par l'eſprit. Voici la méthode que je veux ſuivre avec vous. Comme je ne demande pas mieux que de m'éclairer moi-même, avant de vous communiquer mes idées, mon deſſein eſt de les propoſer à l'excellent homme chez lequel nous ſoupâmes hier. Il eſt vrai qu'il n'a pas trop bonne opinion de la pauvre humanité; il ne croit non plus aux vertus qu'aux revenants. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foibleſſes humaines, vous donnera, je crois,

Digitized by Google

l'eſpece & la doſe de Philoſophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons au ſurplus de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût & l'ennui vous ſuivent par-tout. Vous cherchez la ſolitude, & dès que vous en jouiſſez, elle vous laſſe; vous ne ſavez, en un mot, à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi; car ma charge eſt de vous dire ma penſée ſur tout ce qui pourra vous arrêter, & je ne ſais ſi vous ne me ferez pas ſouvent des queſtions auſſi embarraſſantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *Méſaiſe*, que vous éprouvez, n'a point d'autre cauſe que le vuide où ſe trouve votre cœur. Ce cœur eſt ſans amour, & il eſt fait pour en reſſentir. Vous avez préciſément ce qu'on appelle le beſoin d'aimer. Oui, Marquis, la nature, en nous formant, nous a donné une portion de ſentiments qui doivent s'exercer ſur quelque objet. Votre âge eſt fait pour les agitations de l'amour; tant que ce ſentiment ne remplira pas votre cœur, il vous manquera toujours quelque choſe: l'inquiétude dont vous vous plaignez, ne

finira point. En un mot, l'amour eſt l'aliment du cœur, comme les mêts le ſont du corps : aimer, c'eſt remplir le vœu de la nature, c'eſt ſatisfaire à un beſoin. Mais, s'il eſt poſſible, faites en ſorte que chez vous l'amour n'aille pas juſqu'à la paſſion. Pour vous garantir de ce malheur, je ſerois preſque tentée d'approuver le conſeil que l'on vous donne, de préférer à la compagnie de ces femmes capables de vous inſpirer autant d'eſtime pour elles que d'amour, le commerce de celles qui ſe piquent d'être plus amuſantes que ſolides. A votre âge, ne pouvant penſer à prendre un engagement ſérieux, on n'a pas beſoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit y chercher qu'une Maîtreſſe aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du temps forcent à ne plus ſe faire valoir que par les grandes qualités, eſt excellent pour un homme, qui, comme elles, eſt ſur le retour. Pour vous, ces femmes ſeroient trop bonne compagnie, ſi j'oſe m'expliquer ainſi. Il ne nous faut de richeſſes qu'à proportion de nos beſoins, & ce que vous avez à faire de mieux, c'eſt, je crois, de vous attacher à celles qui joignent à une figure aimable, de la douceur dans

Digitized by Google

le commerce, de la gayeté dans l'humeur, du goût pour les plaiſirs de ſociété, & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas.

Aux yeux d'un homme raiſonnable elles paroiſſent trop frivoles, me direz-vous; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de ſévérité? Soyez perſuadé, Marquis, que ſi malheureuſement elles aqueroient plus de ſolidité dans le caractere, elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités ſolides! eh! ne les trouvez-vous pas dans un ami?... Vous dirai-je tout? Ce n'eſt point de nos vertus que vous avez beſoin; mais de notre enjouement & de nos foibleſſes. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui ſeroit eſtimable à tous égards, deviendroit trop dangereux pour vous. Juſqu'à ce que vous puiſſiez penſer au contract, vous ne devez chercher qu'à vous amuſer avec les Belles; un goût paſſager doit ſeul vous y attacher: gardez-vous de vous en occuper plus ſérieuſement; car, je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaiſe fin.

Si vous ne penſiez pas plus ſolidement que la plupart des jeunes gens, je vous parlerois ſur tout un autre ton; mais je m'apperçois que vous êtes prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivo-

Digitized by Google

lité. Il ne faudroit donc vous attacher qu'à une femme, qui, comme un enfant aimable, vous amuſât par d'agréables folies, par de légers caprices, & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous diſe ce qui rend l'amour dangereux? c'eſt l'idée ſublime que l'on s'aviſe quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour, pris comme paſſion, n'eſt qu'un inſtinct aveugle qu'il faut ſavoir apprécier; un appétit qui nous détermine pour un objet plutôt que pour un autre, ſans qu'on puiſſe donner la raiſon de ſon goût: conſidéré comme liaiſon d'amitié, lorſque la raiſon y préſide, ce n'eſt plus une paſſion, ce n'eſt plus de l'amour, c'eſt une eſtime, affectueuſe à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre ſituation. Si, marchant ſur les traces de nos anciens Héros de Roman, vous allez juſqu'aux grands ſentiments, vous verrez que cet héroïſme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triſte & ſouvent funeſte. C'eſt un vrai fanatiſme; mais ſi vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, bientôt il fera votre bonheur & vos plaiſirs. Croyez que, ſi c'étoit la raiſon ou l'enthouſiaſme qui formât les affaires de cœur, l'amour devien-

deviendroit insipide ou frénétique. Le seul moyen d'éviter ces deux extrémités, c'est de suivre le chemin que je vous indique. Vous n'avez besoin que d'être amusé, & vous ne trouverez que chez les femmes, dont je vous parle, ce qu'il faut pour cela; votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette, & vous vous en trouverez bien... Je vous avois promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu, je viens de recevoir une Lettre charmante de Mr. de Saint-Evremond, il faut que j'y réponde. Je veux en même-temps lui proposer les idées dont je vous fais part, & je serai bien trompée s'il ne les approuve pas,

J'aurai demain l'Abbé de Châteauneuf, & peut-être Moliere. Nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changements; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractere-là.

LETTRE III.

QUoi que j'en dise, vous tenez donc toujours pour votre premier sentiment? Vous voulez pour Maîtresse

une perſonne reſpectable, & qu'elle puiſſe devenir en même-temps votre amie. Ces ſentiments mériteroient ſans doute des éloges, ſi, dans l'uſage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez; mais l'expérience vous prouve que tous ces grands mots ne ſont que de pures illuſions. Pour un amuſement de cœur, n'eſt-il donc queſtion que de qualités ſérieuſes? Je ſerois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'eſprit. Le pauvre Marquis! il s'eſt laiſſé éblouir par les propos ſublimes que l'on tient dans les converſations. Mais, mon cher enfant, que prétendez-vous faire de ces chimeres de la raiſon? Je dirois volontiers : voilà de la belle monnoye, c'eſt dommage qu'elle ne puiſſe point entrer dans le commerce.

Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme ſolide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'hyménée; j'ai penſé dire à ſa gravité. Mais à préſent qu'il ne vous faut qu'une affaire de cœur, gardez-vous d'être grave, & croyez ce que je vous dis : je connois mieux vos beſoins que vous ne les connoiſſez vous-même. Les hommes, pour l'ordinaire, diſent qu'ils cherchent en amour les qualités eſſentielles. Aveugles

Digitized by Google

qu'ils ſont; qu'ils ſeroient à plaindre s'ils les y trouvoient ! qu'y gagneroient-ils d'être édifiés? ils n'ont beſoin que d'amuſement. Une Maîtreſſe auſſi raiſonnable que vous l'exigez, ſeroit une épouſe pour laquelle vous auriez un reſpect infini, j'en conviens; mais de l'empreſſement, point du tout. Une femme eſtimable à tous égards vous aſſujettit trop, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-temps. Forcé de l'eſtimer, & même de l'admirer quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de ceſſer de l'aimer. Tant de vertus eſt un reproche trop diſcret, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas à la fin révolter votre orgueil; & dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Faites une exacte analyſe de vos ſentiments, examinez bien votre conſcience, & vous verrez que je dis vrai. Je n'ai qu'un inſtant pour vous dire adieu.

LETTRE IV.

SAvez-vous bien, Marquis, que vous me donnerez à la fin de l'humeur? Mon Dieu, que vous avez quelquefois peu d'intelligence! je le vois à votre Lettre: vous ne m'avez point entendue. Pre-

Digitized by Google

nez-y garde : je ne vous ai pas dit qu'il falloit que vous priſſiez pour Maîtreſſe un objet mépriſable ; ce n'eſt point là du tout ma penſée : mais j'ai dit qu'actuellement vous n'aviez beſoin que d'une liaiſon de cœur, & que, pour la rendre agréable, vous ne deviez pas vous attacher uniquement aux qualités ſolides. Je le répete encore ; en amour les hommes n'ont beſoin que d'être amuſés, & je crois que ſur cette matiere-là on peut s'en rapporter à moi. Un trait d'humeur, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le ſens commun, tout cela fait plus d'effet ſur eux, & les attache davantage, que toute la raiſon imaginable, que la ſolidité du caractere.

* Quelqu'un que vous eſtimez par la juſteſſe & la force de ſes idées, diſoit un jour chez moi, que *le caprice étoit dans les femmes tout près de la beauté, pour être ſon contrepoiſon.* Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on put aiſément reconnoître que la maxime contraire étoit mon ſentiment, & je ſuis en effet très-perſuadée que le caprice n'eſt près de la beauté, que pour en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur ſervir d'aiguillon & d'aſſaiſonnement. Il

* Mr. la Bruyere.

Digitized by Google

n'eſt point de ſentiment plus froid, & qui dure moins, que l'admiration. On s'accoutume aiſément à voir les mêmes traits, quelque réguliers qu'ils ſoient; & lorſqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action, leur régularité même détruit bientôt le ſentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut ſeule jetter ſur une belle figure la variété néceſſaire pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même ſituation. En un mot, malheur à la femme trop égale; ſon uniformité affadit & dégoûte. C'eſt toujours la même ſtatue; un homme a toujours raiſon avec elle. Elle eſt ſi bonne, ſi douce, qu'elle enleve aux gens juſqu'à la liberté de quereller, & cette liberté eſt ſouvent un ſi grand plaiſir.

Mettez à ſa place une femme vive, capricieuſe, décidée, (le tout cependant juſqu'à un certain point) tout va changer de face. L'amant trouvera dans la même perſonne le plaiſir du changement. L'humeur eſt un ſel dans la galanterie, qui l'empêche de ſe corrompre. L'inquiétude, la jalouſie, les querelles, les raccommodements, les dépits, ſont les aliments de l'amour. Variété enchantereſſe! qui remplit & qui occupe un cœur ſenſible bien plus délicieuſement que la régularité des pro-

Digitized by Google

cédés, & que l'ennuyeuſe égalité de ce qu'on appelle bon caractere.

Je ſais comment il faut vous gouverner, vous autres hommes. Un caprice vous met dans une incertitude que vous avez autant de peine & de déplaiſir à diſſiper, que ſi c'étoit une victoire remportée ſur un nouvel objet. Une bruſquerie vous tient en haleine. Vous ne ceſſez point de combattre; mais auſſi vous ne ceſſez point de vaincre & d'être vaincus. En vain la raiſon gémit. Vous ne ſauriez comprendre comment un pareil lutin vous ſubjugue ſi tyranniquement. Tout vous dit que l'idole de votre cœur eſt un aſſemblage de caprice & de folie; mais c'eſt un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Les efforts que la réflexion vous fait faire pour vous dégager, ne ſervent ſouvent qu'à reſſerrer davantage votre chaîne; car l'amour n'eſt jamais ſi fort que quand on le croit prêt à ſe rompre par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages; chez lui tout eſt convulſif. Veut-on le réduire au régime; il languit, il expire. En un mot, voici ce que j'avois voulu dire: ne prenez point pour Maîtreſſe une femme qui n'ait que des qualités ſolides; mais que quelquefois l'humeur domine chez elle, & faſſe taire

Digitized by Google

la raiſon : ſinon, je dirai que vous n'aurez pas une affaire de cœur, vous ſerez à votre ménage. C'eſt mon dernier mot.

LETTRE V.

OH! j'en conviens avec vous, Marquis; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices, eſt d'un commerce bien épineux, & qui rebute à la fin. Je conviens encore que ces inégalités doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Auſſi n'eſt-ce pas à une perſonne de ce caractere que je vous ai conſeillé de vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées. Je ne vous ai peint dans ma derniere Lettre qu'une femme aimable, & qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité; & vous ne me parlez que d'une femme mauſſade, qui n'a que des choſes déſobligeantes à vous dire. Que nous ſommes éloignés de compte! Quand j'ai parlé d'humeur, j'ai uniquement entendu celle qui donne un goût violent, inquiet, & quelquefois un peu jaloux; celle, en un mot, qui naît de l'amour même, & non pas de la dureté naturelle, qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'eſt l'amour qui

rend une femme injuſte, quand lui ſeul cauſe ſes vivacités, quel ſera l'Amant aſſez peu délicat pour s'en plaindre? Ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la paſſion? Pour moi j'ai toujours penſé que quiconque ſavoit ſe contenir dans de juſtes bornes, étoit médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet ſans ſe laiſſer entraîner par la fougue d'un penchant impétueux, ſans éprouver toutes les révolutions que néceſſairement il occaſionne? Non, ſans doute. Eh! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé, ſans un ſecret plaiſir? Tout en ſe plaignant de ſes injuſtices, de ſes emportements, on n'en ſent pas moins délicieuſement au fond qu'on eſt aimé, qu'on l'eſt avec paſſion, & que ces mêmes injuſtices en ſont une preuve d'autant plus convaincante qu'elle eſt involontaire. Voilà, Marquis, ce qui fait le charme ſecret des peines qu'endurent quelquefois les Amants, & des larmes qu'ils répandent. Mais ſi vous allez croire que j'aye voulu vous dire qu'une femme de mauvaiſe humeur, une capricieuſe, une forcénée, pût vous rendre heureux, détrompez-vous. J'ai dit, & je perſiſterai toujours dans ma penſée, qu'il faut de l'inégalité, des caprices, des tracaſſeries dans un commerce galant, pour en chaſſer

la langueur, & pour en perpétuer la durée; mais ſongez que ces aſſaiſonnements ne produiſent cet effet que lorſque l'amour même eſt leur ſource. Si l'humeur naît d'un fonds de bruſquerie naturelle, ou d'un caractere inquiet, envieux, injuſte; je ſuis la premiere à le dire, elle ne formera qu'une femme haïſſable, elle n'occaſionnera que des querelles rebutantes. Une liaiſon de cœur devient alors un vrai ſupplice, dont il faut ſe délivrer le plutôt qu'il eſt poſſible.

LETTRE VI.

VOus croyez donc, Monſieur, m'avoir oppoſé un raiſonnement invincible, en me diſant qu'on n'eſt pas maître de donner ſon cœur à qui l'on veut, & que par conſéquent vous n'êtes pas libre de choiſir l'objet de votre attachement? Morale d'Opéra! Abandonnez ce lieu commun aux femmes qui croyent, en le diſant, juſtifier toutes leurs foibleſſes. Il faut bien qu'elles ayent quelque choſe à quoi ſe prendre: ſemblables à ce bon Gentilhomme dont parle notre ami Montaigne, qui, lorſque la goutte le *poignoit*, auroit été bien fâché de n'avoir point à ſe

récrier : *Maudit jambon !* C'eſt un coup de ſympathie, diſent-elles, cela eſt plus fort que moi.... Eſt-on maître de ſon cœur ? Il n'eſt plus permis de repliquer quand elles ont donné de ſi bonnes raiſons : elles ont même ſi bien accrédité ces maximes, que c'eſt vouloir s'attirer tout le monde ſur les bras, que d'eſſayer de les combattre. Mais ces mêmes maximes ne trouvent tant d'approbateurs que parce que tout le monde a intérêt qu'elles ſoient reçues. Perſonne ne ſe défie que de pareilles excuſes, loin de juſtifier les travers, ſoient un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger. Pour moi, je prends la liberté de n'être pas de l'avis de la multitude. Il me ſuffit qu'il ne ſoit pas impoſſible de vaincre ſon penchant, pour condamner tous ceux qui ſont déraiſonnables ou déshonorants. Eh ! combien n'avons-nous pas vu de femmes parvenir à détruire dans leur cœur une foibleſſe qui les avoit ſurpriſes, dès qu'elles ont apperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ? Combien ont étouffé l'amour le plus tendre, & l'ont ſacrifié aux convenances d'un établiſſement ? La ſuite, le temps, l'abſence, ſont un remede auquel une paſſion, quelque vive qu'on la ſuppoſe, ne peut jamais réſiſter : inſenſiblement elle s'affoiblit, &

Digitized by Google

elle s'éteint enfin tout-à-fait. Je ſais que pour ſortir avec honneur d'une pareille entrepriſe, il ne faut pas moins que toute la force de la raiſon; je comprends encore facilement que les difficultés qu'on imagine à remporter une ſi grande victoire, ne vous laiſſent pas aſſez de courage pour l'entreprendre: en ſorte que quoique je diſe qu'il n'y a point de penchants invincibles dans la ſpéculation, j'avouerai cependant qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique; & cela n'arrive ainſi, que parce qu'on ne veut pas même eſſayer ſi l'on pourra réuſſir. Quoi qu'il en ſoit, à tout prendre, j'imagine que n'étant ici queſtion que d'une galanterie, il ſeroit fou de vous mettre à la torture pour détruire l'inclination que vous auriez priſe pour une femme plus ou moins aimable; mais auſſi comme vous n'êtes encore épris d'aucune, je perſiſte à dire que j'ai eu raiſon de vous indiquer le caractere que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux. Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que les ſentiments délicats, que le mérite réel, euſſent plus de pouvoir ſur vos cœurs, qu'ils fuſſent capables de les remplir & de les fixer pour toujours. Mais l'expérience nous prouve que cela n'eſt pas. Je ne raiſonne donc point ſur ce que vous devriez

être, mais ſur ce que vous êtes en effet ; mon deſſein eſt de vous faire connoître le cœur tel qu'il eſt, & non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la premiere ſur la dépravation de votre goût, quelque indulgente que je paroiſſe ſur vos travers. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti; ne pouvant vous rendre ſage, j'eſſaye à vous rendre heureux. On l'a dit il y a long-temps : vouloir détruire les paſſions, ce ſeroit entreprendre de nous anéantir; il ne faut que les régler. Elles ſont entre nos mains ce que ſont les poiſons dans la Pharmacie; préparés par un Chymiſte habile, ils deviennent des remedes bienfaiſants.

LETTRE VII.

EH! qui doute, Marquis, que ce ne ſoit par le mérite eſſentiel qu'on parvient à plaire aux femmes? Il n'eſt queſtion que de ſavoir quelle idée vous attachez à cette expreſſion. Appellez-vous mérite eſſentiel, la ſolidité de l'eſprit, la juſteſſe du diſcernement, l'étendue de l'érudition, la prudence, la diſcrétion, que ſais-je moi, cet amas de vertus qui vous

Digitized by Google

embarraſſent ſouvent plus qu'elles ne vous rendent heureux? En ce cas nous ne nous entendons pas. Réſervez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes, ils ſont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agréments; c'eſt là le ſeul mérite qui ſoit de miſe en ce Pays-là, c'eſt la ſeule monnoye qui puiſſe y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce ſoit de la fauſſe monnoye. Le vrai mérite conſiſte peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention. Il eſt bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de poſſéder celles que l'on croit réellement eſtimables; en un mot, il faut prendre les mœurs, & quelquefois même les travers des Peuples chez leſquels on eſt obligé de vivre, ſi l'on y veut vivre agréablement.

Quelle eſt la deſtination des femmes? quel eſt leur rôle parmi vous? C'eſt de plaire. Or, les charmes de la figure, les graces de la perſonne, en un mot, toutes les qualités aimables & brillantes, ſont les ſeuls moyens d'y parvenir. Les femmes les poſſedent au ſuprême degré, & c'eſt par ces qualités qu'elles veulent qu'on

Digitized by Google

leur reſſemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité ; elles jouent le beau rôle, puiſqu'elles ſont deſtinées à vous rendre heureux. N'eſt-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs que vous devez vos plaiſirs les plus ſatisfaiſants, les vertus ſociables, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi. Les ſciences ſeulès, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites avec raiſon tant de cas, ſeroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux ? ou du moins, le plaiſir que vous en recevriez ſeroit-il aſſez vif pour vous faire ſentir que vous l'êtes ? Non, ſans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuſe uniformité dont vous reſteriez accablés, & vous ſeriez les êtres les plus à plaindre. Mais les femmes ſe ſont chargées de diſſiper cette langueur mortelle par la gayeté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les charmes qu'elles ont ſu répandre dans la galanterie. Une joye folâtre, un aimable délire, une ivreſſe délicieuſe, ſont ſeules capables de réveiller votre attention, & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux. Car, Marquis, il y a bien de la différence entre jouir ſimplement du bonheur, & ſavou-

rer le plaiſir d'en jouir. La poſſeſſion du néceſſaire ne met point un homme à ſon aiſe; c'eſt le ſuperflu qui le rend riche, & qui lui fait ſentir qu'il l'eſt. Ce ne ſont point les qualités ſupérieures ſeules qui vous rendent aimables; c'eſt peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'eſſentiel. Pour être fêté, il faut être agréable, amuſant, néceſſaire aux plaiſirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réuſſit que par-là, & ſur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles faſſent de votre ſavoir, de la juſteſſe géométrique de votre eſprit, de l'exactitude de votre mémoire, &c. Si vous n'avez, Marquis, que ces avantages, ſi quelques talents agréables n'en corrigent pas la rudeſſe: j'ai recueilli les voix; loin de leur plaire, vous leur paroîtrez un Cenſeur qu'elles redouteront; & la contrainte où vous les mettrez, bannira l'enjouement qu'elles ſe ſeroient permis, ſi vous euſſiez été différent. Comment en effet riſquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiete par ſon ſang froid, qui vous examine, qui ne ſe livre point? On ne ſe met à ſon aiſe qu'avec ceux qui hazardent avec nous, qui donnent priſe ſur eux. En un mot, trop de circonſpection fait ſur l'ame des autres ce qu'un vent froid fait

ſur un homme qui ſort d'un appartement chaud. J'ai penſé dire que la réſerve où nous nous tenons, reſſerre les portes du cœur de ceux qui nous environnent; ils n'oſent l'épancher.

Il faut donc bien vous garder, Marquis, de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lu qu'on plait plutôt par d'agréables défauts que par les qualités eſſentielles. Les grandes vertus ſont des pieces d'or dont on fait bien moins d'uſage que de la monnoye.

Cette idée me rappelle le ſouvenir de ces Peuples, qui, au-lieu de nos métaux, n'ont que des coquillages pour ſignes de leurs échanges. Eh bien, croyez-vous que ces Peuples ne ſoient pas auſſi riches que nous avec tous les tréſors du nouveau monde? On ſeroit cependant tenté d'abord de prendre cette richeſſe pour une véritable pauvreté; mais on ſe détrompe bientôt dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or ſeroit chez ces Peuples de la fauſſe monnoye. Les qualités, que vous appellez eſſentielles, ſont la même choſe dans la galanterie; il n'y faut que des rocailles. Eh! qu'importe quel

Digitized by Google

ſoit le ſigne de convention, pourvu que le commerce ſe faſſe?

Enfin, voici ma concluſion. S'il eſt vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, ſoyez bien ſûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. J'y reviens encore: vous nous vantez, vous autres hommes, vos ſciences, votre ſolidité, &c. Mais, dites-le-moi, quel ſeroit votre ennui, votre dégoût même de la vie, ſi, toujours raiſonnables, vous étiez condamnés à n'être que ſavants & ſolides, à ne vivre qu'avec des Philoſophes? Je vous connois, vous ſeriez bientôt las d'être admirés; & de la façon dont vous êtes faits, vous vous paſſeriez bien mieux de vertus que de plaiſirs. Ne vous amuſez donc point à vous donner pour un homme eſſentiel dans le ſens que vous l'entendez. Le vrai mérite eſt celui qu'eſtiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ſes loix à part: Marquis, les hommes aimables ſont les ſages de ce Pays-là.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

POur le coup, vous n'irez pas loin, Marquis, votre heure eſt venue : la peinture que vous me faites de votre ſituation, m'annonce que vous êtes amoureux. La jeune veuve dont vous m'avez parlé, eſt en effet fort capable de donner du goût pour elle. Le Chevalier de.... m'en a fait un portrait très-avantageux. Mais à peine commencez-vous à ſentir quelques inquiétudes, que vous me faites déja un crime des conſeils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'ame, & les autres maux qu'il cauſe, vous paroiſſent, dites-vous, plus à craindre que les plaiſirs qu'il peut procurer ne ſont à deſirer. Il eſt vrai que bien des honnêtes gens penſent que les peines de l'amour ſont au moins égales à ſes plaiſirs. Mais ſans entrer ici dans une diſſertation ennuyeuſe, pour ſavoir s'ils ont tort ou raiſon, ſi vous voulez que je vous diſe ma penſée, l'amour eſt une paſſion qui n'eſt ni bonne ni mauvaiſe par elle-même ; il n'y a que les ſujets qui l'éprouvent, qui la déterminent en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en ſa faveur,

Digitized by Google

c'eſt qu'elle nous procure un avantage avec lequel aucun des déſagréments qu'on lui impute, ne peut entrer en compenſation. Elle nous tire de notre ſituation, elle nous agite, & c'eſt là ſatisfaire à un de nos beſoins les plus preſſants. Je crois vous l'avoir déja dit, notre cœur eſt fait pour l'agitation; le remuer, c'eſt remplir le vœu de la nature. Eh ! que ſeroit le bel âge ſans l'amour? Une longue maladie : on n'exiſteroit pas, on *végéteroit.* L'amour eſt à nos cœurs ce que les vents ſont à la mer: ils y excitent ſouvent des tempêtes, cela eſt vrai; ils cauſent même quelquefois des naufrages : mais auſſi les vents ſeuls la rendent navigable; c'eſt à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent, qu'elle doit ſa conſervation; & s'ils la rendent dangereuſe, c'eſt au Pilote à ſavoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte; & quand votre délicateſſe devroit être bleſſée de ma franchiſe, j'ajouterai qu'outre le beſoin d'être agités, nous en avons un phyſique & machinal, qui fait la cauſe primitive & néceſſaire de l'amour. Peut-être n'eſt-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage. Vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde auſſi nettement; mais nous ne faiſons pas ici ce qu'on appelle *la belle converſation*, nous philoſo-

Digitized by Google

phons. Si mes propos vous paroiſſent quelquefois trop raiſonnés pour une femme, ſouvenez-vous de ce que je vous diſois la derniere fois. Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon, je me ſuis mis en tête d'examiner lequel des deux ſexes étoit le mieux partagé. J'ai vu que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la diſtribution des rôles, & je me ſuis faite *homme*.

A votre place, je n'examinerois donc point s'il eſt bon où mauvais de prendre de l'amour; j'aimerois autant que l'on demandât s'il eſt bon ou mauvais d'avoir ſoif, & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enivrent. Puiſque vous n'êtes pas libre de n'avoir point un appétit attaché à la conſtruction méchanique de votre être, bien différents de nos anciens Romanciers, ne vous ruinez point en méditations & en paralleles ſur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai conſeillé de le faire. Que ce ne ſoit point pour vous ce qu'on appelle une paſſion, mais un amuſement.

Je vous entends d'ici; vous allez encore m'accabler de vos grands principes, & me dire que l'on n'eſt pas maître de s'ar-

Digitized by Google

rêter ainſi où l'on veut. Tenez; je regarde ceux qui tiennent de pareils propos, du même œil que je vois un homme qui ſe croit intéreſſé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occaſion d'une perte ou d'un accident que les autres regardent comme conſidérable : cet homme ſent mieux que perſonne les raiſons de ſe conſoler; mais il trouve des délices dans ſes pleurs. Il aime à ſentir qu'il a le cœur capable de pouſſer le ſentiment juſqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore: il cherche à nourrir ſa douleur; il s'en fait une idole qu'il encenſe enfin par habitude. Tout pareils, les Amants à grands ſentiments, gâtés par les Romans, ou par les prudes, ſe font un point d'honneur de ſpiritualiſer leur paſſion. A force de délicateſſe, ils parviennent enfin à une ſuperſtition galante, dont ils reſtent d'autant plus entêtés, que c'eſt leur propre ouvrage qu'ils ſoutiennent. Ils n'enviſagent plus que de la honte à ſe rabattre au ſens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de ſe guinder n'eſt plus dans le ſiecle où nous ſommes que le partage des ſots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raiſonnable; on vouloit qu'il fût gra-

Digitized by Google

ve, on ne l'eſtimoit qu'en proportion de ſa dignité. Eh! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'eſt-ce pas lui enlever toutes ſes graces? n'eſt-ce pas en faire un triſte vieillard? Que je plains nos bons aïeux! ce qui chez eux étoit une langueur mortelle, une frénéſie mélancolique, n'eſt chez nous qu'une folie gaye, un aimable délire. Inſenſés qu'ils étoient, ils préféroient l'horreur des déſerts & des rochers, aux agréments d'un parterre émaillé de fleurs. Que de préjugés l'habitude de réfléchir a fait tomber!

La preuve que les grands ſentiments ne ſont que des chimeres de l'orgueil & de la prévention, c'eſt que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanterie myſtique, plus de ces paſſions giganteſques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie, je dis plus, à la façon de ſentir que l'on croit la plus naturelle, bientôt l'une & l'autre diſparoîtront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées, pour leſquelles ils avoient eu une eſpece d'idolâtrie, ne ſont plus dans le vrai que des fadaiſes, qui paſſent comme des modes. Il ne faut donc pas vous accoutumer, Marquis, à diviniſer le goût que vous vous ſentez pour l'aimable Comteſſe; & vous verrez à la fin que l'a-

Digitized by Google

mour, pour être vrai & pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire ſérieuſe, ne demande qu'à être traité légérement & ſur-tout avec gayeté. Rien ne vous fera mieux ſentir la vérité de ce que je vous dis que la ſuite de votre aventure : car je crois la Comteſſe, la femme du monde la moins ſuſceptible d'une paſſion triſte. Avec vos grands ſentiments vous lui donnerez des vapeurs; c'eſt moi qui vous en avertis.

Mon indiſpoſition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne ſors pas de la journée; mais ne ſeroit-ce pas là vous donner un rendez-vous? Si vous vouliez cependant venir me dire ce que vous penſez du Bajazet de Mr. Racine, vous ſeriez bien aimable. On dit que la Chammelay s'eſt ſurpaſſée.

Je relis ma Lettre, Marquis, & cette lecture me donne de l'humeur contre vous. Je vois que la gravité eſt une maladie qui ſe prend par contagion. Jugez combien vous en voulez mettre en amour, puiſque vous en donnez même à ceux qui veulent vous détromper. C'eſt une choſe fort ſinguliere : pour vous prouver que l'amour doit être traité avec gayeté, il a fallu prendre un ton ſérieux.

Digitized by Google

LETTRE IX.

VOus avez donc pris au criminel ce que je vous disois derniérement! J'ai blasphêmé contre l'Amour, je l'ai dégradé, en l'appellant un besoin! Pour vous, Marquis, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve : vous n'imaginez rien au-delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins; voilà l'étendue & le terme de tous vos desirs, & tout cela fait pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentiments grossiers que je substitue indignement à votre sublime Métaphysique; sentiments faits pour les ames terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur! devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle, & lui faire soupçonner en vous de pareilles vues? ne seroit-ce pas vous exposer infailliblement à sa haine, à son mépris? &c.

Ne sont-ce pas là les inconvénients que ma

ma morale vous fait appréhender? Mon pauvre Marquis! vous êtes trompé vous-même par votre prévention ſur les véritables cauſes de vos ſentiments. Prêtez-moi toute votre attention : je veux vous tirer d'erreur; mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte ſur le trépied; je ſens la préſence du Dieu qui m'agite. Je me frotte le front de l'air d'une perſonne qui médite de profondes vérités, & qui va dire de grandes choſes. Je vais raiſonner en forme.

Les hommes, par je ne ſais quelle bizarrerie, ont attaché de la honte à ſuivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux ſexes. Ils ont cependant ſenti qu'on ne pouvoit abſolument étouffer ſa voix. Qu'ont-ils fait pour ſe tirer de cet embarras? Ils ont imaginé de ſubſtituer les dehors d'une affection toute ſpirituelle, à la néceſſité humiliante de paroître de bonne foi ſatisfaire un beſoin. Inſenſiblement ils ſe ſont accoutumés à s'occuper de mille petits riens ſublimes : ce n'étoit point aſſez; ils ſont à la fin parvenus à croire que tout ce frivole acceſſoire, ouvrage d'une imagination échauffée, conſiſtoit dans l'eſſence de leurs penchants. Voilà donc l'amour une vertu; on lui en donne du moins les apparences. Mais

Digitized by Google

rompons le preſtige, & prenons un exemple.

Au commencement de leur commerce, deux Amants ſe croyent animés des ſentiments les plus délicats : ils épuiſent les fineſſes, les exagérations, l'enthouſiaſme de la Métaphyſique la plus recherchée; ils s'enivrent quelque temps de l'idée de leur excellence. Mais ſuivons-les dans leur liaiſon : bientôt la nature reprend ſes droits; bientôt la vanité, ſatisfaite par la montre de ces propos alambiqués, laiſſe au cœur la liberté de ſentir & de s'exprimer, &, tout en mépriſant les plaiſirs de l'Amour, il arrive un jour où ces gens-là ſont fort étonnés de ſe trouver, après un long circuit, au même point qu'un Payſan, qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une Honeſta, devant laquelle je défendois un jour la theſe que je viens de ſoutenir, devint furieuſe. Quoi! me dit-elle avec une eſpece d'indignation, vous prétendez donc, Madame, qu'une perſonne vertueuſe, & qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne ſe détermine que par des vues ſi ſingulieres? Vous penſeriez donc que moi, par exemple, qui, par vertu, me ſuis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai

jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée ainsi que pour me procurer ce que vous appellez des plaisirs? En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état; mais je vous assure que la plupart du temps je ne m'y prêtois que par complaisance ou par distraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens, & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit; & jamais une femme, à moins que ce ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages.... Je l'interrompis, &, plus encore par malice que par goût, je poussai plus loin le raisonnement. Je lui fis donc appercevoir que ce qu'elle disoit, étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison que vous tirez, lui dis-je, des vues légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux Amants ordinaires, peut-être même de meilleure foi, avec cette différence seulement, qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adversaire. Vous joignez, me dit-elle en s'éloignant de moi, l'impiété au libertinage. Elle sortit. Je fis mes informations. Vous seriez-

Digitized by Google

vous douté, Marquis, que cette prude ſi délicate avoit eu avec ſes maris, tous trois jeunes & vigoureux, de ſi fréquentes diſtractions, qu'elle les avoit enterrés en très-peu de temps?

Revenez donc de votre erreur; abandonnez votre chimere. Gardez pour l'amitié la délicateſſe des ſentiments. Prenez l'Amour pour ce qu'il eſt: plus vous lui prêterez de nobleſſe & de dignité, plus vous le rendrez dangereux; plus l'idée que vous vous en formerez ſera ſublime, moins elle ſera juſte. Croyez-en un homme qui connoît bien le cœur. * Si l'on croit aimer ſa Maîtreſſe pour l'amour d'elle-même, dit-il, on eſt bien trompé.

LETTRE X.

LEs diſcours que la Comteſſe tient devant vous ſur ſa vertu, & ſur la délicateſſe qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont donc effarouché? Vous penſez qu'elle ſera toujours auſſi ſévere qu'elle vous le paroît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous raſſure pas. Vous croyez même me faire grace, en ne faiſant que douter de mes principes. Si vous l'oſiez,

* Mr. D. L. R. F. C.

Digitized by Google

vous les condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'eſt pas votre faute ſi vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires; mais à meſure que vous avancerez, le nuage ſe diſſipera, & vous n'appercevrez qu'avec ſurpriſe la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on eſt de ſang froid, ou du moins tant qu'une paſſion n'eſt pas encore parvenue à ce degré de hardieſſe où ſes progrès vous conduiſent, tout paroit grave; l'eſpérance de la moindre faveur eſt un crime : on ne ſe permet qu'en tremblant la careſſe la plus innocente. D'abord on ne demande rien, ou ſi peu de choſe, qu'une femme ſe croit en conſcience obligée de vous ſavoir gré de votre modeſtie. Pour obtenir cette minucie, on proteſte de ne jamais exiger davantage; & cependant, tout en faiſant ces proteſtations, on avance, on ſe familiariſe : elle vous permet ce badinage folâtre, qui paroit ſi peu important, qu'elle le ſouffriroit de tout autre homme, pour peu qu'elle le vît familiérement. Mais par l'événement ce qui paroit de ſi peu de conſéquence aujourd'hui, en le comparant à ce qui fut accordé hier, ſe trouve très-conſidérable en comparaiſon de ce qu'on avoit obtenu le premier jour.

Digitized by Google

Une femme raſſurée par votre diſcrétion, ne voit pas la gradation inſenſible de ſes foibleſſes. Elle ſe poſſede ſi bien, les minucies qu'on exige d'abord lui paroiſſent ſi faciles à refuſer, qu'elle compte ſe trouver la même force quand on lui propoſera quelque choſe de plus grave. Que dis-je? elle ſe flatte que ſa réſiſtance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera : elle ſe fie tellement à ſa vertu, qu'elle appelle le danger par des agaceries; elle eſſaye ſes forces, elle veut ſavoir juſqu'où peuvent la conduire quelques légeres complaiſances. Imprudente qu'elle eſt, elle ne fait par-là qu'accoutumer ſon imagination à des images qui la ſéduiront à la fin. Que de chemin ne ſe trouvera-t-elle pas avoir fait ſans imaginer avoir changé de ſituation! Et ſi par réflexion ſur le paſſé, elle eſt ſurpriſe d'avoir tant accordé, l'Amant ne le ſera pas moins d'avoir tant obtenu.

Je vais plus loin, & je ſuis très-perſuadée que quelquefois il n'eſt pas même beſoin d'amour pour nous faire ſuccomber. J'ai connu une femme qui, quoique aimable, n'avoit jamais été ſoupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient point altéré ſa tendreſſe pour ſon mari; on pouvoit citer leur

Digitized by Google

union pour exemple. Un jour à ſa campagne, ſes amis s'amuſerent aſſez avant dans la nuit, pour être contraints de coucher chez elle. Le matin ſes femmes s'occuperent à ſervir les Dames qui étoient reſtées. Elle étoit ſeule dans ſon appartement, lorſqu'un homme qu'elle voyoit très-familiérement, & cependant ſans conſéquence, paſſa chez elle pour lui faire le compliment d'uſage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits ſervices à ſa toilette. Le négligé où elle ſe trouvoit, lui fournit une occaſion toute naturelle de lui dire quelques galanteries ſur des charmes qui n'avoient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, & comme d'un compliment. Cependant de propos en propos ils s'émurent; quelques maladreſſes dont on ne fit pas d'abord ſemblant de s'appercevoir, devinrent des entrepriſes très-décidées : on ſe troubla, on s'attendrit de part & d'autre, & la femme étoit déja bien coupable, qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart ? Jamais ils n'ont pu comprendre depuis comment ils s'étoient engagés ſi loin, ſans en avoir eu d'abord le moindre preſſentiment. Je ſuis tentée de m'écrier ici : Mortelles, qui vous fiez trop

Digitized by Google

à votre vertu, tremblez à cet exemple! Quelque courage que vous ſentiez, il eſt de malheureux inſtants où la plus vertueuſe eſt la plus foible. La raiſon de cette bizarrerie eſt que la nature veille toujours, toujours elle tend à ſa fin. Le beſoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même; ſa vertu n'eſt qu'une piece de rapport.

Les diſcours de votre aimable Comteſſe peuvent donc être ſinceres actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagere toujours; mais elle ſe fait illuſion à elle-même, ſi elle compte conſerver juſqu'à la fin des ſentiments ſi ſéveres & ſi délicats. Mettez-vous bien dans la tête que toutes ces Métaphyſiciennes ne different point dans le fond des autres femmes. Leurs dehors ſont plus impoſants, leur morale eſt plus auſtere; mais examinez leurs actions, & vous verrez que leurs affaires de cœur finiſſent toujours comme celles de la femme la moins délicate; elles font une eſpece de précieuſes à part: en un mot, je le diſois un jour à la Reine Chriſtine de Suede; * ce ſont les Janſéniſtes de l'amour.

Vous

* Ninon vit cette Princeſſe dans le voyage qu'elle fit en France. Voyez les Auteurs cités dans la Lettre Préliminaire.

Vous devez donc, Marquis, être en garde contre tout ce que les femmes disent sur le chapitre de la galanterie. Tous les beaux systêmes dont elles font un si pompeux étalage, ne sont que de vains fantômes, dont elles veulent étonner les gens faciles à tromper. Aux yeux d'un homme clair-voyant, tout ce fatras de phrases étudiées est une vraie parade, dont il se moque, & qui ne l'empêche pas de pénétrer leurs véritables sentiments. Le mal qu'elles disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, les mesures qu'elles prennent contre lui, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour. C'est lui rendre hommage, à leur maniere; c'est s'en occuper. Il sait prendre chez elles mille formes différentes. Comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite; il ne paroit se détruire que pour mieux regner.... Quelle Lettre, bon Dieu! mais vouloir justifier sa longueur, ce seroit l'alonger encore. Adieu.

LETTRE XI.

J'Ai été enchantée de votre Lettre, Marquis. Savez-vous pourquoi? c'est qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité

de ce que je vous annonçois ces jours derniers. Oh! pour le coup, vous avez oublié toute votre métaphyſique; vous me peignez les charmes de la Comteſſe avec une complaiſance qui prouve que vos ſentiments ne ſont pas tout-à-fait auſſi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyiez vous-même de bonne foi. Dites-le-moi franchement, ſi votre amour n'étoit pas l'ouvrage des ſens, auriez-vous tant de plaiſir à conſidérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de ſi vives couleurs? Si les qualités du cœur & de l'eſprit vous ſéduiſoient ſeules, il eſt une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comteſſe. Vous la voyez tous les jours; c'eſt ſa parente: pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle? Pourquoi négliger cent femmes de ſon âge, de ſa laideur & de ſon mérite, qui vous font des avances, & qui feroient avec vous le rôle que vous jouez auprès de la Comteſſe? Pourquoi d'ailleurs deſirez-vous, avec tant de paſſion, d'être diſtingué par elle des autres hommes? Pourquoi prendre de l'inquiétude dès qu'elle leur fait la moindre politeſſe? Son eſtime pour eux diminuera-t-elle

celle qu'elle a pu prendre pour vous? Connoit-on dans la Métaphyſique les rivalités, la jalouſie? Je ne le crois pas. J'ai des amis, & je ne leur en vois point; je n'en ſens point dans mon cœur lorſqu'ils aiment une autre femme. L'amitié eſt un ſentiment qui ne tient rien des ſens; l'ame ſeule en reçoit l'impreſſion, & l'ame ne perd rien de ſon prix, en ſe livrant en même-temps à pluſieurs. Faites le parallele avec l'amour, & vous ſentirez la différence de l'objet qui conduit un ami d'avec celui que ſe propoſe un Amant; vous avouerez que je ne ſuis pas au fond auſſi déraiſonnable que vous l'aviez penſé d'abord, & qu'il pourroit fort bien ſe faire que vous euſſiez en amour une ame auſſi terreſtre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plaît d'accuſer de peu de délicateſſe. Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes ſeuls : je ſuis franche, & je crois être ſûre que ſi les femmes vouloient être de bonne foi, elles conviendroient bientôt qu'elles ne ſont guères plus délicates que vous. En effet, ſi elles n'imaginoient en amour que les plaiſirs de l'ame, ſi elles n'eſpéroient plaire que par l'eſprit & par le bon caractere, de bonne foi, s'attacheroient-elles avec un ſoin ſi particulier à plaire par les agré-

ments de la figure? Que fait à l'ame une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé? Que de contradictions entre leurs vrais ſentiments, & ceux dont elles font parade! Regardez-les; vous ſerez perſuadé qu'elles n'ont deſſein de ſe faire valoir que par les attraits ſenſibles, & qu'elles comptent tout le reſte pour rien. Ecoutez-les; vous ſerez tenté de croire que ce ſont là les choſes du monde ſur leſquelles elles comptent le moins. Mais je ſuis bien bonne de vouloir diſſiper votre erreur à cet égard : ne dois-je pas tout attendre du ſoin qu'elles prendront elles-mêmes de vous détromper? Elles ne parviendront peut-être que trop facilement à vous donner des ſentiments tout oppoſés à ceux que vous avez aujourd'hui.

Je dois aller ce ſoir chez Mademoiſelle de Raymond, entendre les deux Camus & Ytier, qui y concerteront; Meſdames de la Sabliere, de Salins, & de Monſoreau, avec Mademoiſelle de Fienne, s'y trouveront. Manqueriez-vous une auſſi belle partie?

Digitized by Google

LETTRE XII.

C'Eſt prendre les choſes bien à cœur, Marquis! déja deux nuits ſans dormir? Oh! c'eſt là du véritable amour; on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même aſſez clairement, & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état; ce procédé crie vengeance. Eſt-il bien poſſible qu'après huit jours entiers de ſoins & d'aſſiduités, on ait le cœur aſſez barbare pour ne vous pas donner la moindre eſpérance? c'eſt ce qui ne ſe conçoit pas facilement. Une réſiſtance auſſi longue commence à paſſer la vraiſemblance. La Comteſſe eſt une Héroïne du ſiecle paſſé; mais ſi vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de temps vous auriez eu à ſouffrir, ſi vous aviez continué d'afficher les grands ſentiments. Vous en avez déja fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant, à parler ſérieuſement, y a-t-il de la juſtice dans vos plaintes? Vous traitez la Comteſſe d'ingrate, d'inſenſible, de dédaigneuſe, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainſi? Ne croirez-vous jamais ce

Digitized by Google

que je vous ai dit cent fois? L'amour eſt un vrai caprice involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé ſoit obligé à la moindre reconnoiſſance pour un ſentiment aveugle & pris ſans ſon aveu? Vous êtes bien ſinguliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offenſés dès qu'une femme ne répond pas avec empreſſement aux regards que vous daignez jetter ſur elle; votre orgueil révolté l'accuſe ſur le champ d'injuſtice: comme ſi c'étoit ſa faute ſi la tête vous tourne, comme ſi elle étoit obligée de ſe trouver, à point nommé, ſaiſie du même mal que vous. La Comteſſe, dites-le-moi, eſt-elle reſponſable ſi le tranſport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer? Ceſſez donc de l'accuſer & de vous plaindre; tâchez de lui communiquer votre maladie. Je vous connois; vous êtes ſéduiſant. Peut-être ne prendra-t-elle que trop tôt pour ſon repos des ſentiments conformes à vos deſirs. Au reſte, je lui crois tout ce qu'il faut pour vous ſubjuguer, & pour vous inſpirer un goût tel que je le deſire pour votre bonheur. Je ne la crois pas ſuſceptible d'un attachement bien ſérieux. Vive, folâtre, inconſéquente, abſolue, décidée, elle ne peut

manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & careſſante vous ennuyeroit. Il faut vous traiter militairement, ſi l'on veut vous amuſer & vous conſerver. Dès que la Maîtreſſe rend le rôle de l'Amant, bientôt il ſe néglige ; il fait plus, il s'érige en tyran, & finit enfin par le dédain qui le mene droit au dégoût & à l'inconſtance. Vous avez donc trouvé ce qu'il vous faut dans la petite Maîtreſſe qui cauſe votre douloureux martyre? Le pauvre Marquis! que d'orages il eſſuyera! que de querelles je prévois! que de dépits! que de ſerments de la quitter! Mais ſouvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre ſupplice, ſi vous traitez l'Amour en Héros de Roman; & que vous éprouverez un ſort tout contraire, ſi vous le conduiſez en homme raiſonnable. Mais dois-je continuer à vous écrire? Les inſtants que vous employerez à lire mes Lettres, ſeront autant de larcins faits à l'amour. Bon Dieu! que je voudrois être témoin de toutes vos ſituations! En effet, pour une perſonne de ſang froid, eſt-il un ſpectacle plus amuſant que les convulſions d'un homme amoureux?

Digitized by Google

LETTRE XIII.

VOus n'êtes donc pas content, Marquis, de ce que je parle ſi cavaliérement de l'état où vous vous trouvez? Vous voulez, à toute force, me faire regarder votre aventure comme une choſe fort ſérieuſe; mais je men garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous, eſt conſéquente à mes principes? Je parle légérement d'une choſe que je crois frivole, ou ſimplement amuſante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne veux point vous plaindre, parce que je ſuis perſuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paroît peine, peut devenir plaiſir. Pour y réuſſir, ſervez-vous de ma recette, & vous vous en trouverez bien. Mais venons au ſecond article de votre Lettre.

Vous êtes d'autant plus ſurpris, dites-vous, des froideurs de la Comteſſe, que vous ne les croyez pas ſinceres. A vous entendre, vos conjonctures ſont fondées

Digitized by Google

ſur l'indiſcrétion de ſes amis. Le bien que vous ſavez qu'elle leur a dit de vous, a même été la premiere cauſe du goût que vous avez ſenti pour elle. Je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme, leur fait croire qu'elle a des vues ſur eux. Tout ſe rapporte à leur mérite: leur vanité ſaiſit tout, & fait ſon profit de tout. A les bien examiner, preſque tous n'aiment que par reconnoiſſance, & les femmes ne ſont pas plus raiſonnables qu'eux ſur cet article: en ſorte que la galanterie eſt un commerce où nous voulons toujours que les autres ſoient en avance avec nous; toujours nous nous croyons leurs redevables: &, vous le ſavez, l'orgueil eſt bien plus empreſſé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne ſe trompe-t-on pas? Combien de fois n'arrive-t-il pas que tel, qui croit agir par reconnoiſſance, a fait les avances? Si deux Amants vouloient s'expliquer avec ſincérité, ſur le commencement & ſur les progrès de leur paſſion, quels aveux ne ſe feroient-ils pas? Eliſe, à qui Valere diſoit une galanterie générale, y a répondu, peut-être ſans le vouloir, d'une façon plus affectueuſe qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en eſt aſſez; Valere part de l'idée qu'il vient

de saisir : de galant qu'il étoit, il devient tendre. Insensiblement le feu fermente des deux côtés; enfin, il s'allume, il éclate, & voilà une passion en forme. Qui diroit à Elise, que c'est elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances; rien ne lui paroîtroit plus injuste, & rien cependant ne seroit plus vrai. Je conclus delà, qu'à le bien prendre, l'amour est presque toujours moins l'ouvrage de cette sympathie qu'on dit invincible, que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons de cœur; elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduisoit l'amour; je dirois, moi, que c'est la flatterie, & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une Belle, qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela, que le besoin général que nous avons d'aimer, nous fait illusion. Pareils à ces Enthousiastes, qui, par la force de leur imagination, croyent voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentiments que nous désirons d'y trouver.

Craignez donc, Marquis, de vous être laissé aveugler par une fausse idée : la Comtesse peut avoir dit du bien de vous dans

la ſeule vue de vous rendre juſtice, ſans porter ſon intention plus loin; & ſoyez perſuadé que vous êtes injuſte, lorſque vous la ſoupçonnez de fauſſeté à votre égard. D'ailleurs, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous diſſimulât ſon penchant pour vous, ſi vous lui en avez inſpiré? Les femmes ne ſont-elles pas en poſſeſſion de vous cacher avec ſoin leurs ſentiments? & le mauvais uſage que vous faites de la certitude d'être aimé, ne juſtifie-t-il pas leur conduite?

LETTRE XIV.

NOn, Marquis, la curioſité de Madame de Sévigné ne m'a point offenſée. Je ſuis, au contraire, fort aiſe qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit ſans doute que s'il y étoit queſtion de galanterie, ce ne pourroit être que pour mon compte; elle a vu le contraire. Elle connoîtra que je ſuis moins frivole qu'elle ne ſe l'étoit imaginé; & je la crois aſſez équitable pour prendre déſormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue juſqu'à préſent: car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageuſe-

Digitized by Google

ment. * Mais ſon injuſtice n'influera jamais ſur mon amitié pour vous. Je ſuis aſſez Philoſophe pour me conſoler de ne pas obtenir le ſuffrage des perſonnes qui me jugent ſans me connoître. Quoi qu'il en puiſſe arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchiſe ordinaire, & je ſuis ſûre que Madame de Sévigné, malgré ſa grande délicateſſe, ſera au fond plus ſouvent de mon avis qu'elle ne le paroîtra. Je viens à ce qui vous regarde.

Eh bien, Marquis, après des peines & des ſoins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher ? J'en ſuis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les ſentiments de la Comteſſe. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous détromper, quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour vous. Vous croyez, tous tant que vous êtes, que votre mérite ſeul allume les paſſions dans le cœur

* Madame de Sévigné, dans ſes Lettres, paroît en effet n'avoir pas eu de Mademoiſelle de Lenclos une idée auſſi favorable que celle que tous les Auteurs de ſon temps qui ont parlé, nous en donnent. Cela vient peut-être de ce qu'elle lui attribuoit la diſſipation dans laquelle le Marquis de Sévigné a paſſé les premieres années de

Digitized by Google

des femmes, & que les qualités du cœur & de l'eſprit ſont les ſeules cauſes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle erreur ! Vous ne le croyez, il eſt vrai, que parce que votre orgueil y trouve ſon compte. Mais examinez ſans prévention, s'il eſt poſſible, quel eſt le motif qui vous détermine, & vous reconnoîtrez bientôt que vous vous trompez, & que nous vous trompons ; que, tout bien conſidéré, vous êtes la dupe de votre vanité & de la nôtre ; que le mérite de la perſonne aimée n'eſt que l'occaſion ou l'excuſe de l'amour, & non pas ſa véritable cauſe ; enfin, que tout ce manege ſublime, dont on ſe pare de part & d'autre, rentre toujours dans le deſir de ſatisfaire le beſoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette paſſion. Je vous dis là une vérité dure & humiliante ; mais elle n'en eſt pas moins certaine. Nous autres femmes, nous entrons dans le monde avec ce beſoin d'aimer indéterminé ; & ſi nous prenons l'un plutôt que l'autre, diſons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connoiſſance du mérite qu'à un inſtinct machinal & preſque toujours aveugle. Je ne veux pour preuve de cela, que les paſſions folles dont nous nous enivrons quelquefois pour des inconnus, ou du

moins pour des hommes que nous ne connoiſſons point aſſez à fond pour que notre choix ne ſoit pas toujours imprudent dans ſon origine. Si nous rencontrons bien, c'eſt un pur hazard. Nous nous attachons donc toujours ſans un examen ſuffiſant, & je n'ai pas tort de comparer l'amour à un appétit qu'on ſe ſent quelquefois pour un mêts plutôt que pour un autre, ſans en pouvoir rendre la raiſon. Je diſſipe bien cruellement les chimeres de votre amour-propre; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il ſuppoſe le mérite dans l'objet aimé: vous lui faites trop d'honneur; diſons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'eſt point pour vous-même que nous vous aimons: il faut être ſincere; en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tempérament, la ſuite du *méſaiſe* qui nous inquiete quand notre cœur eſt ſans affaire; voilà la ſource de ces grands ſentiments que nous voulons diviniſer. Ce ne ſont point les grandes qualités qui nous touchent: ſi elles entrent pour quelque choſe dans les raiſons qui nous déterminent en votre faveur, ce n'eſt point le cœur qui en reçoit

l'impreſſion, c'eſt la vanité; & la plupart des choſes qui nous plaiſent en vous, bien appréciées, vous rendent très-ſouvent ridicules ou mépriſables. Mais que voulez-vous? nous avons beſoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence; il nous faut un complaiſant qui eſſuye nos caprices; nous avons beſoin d'un homme. Le hazard nous préſente l'un plutôt que l'autre; on l'accepte, mais on ne le choiſit pas. En un mot, vous croyez être les objets d'affections déſintéreſſées; je le répete, vous croyez que les femmes vous aiment pour vous-mêmes: pauvres dupes! vous n'êtes que les inſtruments de leurs plaiſirs, ou les jouets de leurs caprices. Il faut cependant leur rendre juſtice: ce n'eſt pas que vous ſoyez tout cela de leur aveu. Les ſentiments que je développe ici, ne ſont pas bien éclaircis dans leur tête; au contraire, de la meilleure foi du monde, elles imaginent n'être déterminées & conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre ſe nourriſſent, & ce ſeroit une injuſtice criante de les taxer de fauſſeté à cet égard; mais, ſans le ſavoir, elles ſe trompent, & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révele ici les

Digitized by Google

ſecrets de la bonne Déeſſe; jugez de mon amitié, puiſqu'aux dépens de mon propre ſexe, je travaille à vous éclairer. Mieux vous connoîtrez les femmes, moins elles vous feront faire de folies.

LETTRE XV.

En vérité, Marquis, je ne comprends pas comment vous pouvez ſupporter le ton ſérieux avec lequel je vous écris quelquefois. Il ſemble que je n'aye d'autre but dans mes Lettres que de vous enlever d'agréables illuſions, pour y ſubſtituer des vérités mortifiantes. Il faut cependant que je me défaſſe de la manie de dire des choſes réfléchies. Je ſens mieux que perſonne qu'on plaît plus par d'aimables menſonges que par des propos trop raiſonnés; mais mon caractere perce malgré moi. Je me ſens même encore aujourd'hui un accès de Philoſophie, & il faut vous réſoudre à eſſuyer la bordée de morale que je vous prépare. Dans la ſuite je vous promets plus de gayeté. Je prends donc votre Lettre, & j'y réponds.

Non, je n'en rabattrai rien. Vous me ferez la guerre tant qu'il vous plaira ſur la mauvaiſe opinion que je vous ai paru la

la derniere fois avoir de mon ſexe. Eſt-ce ma faute, à moi, s'il me fournit des vérités déſagréables à dire? Au reſte, ne ſavez-vous pas, Marquis, que l'être du monde qui penſe le plus mal des femmes, c'eſt une femme?

Je veux cependant me juſtifier très-ſérieuſement ſur les idées que vous avez priſes de ma façon de penſer. Je ne ſuis ni envieuſe ni injuſte. Si j'ai nommé mon ſexe plutôt que le vôtre dans ma derniere Lettre, ne croyez pas que mon deſſein ſoit de déprimer les femmes. J'ai voulu par-là vous faire connoître que, ſans être à cet égard plus coupable que les hommes, elles étoient plus dangereuſes, parce qu'elles ſont accoutumées à cacher mieux que vous leurs véritables ſentiments. En effet, vous avouerez bien plutôt quel eſt votre objet en amour, qu'elles n'en conviendront. Cependant lorſqu'elles vous aſſurent que leur penchant pour vous n'a d'autre ſource que la connoiſſance de votre mérite & de vos bonnes qualités, je vous l'ai déja dit, je ſuis très-perſuadée qu'elles ſont ſinceres. Je ne doute pas même que, quand elles appercevroient moins de délicateſſe dans leur façon de penſer, elles ne fiſſent tous leurs efforts pour ſe le diſſimuler à elles-mêmes. Mais

les motifs dont je vous ai parlé, n'en exiſtent pas moins au fond de leurs cœurs; ils n'en ſont pas moins les vraies cauſes du penchant qu'elles ſentent pour vous; & quelques efforts qu'elles faſſent pour ſe croire déterminées par des cauſes toutes ſpirituelles, leur deſir ne change rien à la nature des choſes. Elles ſe diſſimulent leur difformité à cet égard, avec autant de ſoin qu'elles en prendroient à cacher des dents qui défigureroient un viſage d'ailleurs parfait. Même étant ſeules, elles craindroient d'ouvrir la bouche; & à la force de dérober aux autres la connoiſſance de ce défaut, & de ſe le cacher à elles-mêmes, elles parviendroient à l'oublier, ou du moins à le compter pour rien. Au reſte, j'en conviens avec vous, vous y perdriez trop, ſi les femmes & vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. Le monde eſt convenu de jouer la Comédie; & faire paroître ſes véritables ſentiments, ce ne ſeroit pas être Acteur, ce ſeroit ſubſtituer le caractere réel à celui qu'on eſt convenu de feindre. Jouiſſons donc de l'enchantement, ſans chercher à connoître le charme qui nous amuſe & qui nous ſéduit. Anatomiſer l'amour, c'eſt vouloir s'en guérir. Pſyché le perdit pour avoir voulu le connoître, &

je ſuis tentée de croire que cette Fable eſt une leçon pour qui veut analyſer les plaiſirs.

Je veux donc me corriger. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir du choix des femmes, & de leurs ſentiments pour vous; ſi j'ai dit que les motifs qui les déterminent, ne ſont rien moins que glorieux pour les hommes, j'ajoute ici qu'elles ſe trompent également, ſi elles imaginent que les ſentiments dont vous leur faites un ſi pompeux étalage, ſoient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impreſſion de leur mérite. Combien de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air ſi reſpectueux, qui leur étalent des ſentiments ſi délicats, ſi flatteurs pour leur vanité, qui ne paroiſſent en un mot reſpirer que par elles, que pour elles, n'avoir d'autre deſir que de faire leur bonheur; combien de fois, dis-je, ces hommes qui ſe parent de ſi beaux ſentiments, ſont-ils déterminés par des raiſons toutes contraires? Etudiez, pénétrez ces bonnes ames: & vous ne verrez dans le cœur de celui-ci, au-lieu de cet amour ſi déſintéreſſé, que des deſirs; dans celui-là, ce ne ſera que le deſſein de partager votre fortune, que la gloire d'avoir une femme de

votre rang; dans un troiſieme, vous trouverez des motifs encore plus humiliants pour vous: vous ſervirez à donner de la jalouſie à une autre femme qu'il aime réellement; il n'aura paru s'attacher à vous que pour ſe faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin? le cœur eſt une énigme inſoluble; c'eſt un compoſé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connoître ce qui s'y paſſe, nous voyons l'effet, nous ignorons la cauſe. Qu'il exprime ſes ſentiments avec ſincérité, cette ſincérité même ne doit pas nous raſſurer. Peut-être ſes mouvements ont-ils des cauſes toutes contraires à celles qu'il croit ſentir. Auſſi les hommes, les femmes, ne ſavent-ils preſque jamais au juſte ce qui les fait vouloir ou ſentir de telle ou de telle autre façon. Mais après tout, ils ont pris le bon parti: c'eſt d'expliquer tout à leur avantage, de ſe dédommager par l'imagination de leur miſere réelle, & de s'accoutumer, comme je crois vous l'avoir déja dit, à diviniſer tous leurs ſentiments. Comme tout le monde y trouve le compte de ſa vanité, perſonne ne s'eſt aviſé de vouloir réformer cet uſage, ni même d'examiner ſi ce n'étoit point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce ſoir, vous trouve-

rez chez moi gens qui, par leur gayeté, vous dédommageront du ſérieux de mes propos.

LETTRE XVI.

CE que vous m'écrivez, Marquis, eſt-il bien poſſible? Quoi! la Comteſſe perſévere à vous tenir rigueur! L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos ſoins, vous annonce une indifférence qui vous déſole. Je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connois. Vous êtes gai, folâtre, avantageux même auprès des femmes, tant qu'elles ne vous affectent pas; mais celles qui vous touchent, je l'ai remarqué, vous rendent timide : cette qualité pourroit ſéduire une Bourgeoiſe; il faut attaquer le cœur d'une femme du monde avec d'autres armes. La Comteſſe a de l'uſage. Croyez-moi, abandonnez aux Céladons les propos ſublimes, les beaux ſentiments; laiſſez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes : il n'y en a guères parmi nous qui n'aiment mieux être un peu bruſquées que trop ménagées; les hommes manquant plus de cœur par leur maladreſſe, que la vertu n'en ſauve.

Digitized by Google

Plus un Amant nous montre de timidité, plus il intéreſſe notre fierté à lui en inſpirer; plus il a d'égards pour notre réſiſtance, plus nous exigeons de reſpect. On vous diroit volontiers : Eh! par pitié pour nous, ne nous ſuppoſez pas tant de vertu! Vous allez nous mettre dans la néceſſité de n'en pas manquer. Ne mettez pas notre conquête à ſi haut prix; gardez-vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile; accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus ſûr moyen d'être aimé, c'eſt de paroître perſuadé qu'on l'eſt. Une façon de penſer dégagée nous met à notre aiſe. Dès que nous verrons un Amant, tout perſuadé qu'il ſoit de notre reconnoiſſance, nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous concluerons, ſans nous en appercevoir, qu'il agira de même, quoique ſûr de notre penchant pour lui. Delà quelle confiance n'inſpirera-t-il pas? quels progrès ne doit-il pas ſe flatter de faire? Mais s'il nous avertit de nous tenir ſur nos gardes, alors ce n'eſt pas notre cœur que nous défendrons; ce ne ſera plus la vertu qui combattra, mais la fierté, & c'eſt le plus cruel ennemi que vous ayiez à vaincre dans les femmes. Que

Digitized by Google

vous dirai-je enfin? nous ne cherchons qu'à nous diſſimuler que nous avons conſenti de nous laiſſer aimer : mettez une femme en ſituation de ſe dire qu'elle n'a cédé qu'à une eſpece de violence, ou de ſurpriſe; perſuadez-la que vous ne la méſeſtimerez point, & je vous réponds de ſon cœur. Traitez la Comteſſe comme ſon caractere l'exige : elle eſt enjouée & badine, il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive pas même qu'elle vous diſtingue des autres hommes : ſoyez auſſi enjoué qu'elle eſt folle. Etabliſſez-vous dans ſon cœur, ſans l'avertir que vous en avez le deſſein. Elle vous aimera ſans le ſavoir, & quelque jour elle ſera toute étonnée d'avoir fait tant de chemin ſans ſeulement s'en être défiée.

LETTRE XVII.

VOus allez peut-être, Marquis, me croire encore plus cruelle que la Comteſſe. Elle cauſe vos maux, il eſt vrai; mais je fais quelque choſe de plus, il me prend envie d'en rire. Oh! j'entre dans vos peines, on ne peut pas davantage; & votre embarras me paroit très-

grand. En effet, comment hazarder une déclaration d'amour à une femme qui ſe fait un plaiſir malin d'en éloigner toutes les occaſions? Tantôt elle paroit touchée, tantôt elle eſt la femme du monde la plus inattentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers, & on répond gayement aux fleurettes & aux propos hardis de certain Chevalier, Petit-Maître de profeſſion; à vous, on vous parle ſérieuſement, ou d'un air diſtrait: ſi vous voulez prendre le ton tendre & affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous intimide, vous inquiete, & vous déſeſpere? Ce pauvre Marquis!... & moi je vous réponds que tout cela eſt du bel & bon amour. Les diſtractions qu'on affecte avec vous, les airs d'inattention dont on ſe maſque, doivent vous faire ſentir qu'au fond on n'eſt rien moins qu'indifférente. Mais votre défaut de hardieſſe, les conſéquences qu'on ſent bien devoir ſuivre une paſſion telle que la vôtre, l'intérêt qu'on prend déja à votre ſituation, tout cela intimide la Comteſſe elle-même, & c'eſt vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardieſſe de votre part vous mettroit à votre aiſe tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous diſoit derniére-

ment

ment Mr. de la R. F. C. Un honnête homme peut être amoureux comme un fou; mais jamais il ne doit ni ne peut l'être comme un ſot.

Au reſte, quand vous faites la comparaiſon de votre reſpect & de votre eſtime avec les airs libres & preſque indécents du Chevalier; lorſque vous en tirez la conſéquence qu'on devroit vous préférer à lui, vous ne ſentez pas avec combien peu de juſteſſe vous raiſonnez. Le Chevalier n'eſt que galant, & tout ce qu'il dit eſt ſans conſéquence, ou du moins paroît tel. La frivolité ſeule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve ſur ſon chemin, le font parler. L'amour eſt pour rien, ou pour peu de choſe, dans toutes ſes liaiſons. Comme le papillon, il ne s'arrête à chaque fleur que pour un inſtant. Un amuſement paſſager eſt tout ſon objet. Tant de frivolité n'eſt point capable d'allarmer une femme; elle ſent à ravir le peu de danger qu'elle court à écouter un pareil homme. La Comteſſe fait à merveille apprécier les propos du Chevalier; & pour tout dire en un mot, elle le connoît pour un homme dont le cœur eſt épuiſé. Les femmes, qui, à les entendre, tiennent le plus pour la Métaphyſique, ſavent admirablement faire la

différence d'un Amant de cette eſpece, d'avec un homme tel que vous. Auſſi ſerez-vous toujours plus redoutable, & plus redouté, avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre eſtime reſpectueuſe; mais je vous réponds qu'elle ne l'eſt en aucune façon, & que la Comteſſe le ſent bien. Rien n'a une fin auſſi peu reſpectueuſe qu'une paſſion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier, vous exigez de la reconnoiſſance, des préférences, du retour, des ſacrifices même : la Comteſſe voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil; ou du moins, ſi, dans le nuage qui les enveloppe encore, elle ne les diſtingue pas bien nettement, la nature lui donne des preſſentiments de ce qui pourra lui en coûter, ſi elle vous accorde la moindre facilité à l'inſtruire d'une paſſion qu'elle partage ſans doute déja. Rarement les femmes examinent-elles les raiſons qui les déterminent à ſe rendre ou à réſiſter : elles ne s'amuſent point à connoître ni à définir; mais elles ſentent, & le ſentiment chez elles eſt juſte; il leur tient lieu de lumieres & de réflexion : c'eſt une eſpece d'inſtinct qui les avertit au beſoin, & qui les conduit peut-être auſſi ſûrement que le feroit la raiſon la mieux éclairée. Votre

belle Adélaïde veut donc jouir auſſi long-temps qu'elle le pourra de l'*incognito*. Ce projet eſt très-conforme à ſes véritables intérêts, & cependant je ſuis très-perſuadée qu'il n'eſt point l'ouvrage de la réflexion; elle ne voit pas d'un autre côté, que la paſſion, contrainte au-dehors, n'en va faire que de plus fortes impreſſions & de plus grands progrès dans l'intérieur : laiſſez-lui donc jetter de profondes racines, & donnez à ce feu, qu'on s'efforce de cacher, le temps de dévorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez au reſte, Marquis, que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte : vous avez cru que vous reſpectiez la Comteſſe plus que ne fait le Chevalier; vous voyez, au contraire, que les fleurettes de celui-ci ſont ſans conſéquence, tandis que vous en voulez au cœur de la Belle. D'un autre côté, vous vous êtes figuré que les airs diſtraits, indifférents, inattentifs, étoient des preuves, ou des préſages de votre malheur. Détrompez-vous. Il n'y a jamais de preuve plus certaine d'une paſſion, que les efforts qu'on fait pour la cacher. En un mot, dès que la Comteſſe vous traite avec douceur, quelques preuves que vous lui donniez de votre penchant pour

Digitized by Google

elle, dès qu'elle vous voit, ſans colere, prêt à lui en faire l'aveu, je vous dis qu'elle a le cœur pris; elle vous aime, ſur ma parole.

Ah! j'oubliois préciſément de répondre à l'article de votre Lettre qui me concerne. Oui, Marquis, je ſuis conſtamment la méthode que je m'étois preſcrite au commencement de notre commerce. Il y a peu de ſujet dans mes Lettres que je n'aye fait ſervir de matiere à la converſation dans ma Société. Rarement vous propoſé-je des idées un peu importantes, ſans avoir recueilli les voix ſur le plus ou le moins de vérité qu'elles renferment. Tantôt c'eſt Mr. de la Bruyere, tantôt Mr. de Saint-Evremond que je conſulte; une autre fois ce ſera Mr. l'Abbé de Châteauneuf. Admirez ma bonne foi; il ne tiendroit qu'à moi de m'attribuer la gloire de ce que je vous écris de bon, & j'avoue franchement que vous ne le devez qu'aux perſonnes que je reçois chez moi. A propos d'hommes d'un mérite diſtingué, Mr. D. L. R. F. C. vient de m'envoyer prier de l'aller voir. J'ai pris jour à demain. Vous devriez bien vous y trouver; vous n'ignorez pas combien il vous aime. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE XVIII.

J'Ai fait bien de nouvelles réflexions, Marquis, ſur l'état où vous vous trouvez, & ſur l'embarras où vous continuez d'être. Mais, après tout, quelle néceſſité trouvez-vous donc à faire en forme une déclaration d'amour? Seroit-ce parce que vous avez lu dans nos anciens Romanciers, que l'on procédoit auſſi régulièrement dans la galanterie que dans les Tribunaux? C'eſt être trop exact. Croyez-moi; laiſſez, comme je vous le diſois la derniere fois, le feu s'allumer & prendre tous les jours de nouvelles forces, & vous verrez que ſans vous être dit que vous vous aimez, vous ſerez encore plus avancés que ſi vous vous étiez effarouchés par des aveux dont nos Peres ont voulu que les femmes ſe fâchaſſent; aveux abſolument inutiles par eux-mêmes, & qui répandent toujours ſur une paſſion quelques jours nébuleux: ils en ſuſpendent les progrès. Retenez bien ceci, Marquis: Une femme ſe perſuade beaucoup mieux qu'elle eſt aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. Agiſſez comme s'il étoit fait, cet aveu, qui vous coûte

Digitized by Google

tant; ou bien imitez le Chevalier, prenez ſon air aiſé. La conduite que la Comteſſe tient avec lui devant vous, ſemble vous en faire une loi. Avec votre air circonſpect, & prétendu reſpectueux, vous avez celui d'un homme qui médite un deſſein conſidérable, d'un homme, en un mot, qui veut faire un mauvais coup. Vos dehors ſont inquiétants pour une femme qui connoît les conſéquences d'une paſſion telle que la vôtre. Songez que tant que vous lui laiſſerez appercevoir les préparatifs d'une attaque, vous la trouverez toujours ſous les armes. Avez-vous jamais vu un Général habile, rempli du deſſein de ſurprendre une Place, annoncer à l'Ennemi, par tous ſes mouvements, ſur qui l'orage alloit tomber? En amour comme en guerre, demande-t-on jamais au Vainqueur s'il doit ſes ſuccès à la force ou à l'adreſſe? Il a vaincu, il reçoit la couronne; ſes vœux ſont comblés, il eſt heureux : ſuivez ſon exemple, & vous éprouverez le même ſort. Dérobez votre marche; ne découvrez l'étendue de vos deſſeins que quand on ne pourra plus s'oppoſer à leurs ſuccès; que le combat ſoit rendu, & la victoire aſſurée, avant que vous ayiez déclaré la guerre; en un mot, imitez ces Peuples guerriers,

Digitized by Google

dont on n'apprend les deſſeins & les entrepriſes que par les ravages qu'ils ont laiſſés.

LETTRE XIX.

ENfin, Marquis, on vous entend, ſans colere, proteſter que vous aimez, & jurer par tout ce que les Amants ont de plus ſacré, que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autre fois à mes prophéties? Cependant on vous traiteroit encore mieux, dit-on, ſi vous vouliez être raiſonnable, & vous borner aux ſentiments de la ſimple amitié. Le nom d'Amant que vous prenez, révolte la Comteſſe. Ne diſputez point ſur les qualités, pourvu qu'au fond la choſe ſoit la même, & ſuivez le conſeil que Mr. de la Sabliere vous donne dans ce Madrigal:

Béliſe ne veut point d'Amant,
Mais voudroit un ami fidele,
Qui pour elle eût des ſoins & de l'empreſſement,
Et qui même la trouvât belle.
Amants, qui ſoupirez pour elle,
Sur ma parole tenez bon;
Béliſe de l'amour ne hait rien que le nom.

Mais on vous déſole par des doutes in-

jurieux ſur votre ſincérité & ſur votre conſtance : on refuſe de vous croire, parce que tous les hommes ſont faux & parjures; on refuſe de vous aimer, parce qu'ils ſont inconſtants. Que vous êtes heureux! & que la Comteſſe connoît mal ſon propre cœur, ſi elle croit vous perſuader par-là de ſon indifférence! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des diſcours qu'elle vous tient? Elle eſt touchée de la paſſion que vous lui montrez; mais les plaintes & les malheurs de ſes amies l'ont convaincue que les proteſtations des hommes ſont preſque toujours fauſſes. Je ne conçois cependant pas ſon injuſtice à cet égard; car moi, qui ne les flatte pas volontiers, je ſuis très-perſuadée qu'ils ſont preſque toujours ſinceres dans ces occaſions : ils deviennent amoureux d'une femme, c'eſt-à-dire, ils ſe ſentent des deſirs de la poſſéder. L'image enchantereſſe qu'ils ſe font de cette poſſeſſion, les ſéduit : ils ſe figurent que les délices qu'ils y attachent, ne finiront jamais; ils n'imaginent point que le feu qui les dévore, puiſſe un jour s'affoiblir & s'éteindre : c'eſt une choſe qui leur paroîtroit de toute impoſſibilité. Auſſi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde, qu'ils ne ceſſeront point de nous aimer : en douter, ce

ſeroit leur faire une injure mortelle. Cependant les pauvres gens promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Ils ne voyent point que leur cœur n'a pas aſſez d'étoffe pour être toujours rempli du même objet. Ils ceſſent de l'aimer, ſans ſavoir pourquoi; ils ſont même aſſez bons pour ſe faire ſcrupule de leur refroidiſſement. Ils diſent encore long-temps qu'ils aiment, tandis qu'il n'en eſt plus rien. Ils ſe battent les flancs; mais, après s'être bien tourmentés, ils cedent au dégoût, & ils deviennent inconſtants d'auſſi bonne foi qu'ils l'étoient en proteſtant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'eſt ſi ſimple. La fermentation qu'un amour naiſſant avoit excitée dans leurs cœurs, avoit cauſé le charme qui les ſéduiſoit: l'enchantement eſt diſſipé; le ſang froid a ſuccédé: que pouvons-nous leur imputer? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh! combien de femmes ſe trouvent trop heureuſes de ce qu'en y manquant, les hommes donnent une libre carriere à leur légéreté?

Quoi qu'il en ſoit, la Comteſſe s'en prend à vous de l'inconſtance de vos pareils; elle craint que vous ne reſſembliez aux autres Amants. Prête à vous céder, pour peu que vous la raſſuriez, elle ne

cherche que des raiſons de vous croire ſincere. L'amour que vous lui jurez, ne l'offenſe donc plus : que dis-je ? il l'enchante. Elle en eſt ſi flattée, que toute ſa crainte eſt qu'il ne ſoit pas vrai. Diſſipez ſes allarmes, montrez-lui que le bonheur que vous lui offrez, & dont elle connoît déja tout le prix, n'eſt point un bonheur imaginaire : faites plus, perſuadez-la qu'elle en jouira toujours ; & ſa réſiſtance expire, ſes doutes ſe diſſipent, elle ſaiſit avec avidité tout ce qui pourra détruire ſes ſoupçons & ſon inquiétude. Elle vous auroit déja cru, déja vous l'auriez déterminée à ſe livrer au plaiſir de ſe voir aimée, ſi elle avoit penſé l'être en effet, & l'être pour toujours. Que les femmes ſont mal-adroites, ſi par leurs craintes & leurs doutes ſur la ſincérité & ſur la conſtance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuyent ou qu'elles mépriſent l'amour! Dès qu'elles craignent qu'on ne les trompe, en leur faiſant eſpérer qu'elles jouiront de ſes douceurs ; dès qu'elles craignent de n'en pas jouir long-temps, elles en connoiſſent déja tous les charmes ; & tout ce qui les inquiete, c'eſt la peur d'en être privées trop tôt. Sans ceſſe combattues par cette crainte, & par l'attrait puiſſant qui les porte au plaiſir, elles héſitent,

Digitized by Google

elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de temps pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi, Marquis, pensez que toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse, vous dit: j'imagine bien toutes les délices de l'amour; l'idée que je m'en forme est tout-à-fait séduisante; croyez-vous qu'au fond je desire moins que vous de jouir de ses charmes? mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante, plus je crains que ce ne soit une belle chimere; & je ne refuse de m'y livrer que dans la crainte de voir finir trop tôt ma félicité. Ah! si je pouvois espérer que mon bonheur fût durable, que ma résistance seroit foible!... Mais n'abuserez-vous point de ma crédulité? Ne me punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu trop de confiance en vous? Ce jour du moins est-il bien éloigné? Ah! si je pouvois espérer de recueillir longtemps les fruits du sacrifice que je vous ferai de mon repos, je vous l'avoue franchement, nous serions bientôt d'accord.

LETTRE XX.

LE Rival que l'on vous donne, me paroît d'autant plus redoutable, que c'est un homme tel que je vous ai con-

Digitized by Google

ſeillé d'être. Je connois le Chevalier : perſonne n'eſt plus capable que lui de filer une ſéduction. Je parierois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comteſſe de ſang froid : vous êtes perdu. Un Amant auſſi paſſionné que vous l'avez paru, commet cent bévues. Les meilleures affaires lui périſſent entre les mains. A tout inſtant il donne priſe ſur lui. Tel eſt même ſon malheur, que ſa précipitation & ſa timidité lui nuiſent tour-à-tour. Il perd mille de ces petites occaſions qui font toujours gagner quelque terrein. Un homme, au contraire, qui fait l'amour pour le ſeul plaiſir de le faire, profite des moindres avantages ; rien ne lui échappe : il voit ſes progrès, il connoît les endroits foibles, il les ſaiſit. Tout tend à ſon but, tout eſt combiné. Ses imprudences même ſont ſouvent le fruit de la plus ſaine réflexion ; elles avancent ſes ſuccès : enfin, il acquiert une telle ſupériorité, qu'il dateroit, pour ainſi dire, le jour de ſon triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin ; ne montrez pas aſſez d'amour pour que la Comteſſe ſe repoſe de tout ſur l'excès de votre paſſion : donnez-lui quelques inquiétudes ; forcez-la de prendre quelque ſoin de vous conſerver,

Digitized by Google

en lui donnant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavaliérement, que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu, moins que ſon orgueil, la rend intraitable. Semblable au Marchand auquel vous avez montré trop d'envie de ſon étoffe, elle vous ſurfait avec auſſi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité; montrez moins de paſſion, & vous en exciterez davantage. Nous ne ſentons le prix d'un bien, qu'à l'inſtant qu'il va nous échapper. Un peu de manege en amour eſt indiſpenſable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même dans le beſoin juſqu'à vous conſeiller d'être un peu ſcélérat. En toute autre occaſion, il vaut ſans doute mieux être dupe que frippon; mais en galanterie les ſots ſeuls ſont des dupes, & les frippons ont toujours les rieurs de leur côté. Adieu.

Je me fais cependant conſcience de vous quitter, ſans vous avoir dit un ſeul mot de conſolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que ſoit le Chevalier, vous devez vous tranquilliſer. Je ſoupçonne la fine Comteſſe de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter. Ce n'eſt pas que j'aye envie de vous

cajoler : mais je ſuis bien-aiſe de vous le dire ; vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde : on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé. Le Chevalier a vécu : quelle eſt la femme qui ne ſente pas ces différences?

LETTRE XXI.

DE la probité en amour, Marquis! y penſez-vous? Ah! vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre Lettre, vous ſeriez déshonoré. Vous ne ſauriez, dites-vous, prendre ſur vous le manege que je vous ai conſeillé? Votre candeur, vos grands ſentiments, vous auroient fait fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur; mais aujourd'hui, que la corruption du ſiecle a tout changé, l'amour n'eſt plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laiſſe encore à vos vertus une roideur qui vous perdroit infailliblement, ſi vous n'aviez pas aſſez de raiſon pour vous plier enfin aux mœurs du temps. On ne peut plus paroître à préſent tel qu'on eſt dans l'intérieur. Tout eſt mine; on ſe paye d'airs,

Digitized by Google

de démonſtrations, de ſignes; tout joue la comédie; & les hommes ont eu d'excellentes raiſons pour en uſer ainſi. Ils ont reconnu que perſonne ne gagneroit, ſi les autres nous diſoient le bien & le mal qu'ils penſent de nous. On eſt convenu de ſubſtituer à cette ſincérité des phraſes toutes contraires; & cette façon d'agir s'eſt introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que quand cet uſage, qu'on appelle politeſſe, n'eſt pouſſé, ni juſqu'à l'ironie, ni juſqu'à la trahiſon, c'eſt une vertu ſociable de le ſuivre; & de tous les commerces, c'eſt celui de la galanterie où l'on ait le plus beſoin de ne pas paroître tel qu'on eſt. Combien ne trouverez-vous pas d'occaſions où un Amant gagne autant à diſſimuler l'excès de ſa paſſion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a? Je devine la Comteſſe; elle eſt plus adroite que vous. Je ſuis ſûre qu'elle diſſimule ſon penchant pour vous avec autant de ſoin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répete; moins vous vous livrerez à préſent, mieux on vous traitera. Inquiétez-la à ſon tour; inſpirez-lui la crainte de vous perdre; voyez-la venir. C'eſt le plus ſûr moyen de connoître le vérita-

Digitized by Google

ble rang que vous tenez dans ſon cœur. Adieu.

LETTRE XXII.

UN ſilence de dix jours, Marquis! mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon. L'application que vous avez faite de mes conſeils, a donc été heureuſe? Je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas, c'eſt que le refus qu'on vous fait d'un aveu, vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* eſt donc une choſe bien précieuſe à vos yeux? Depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les ſentiments de la Comteſſe, & vous avez réuſſi; vous connoiſſez ſon penchant pour vous. Que vous faut-il davantage? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus ſur ſon cœur? En vérité, je vous trouve bien ſingulier: car enfin, ſavez-vous que rien n'eſt plus propre à révolter une femme raiſonnable, que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous eſt refuſé? Je ne vous comprends pas: aux yeux d'un Amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le ſeroit une déclaration poſitive? Voulez-vous connoître nos véritables

tables intérêts ? Loin de perſécuter une femme ſur ce point, attachez-vous, comme je vous l'ai déja dit, à lui diſſimuler les progrès de ſon penchant ; faites qu'elle vous aime avant de lui faire remarquer, avant de la mettre dans la néceſſité de ſe l'avouer à elle-même. Eh! peut-on éprouver une ſituation plus délicieuſe, que celle de voir un cœur s'intéreſſer pour vous ſans s'en défier, s'échauffer par degrés, s'attendrir enfin ? Quelle volupté de jouir en ſecret de tous ſes mouvements, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, & de s'applaudir de ſa victoire, avant même que la Belle ait ſoupçonné qu'on ait tenté ſa défaite ! Voilà ce que j'appelle des plaiſirs. Croyez-moi donc, Marquis, agiſſez auprès de la Comteſſe, comme ſi l'aveu lui étoit échappé. A la vérité, l'on ne vous aura point dit, *je vous aime ;* mais c'eſt parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit : on aura fait au reſte tout ce qu'il falloit pour vous le perſuader.

Les femmes ne ſe trouvent pas dans un médiocre embarras : elles deſirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant, que vous avez enfin de vous en inſtruire ; mais que voulez-vous, Marquis ? les hommes, ingénieux à ſe donner

des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur paſſion; &, quelques idées que l'on ſe ſoit formées de notre façon de penſer, cet aveu nous humilie toujours : car pour peu que nous ayions d'expérience, nous en ſentons toutes les conſéquences. Le *je vous aime* en lui-même n'eſt pas criminel, à la vérité; mais les ſuites nous effrayent. Le moyen de ſe les diſſimuler, & de s'aveugler ſur les engagements qu'il entraîne?

Au ſurplus, prenez-y bien garde, votre perſévérance à exiger cet aveu, eſt moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité; & je vous défie de vous tromper ſur les véritables motifs de vos inſtances. La nature nous a fait préſent d'un inſtinct admirable; il nous fait diſcerner avec juſteſſe tout ce qui naît de la paſſion d'avec ce qui lui eſt étranger. Toujours indulgentes ſur les effets que produit un amour que nous avons inſpiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportements; que ſais-je, moi? toutes les folies dont vous êtes capables, vous autres Amants: mais vous nous trouverez toujours intraitables dès que notre amour-propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit? Vous nous révoltez par les choſes les plus indifférentes à votre

Digitized by Google

bonheur. Votre vanité s'attache à des vétilles, & vous empêche de jouir des vrais avantages. M'en croirez-vous? Vous quitterez votre chimere, pour vous enivrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable, pour goûter le plaiſir de le lui cacher à elle-même, pour jouir de ſa ſécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime*, qu'y gagnerez-vous? Votre incertitude finira-t-elle? Saurez-vous ſi vous ne le devez pas plus à la complaiſance qu'à l'amour? Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté, & que la bouche ſeule prononce; mais jamais vous ne le ſerez par les témoignages involontaires d'une paſſion que l'on veut contraindre. En un mot, les aveux vraiment flatteurs ne ſont pas ceux que nous faiſons; ce ſont ceux qui nous échappent.

LETTRE XXIII.

ME le pardonnerez-vous, Marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige. Vous prenez les choſes bien à cœur! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colere de la Comteſſe; & votre in-

quiétude eſt extrême. Vous lui avez baiſé la main avec un tranſport dont tout le monde s'eſt apperçu; elle vous a fait publiquement des reproches ſur votre indiſcrétion; & des préférences marquées pour elle, toujours offenſantes pour les autres femmes, vous ont expoſé aux railleries piquantes de la Marquiſe ſa belle-ſœur. Voilà, ſans contredit, de terribles événements. Quoi! vous êtes aſſez ſimple pour vous croire perdu ſans reſſource ſur les dehors d'un courroux apparent, & vous n'avez pas même ſoupçonné qu'intérieurement vous étiez juſtifié? C'eſt donc à moi à vous en convaincre; & pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges myſteres ſur notre compte. Mais, après tout, je n'entends point, en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon ſexe. C'eſt de la franchiſe que je vous dois; je vous en ai promis, & je m'acquitte.

Une femme eſt continuellement agitée par deux paſſions inconciliables; par le deſir de plaire, & par la crainte du déſhonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté nous brûlons d'avoir des ſpectateurs de l'effet de nos charmes: ſans ceſſe occupées du ſoin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occaſion d'hu-

Digitized by Google

milier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, & de tous les hommages que l'on nous rend. Savez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction? La désolation de nos rivales, les indiscrétions qui décelent les sentiments que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur désespoir. En un mot, de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des plaisirs si doux! A côté de tant d'avantages, marche la malignité des concurrentes, & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole! On ne connoît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en recompensent. Seule, & de sang froid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroissoit si jalouse, dussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en recompensera par

Digitized by Google

les préférences : elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoiſſance ; mais elles ſeront en effet les preuves de ſon attachement. On craint de paroître ingrate, & l'on devient tendre. Ce ne ſont donc point vos indiſcrétions qui nous fâchent. Si nous en paroiſſons bleſſées, il faut bien que nous payions tribut à la repréſentation, & vous ſeriez les premiers à blâmer une indulgence exceſſive. Mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occaſions, ce ſeroit véritablement nous offenſer. Nous vous recommandons la diſcrétion & la prudence : n'eſt-ce pas notre rôle? Eſt-il beſoin de vous dire quel eſt le vôtre? On m'a ſouvent répété que prendre les Loix à la lettre, ce n'étoit pas les entendre. Soyez ſûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous ſaurez les interpréter.

LETTRE XXIV.

LA Comteſſe ne ſe bat donc plus qu'en retraite ? Vous croyez qu'elle n'a d'autre but à préſent que de vous éprouver ? Quelque préférence que vous lui marquiez, quelque peu de précaution que vous apportiez dans les témoignages de

Digitized by Google

votre paſſion, elle ne trouve plus de force pour vous en gronder: la moindre excuſe fait expirer les reproches dans ſa bouche, & ſa colere eſt ſi aimable, que vous faites tout pour la mériter. Je partage avec vous, de bon cœur, la joye que vous donne un pareil ſuccès. Mais quoique ces procédés vous flattent, ſi vous l'eſtimez, faites qu'ils ne durent pas long-temps. Que les femmes raiſonnables, & qui veulent prendre ſoin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts, en multipliant ainſi, par une incrédulité affectée, les occaſions de faire médire d'elles! Ne ſentiront-elles jamais que ce n'eſt pas toujours le temps où elles ſont tendres, qui donne atteinte à leur réputation? Les doutes qu'elles affectent ſur la ſincérité du penchant qu'elles ont inſpiré, leur font plus de tort dans le monde que leur défaite même. Tant qu'elles reſtent incrédules, mille imprudences les compromettent; elles dépenſent leur réputation en détail. Tant qu'un Amant les trouve incrédules ſur la vérité de ſes ſentiments, il ne ménage rien dès qu'il trouve l'occaſion de donner des preuves de ſa ſincérité; les empreſſements les plus indiſcrets, les préférences les plus marquées, les ſoins les plus empreſſés, lui paroiſſent les meil-

Digitized by Google

leurs moyens d'y réuſſir : & peut-il les employer ſans que tout le monde s'en apperçoive, ſans que toutes les autres femmes en ſoient offenſées, ſans qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquants? Dès que les préliminaires ſont réglés, c'eſt-à-dire, dès que nous commençons à nous croire ſincérement aimées, rien ne paroit au-dehors, rien ne tranſpire ; & ſi l'on s'apperçoit de nos liaiſons, ſi l'on y entend fineſſe, ce n'eſt que par le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé dans un temps perdu pour l'amour. Je voudrois donc pour le bien de toutes les parties, que dès qu'une femme ne ſe trouve aucun goût pour celui qui veut lui plaire, elle n'abuſât point de ſa crédulité, & que, ſans lui donner de vaines eſpérances, elle lui ſignifiât bien nettement ſon congé ; mais je voudrois auſſi que dès qu'elle eſt perſuadée qu'on l'aime, elle en convînt de bonne foi : ſauf à elle à ſe faire encore prier tant qu'elle le jugeroit à propos, avant d'avouer qu'elle eſt elle-même auſſi tendre qu'on l'eſt pour elle ; car en un mot, elle ne peut affecter de doutes ſans mettre un Amant dans la néceſſité de les diſſiper, & il ne peut y travailler avec ſuccès, ſans mettre tout le monde dans ſa confidence par des hommages trop marqués.

Ces

Ces idées, je le ſens bien, n'auroient pas été probables dans ces temps où la maladreſſe des hommes rendoit bien des femmes intraitables : mais aujourd'hui que l'audace des aſſaillants nous laiſſe ſi peu de reſſource ; aujourd'hui qu'il eſt bien avéré que depuis l'invention de la poudre il n'y a plus de Places imprenables, pourquoi s'expoſer aux longueurs d'un ſiege en forme, lorſqu'il eſt certain qu'après bien des travaux & des déſaſtres il faudra capituler ? Faites donc entendre raiſon à votre aimable Comteſſe, montrez-lui les inconvénients d'une plus longue défiance de vos ſentiments, vous la convaincrez de votre paſſion ; vous la forcerez à vous croire par le ſoin qu'elle doit avoir de ſa réputation, & peut-être encore mieux en lui fourniſſant une raiſon de plus de vous accorder une confiance qu'elle a ſans doute bien de la peine à vous refuſer.

LETTRE XXV.

MA derniere Lettre vous a donc ſcandaliſé, Marquis ? Vous voulez, à toute force, qu'il ne ſoit pas impoſſible de trouver dans notre ſiecle des femmes

Digitized by Google

vertueuſes ? Eh! mais vous ai-je jamais dit le contraire ? Comparant les femmes à des Places aſſiégées, ai-je avancé qu'il n'exiſtoit point de Villes qui n'euſſent été priſes ? Comment l'aurois-je pu dire ? Il y en a qui n'ont jamais été aſſiégées. Vous voyez donc que je ſuis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicaniez plus : voici ma profeſſion de foi ſur cet article. Je crois fermement aux femmes ſages dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la ſuppoſition où elles l'auront été mal. Je crois même encore aux femmes ſages, quoiqu'attaquées, & bien attaquées, lorſqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni paſſion violente, ni liberté, ni mari haïſſable. Il me prend envie de vous faire part, à cette occaſion, d'une converſation aſſez vive que j'eus à ce ſujet, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une aventure d'éclat venoit de démaſquer. J'étois ſans expérience alors ; je jugeois encore les autres avec cette ſévérité qu'on conſerve juſqu'à ce que quelques fautes perſonnelles nous ayent donné plus d'indulgence pour le prochain. Je m'étois aviſée de fronder, ſans ménagement, la conduite de cette femme : elle le ſut. Je la voyois quelquefois chez une

Digitized by Google

de mes parentes. Un jour elle me prit à l'écart, & voici la petite harangue qu'il me fallut eſſuyer : elle me fit aſſez d'impreſſion pour s'être gravée dans ma mémoire.

„ Ce n'eſt point pour vous reprocher „ les diſcours que vous avez tenus ſur „ mon compte, que je veux vous entre„ tenir ſans témoins, me dit-elle ; c'eſt „ pour vous donner des avis dont vous „ ſentirez un jour toute la ſolidité. Vous „ avez blâmé ma conduite avec une ſé„ vérité, vous me regardez actuellement „ avec un dédain qui m'annonce com„ bien vous vous enorgueilliſſez de n'a„ voir point encore donné de priſe ſur „ vous ; vous croyez avoir de la vertu, „ & que cette vertu ne vous abandon„ nera jamais. Ce ſont là, ma chere en„ fant, de pures illuſions de votre amour„ propre. Je me crois obligée d'éclairer „ votre inexpérience, & de vous faire ap„ percevoir que loin d'être ſûre de cette „ vertu qui vous rend ſi ſévere, vous ne „ pouvez pas même encore vous aſſurer „ ſi vous en avez. Ce début vous éton„ ne ? Prêtez-moi votre attention, & „ vous conviendrez bientôt de la vérité „ de ce que je vous dis.

„ Perſonne juſqu'à préſent ne vous a

„ parlé d'amour : votre miroir ſeul vous
„ a dit que vous étiez jolie ; votre cœur,
„ je le vois à l'air d'indifférence répandu
„ ſur toute votre perſonne, ne s'eſt point
„ encore développé ; le cri de la nature
„ ne s'eſt point encore fait entendre. Tant
„ que vous reſterez dans cette ſituation,
„ tant qu'on vous gardera à vue, com-
„ me l'on fait, je réponds de vous. Mais
„ quand le cœur aura parlé ; quand ces
„ yeux, enchanteurs par eux-mêmes, au-
„ ront reçu du ſentiment, la vie & l'ex-
„ preſſion ; quand ils parleront le langage
„ de l'amour ; quand une inquiétude in-
„ térieure vous agitera ; enfin, quand des
„ deſirs à demi étouffés par les ſcrupules
„ d'une bonne éducation, vous auront
„ fait rougir plus d'une fois en ſecret :
„ alors votre ſenſibilité, les combats que
„ vous rendrez pour la vaincre, dimi-
„ nueront votre ſévérité pour les autres ;
„ leurs fautes vous paroîtront plus excu-
„ ſables : le ſentiment de votre foibleſſe
„ ne vous permettra plus de regarder
„ votre vertu comme infaillible. Votre
„ étonnement ira plus loin : le peu de ſe-
„ cours que vous en tirerez contre un
„ penchant trop impétueux, vous fera
„ douter ſi vous en avez jamais eu. Peut-
„ on aſſurer qu'un homme eſt brave tant

Digitized by Google

„ qu'il ne s'eſt pas battu ? Il en eſt de mê-
„ me de nous. Les attaques que l'on nous
„ livre, donnent ſeules l'être à notre ver-
„ tu, comme le danger le donne à la
„ valeur. Tant qu'on n'a point vu l'en-
„ nemi, on ignore juſqu'à quel point il
„ eſt redoutable, & quel ſera le degré de
„ réſiſtance que nous pourrons lui op-
„ poſer.

„ Ainſi, pour qu'une femme puiſſe ſe
„ flatter d'être eſſentiellement vertueuſe
„ & ſage par ſes propres forces, il faut
„ qu'aucun danger, quelque grand qu'il
„ ſoit, aucun motif, quelque preſſant
„ qu'il puiſſe être, aucun prétexte ne
„ ſoient capables de la faire ſuccomber ;
„ il faut que l'occaſion la plus favorable,
„ l'amour le plus tendre, la certitude du
„ ſecret, l'eſtime & la confiance la plus
„ parfaite dans celui qui les attaque ; en
„ un mot, il faut que tous ces avantages
„ réunis ne puiſſent rien ſur ſon courage.
„ En ſorte que pour ſavoir s'il eſt une
„ femme vertueuſe dans la vraie ſignifi-
„ cation du mot, on doit en ſuppoſer
„ une qui échappe à tant de dangers raſ-
„ ſemblés ; car ce ſeroit pour elle n'avoir
„ rien fait, que d'avoir réſiſté, ou à l'a-
„ mour ſans avoir du tempérament, ou
„ à l'occaſion ſans avoir d'amour, ou au

Digitized by Google

„ tempérament faute d'occaſion. Sa vertu
„ ſeroit toujours incertaine tant qu'elle
„ n'auroit pas été attaquée en même-
„ temps avec toutes les armes qui pou-
„ voient la vaincre : on pourroit toujours
„ dire que, ſi elle avoit été d'une autre
„ conſtitution, elle n'auroit pas réſiſté à
„ l'amour; ou que s'il s'étoit préſenté une
„ occaſion favorable, ſa vertu n'auroit
„ été qu'une ſotte.

„ A ce compte, lui dis-je, il n'y auroit
„ pas une ſeule femme vertueuſe; car je
„ ne crois pas qu'on puiſſe en trouver
„ une qui ait jamais eu tant d'ennemis à
„ combattre à la fois. Cela peut être,
„ me repliqua-t-elle; mais en ſavez-vous
„ la raiſon? c'eſt qu'il n'en faut pas tant
„ pour nous vaincre; un ſeul de ces en-
„ nemis ſuffit pour y réuſſir.

„ J'inſiſtai. Vous prétendez donc que
„ notre vertu ne dépend pas de nous,
„ puiſque vous la faites dépendre de l'oc-
„ caſion, & d'autres cauſes étrangeres à
„ notre volonté?

„ Sans doute. Je vous le demande.
„ Etes-vous la maîtreſſe de vous donner
„ une conſtitution vive ou tranquille?
„ Etes-vous libre de vous défendre d'une
„ paſſion violente? Dépend-t-il de vous
„ d'arranger toutes les circonſtances de

Digitized by Google

„ votre vie de façon à ne jamais vous
„ trouver ſeule avec un Amant que vous
„ adoriez, qui connoiſſe ſes avantages,
„ & qui en profite? En un mot, dépend-
„ il de vous d'empêcher que ſes empreſ-
„ ſements, je les ſuppoſe même innocents
„ d'abord, ne produiſent ſur vos ſens l'ef-
„ fet qu'ils doivent néceſſairement y fai-
„ re? Non, aſſurément. Soutenir le con-
„ traire, ce ſeroit dire que le fer eſt le
„ maître de ne pas céder à l'aimant. Et
„ vous prétendez que votre vertu eſt
„ votre ouvrage? que vous pouvez vous
„ attribuer la gloire d'un avantage qui
„ peut à tout inſtant vous être enlevé?
„ La vertu des femmes, comme tous
„ les autres biens dont nous jouiſſons,
„ eſt un don du Ciel; c'eſt une faveur
„ qu'il pouvoit nous refuſer. Sentez donc
„ combien vous êtes déraiſonnable, en
„ vous en glorifiant; connoiſſez toute
„ votre injuſtice, lorſque vous maltraitez
„ ſi cruellement celles qui ont eu le mal-
„ heur d'apporter en naiſſant un pen-
„ chant indomptable à l'amour, qu'une
„ paſſion violente a ſurpriſes, ou qui ſe
„ ſont trouvées dans ces malheureux inſ-
„ tants d'où vous ne ſeriez pas ſortie avec
„ plus de gloire.

„ Voulez-vous que je vous donne une

„ autre preuve de la juſteſſe de mes idées?
„ Je la puiſerai dans votre propre con-
„ duite. N'êtes-vous pas dans la perſua-
„ ſion la plus intime que toute femme
„ qui veut reſter vertueuſe, ne doit jamais
„ donner priſe ſur elle; qu'elle doit s'ob-
„ ſerver exactement ſur les moindres ba-
„ gatelles, parce que vous ſavez qu'elles
„ conduiſent à ſe permettre des choſes
„ plus importantes? Il eſt bien plus ſûr
„ pour vous d'ôter aux hommes l'envie
„ de vous attaquer, en affectant un de-
„ hors ſévere, que de vous défendre de
„ leurs attaques. La preuve de ce que je
„ dis, c'eſt qu'on donne aux filles, dans
„ l'éducation, le plus de freins pour les
„ retenir qu'il eſt poſſible d'en imaginer.
„ On fait plus: une mere prudente ne ſe
„ repoſe ni ſur les principes de ſa fille,
„ ni ſur la crainte du déshonneur, ni ſur
„ la mauvaiſe opinion qu'elle lui donne
„ des hommes; elle la garde à vue: elle
„ la met dans l'impoſſibilité de ſuccom-
„ ber à la tentation. Quelle eſt la raiſon
„ de tant de précautions? C'eſt que cette
„ mere craint la fragilité de ſon éleve, ſi
„ elle l'expoſe un inſtant au danger: &
„ malgré tous les obſtacles dont elle l'en-
„ vironne, combien de fois n'arrive-t-il
„ pas que l'amour les ſurmonte tous?

Digitized by Google

„ Une fille bien élevée, diſons mieux,
„ bien gardée, s'enorgueillit de ſa vertu,
„ parce qu'elle imagine ne la devoir qu'à
„ elle-même; mais preſque toujours c'eſt
„ un eſclave rigoureuſement enchaîné,
„ qui veut qu'on lui ſache gré de ce qu'il
„ ne prend pas la fuite. Et, en effet, dans
„ quelle claſſe trouvez-vous les filles per-
„ dues? Dans celle où elles ne ſont pas
„ aſſez riches, ou aſſez heureuſes, pour
„ être environnées ſans ceſſe de tous les
„ obſtacles qui vous ont ſauvée; dans
„ celle où les hommes les ont attaquées
„ plus hardiment, plus facilement, plus
„ fréquemment, & par conſéquent avec
„ toutes ſortes d'avantages; dans celle où
„ les impreſſions de l'éducation, l'exem-
„ ple, la fierté, le deſir d'un établiſſement
„ heureux ne les ſoutenoient pas. Deux
„ portes plus bas, vous haïſſiez cette
„ femme que vous regardez avec tant
„ de dédain; & malgré tous les ſecours
„ étrangers qui ſoutiennent cette vertu
„ dont vous vous enorgueilliſſez, dans
„ deux jours vous ſerez peut-être plus
„ mépriſable qu'elle, parce que vous au-
„ rez eu plus de moyens de vous garan-
„ tir de ce malheur. Je ne vous enleve
„ cependant pas le mérite de votre ver-
„ tu, pour vous empêcher d'y reſter at-

Digitized by Google

„ tachée; en vous convainquant de votre
„ fragilité, je ne veux obtenir de vous
„ qu'un peu d'indulgence pour celles
„ qu'un penchant trop impétueux où le
„ malheur des circonſtances a précipitées
„ dans un état ſi humiliant à leurs pro-
„ pres yeux. Mon ſeul but eſt de vous
„ faire ſentir que vous devez moins vous
„ glorifier de poſſéder un avantage que
„ vous ne vous devez pas à vous-même,
„ & dont peut-être demain vous ſerez
„ privée.

Elle alloit continuer; mais quelqu'un nous interrompit. Bientôt ma propre expérience me fit connoître que je ne devois pas avoir ſi bonne opinion de bien des vertus qui m'en avoient impoſé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXVI.

JE l'ai ſenti comme vous, Marquis. Quoique les idées que je vous communiquai hier paroiſſent vraies dans la ſpéculation, il ſeroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laiſſaſſent perſuader. Ce n'eſt point par le ſentiment de leur fragilité qu'elles reſteront ſages; mais par l'intime conviction qu'elles ſont

libres & maîtreſſes de céder ou de réſiſter : eſt-ce en perſuadant au ſoldat qu'il ſera vaincu, qu'on l'excite à ſe battre avec courage? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma Lettre, avoit un intérêt perſonnel à faire recevoir ſon ſyſtême? Il eſt vrai qu'à examiner ſes raiſonnements avec des yeux philoſophiques, ils paroîtront au moins ſpécieux; mais il ſeroit à craindre qu'en nous permettant ainſi de raiſonner ſur ce que c'eſt que la vertu, nous ne parvinſſions à mettre en problême des regles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen eſt un crime. Et d'ailleurs perſuader aux femmes que ce n'eſt point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne ſeroit-ce pas leur ôter le plus puiſſant motif qui les porte à la conſerver, je veux dire, la perſuaſion que c'eſt leur propre ouvrage qu'elles défendent? Le découragement ſeroit la conſéquence d'une pareille morale : auſſi ne peut-elle guères ſervir dans l'uſage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'eſt permis. Mais venons à des choſes plus intéreſſantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, après bien des révolutions éprouvées, vous êtes donc ſûr qu'on vous aime?

Digitized by Google

Vous avez excité un de ces moments d'attendriſſement où la Comteſſe n'a pu retenir ſon ſecret ; on a prononcé le mot que vous brûliez ſi fort d'entendre : on a fait plus, on a laiſſé échapper mille témoignages involontaires de la paſſion que vous avez inſpirée ? Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroître ; vous êtes, en un mot, le plus heureux des hommes. Si vous ſaviez avec combien de plaiſir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore. Le premier ſacrifice qu'on vouloit vous faire, étoit de ne plus recevoir le Chevalier : vous vous y êtes oppoſé, & vous avez bien fait ; ç'auroit été compromettre la Comteſſe à propos de rien ; & cela me fait ſouvenir qu'en général les femmes ſe perdent beaucoup plus ſouvent par des imprudences que par des fautes réelles. La confiance que vous lui avez marquée par un procédé ſi noble, a dû la toucher ſenſiblement. Tout cela eſt le mieux du monde. Cependant voulez-vous que je vous le diſe ? la façon dont cette affaire tourne, commence à m'allarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en ſouvienne, de traiter l'amour un peu cavaliérement. Vous ne deviez avoir, tout au plus, qu'un goût léger & paſſager, & non pas une

paſſion en regle; & je vois que tous les jours les choſes deviennent plus ſérieuſes. Vous traitez l'amour avec une dignité qui commence à m'inquiéter. La connoiſſance du vrai mérite, les qualités ſolides, le bon caractere entrent dans les motifs de votre liaiſon, & ſe réuniſſent aux charmes de la perſonne pour vous rendre éperduement amoureux. Je n'aime pas que tant d'eſtime ſe mêle dans une affaire de pure galanterie : elle ne laiſſe pas aſſez d'aiſance; elle occupe au-lieu d'amuſer. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave & compaſſée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions; & la Comteſſe, par de nouveaux combats, ranimera ſans doute votre liaiſon. Une paix trop conſtante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'eſprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la paſſion diſparoît, la langueur lui ſuccede, l'ennui perce, & le dégoût termine tout.

LETTRE XXVII.

MAdame de Sévigné ne ſe trouve donc pas de mon avis ſur les cauſes que je donne à l'amour? Elle prétend que

nombre de femmes ne le connoiſſent que du beau côté, & que les ſens ne ſont jamais entrés pour rien dans leurs liaiſons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *ſyſtême*, ſeroit fondé, il paroîtroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conſéquence.

Aſſurément voilà, Marquis, des reproches bien graves; mais ſont-ils fondés? c'eſt ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lu mes Lettres dans l'eſprit qu'elles ont été écrites. Moi, des ſyſtêmes! en vérité, elle me fait beaucoup trop d'honneur : je n'ai jamais été aſſez appliquée pour en compoſer. J'imagine d'ailleurs qu'un ſyſtême n'eſt autre choſe qu'un ſonge philoſophique : regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit? En ce cas nous ſommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité : & pour y réuſſir, mon deſſein n'eſt point de ſurprendre l'eſprit; j'interroge le ſentiment. Peut-être aura-t-elle été frappée de la ſingularité de quelques-unes de mes propoſitions, qui m'auront paru ſi évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver;

Digitized by Google

mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer, dans une maxime de galanterie, le plus ou le moins de vérité.

Au surplus, je crains si fort les discussions en forme, que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît, dites-vous, nombre de Métaphysiciennes : tenez, je lui passe ces exceptions, pourvu qu'elle me laisse sa these générale. J'avouerai même, si vous l'exigez, qu'il existe en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées; car je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament : aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espece. Je ne les critique point; on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer; je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, on ne les porte plus vers la galanterie, leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît insensible à l'amour, que parce qu'elle a dépensé la portion de sentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude, dit-on, n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendresse extrê-

Digitized by Google

me pour Madame de Grignan l'occupe à préſent tout entier.

Suivant elle, au reſte, je ſuis donc bien coupable envers les femmes ? En perſonne charitable, j'aurois dû diſſimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon ſexe, ou, ſi vous l'aimez mieux, que mon ſexe m'a fait découvrir en moi. Mais, de bonne foi, croyez-vous, Marquis, que ſi tout ce que je vous ai dit là-deſſus, devenoit public, les femmes en fuſſent offenſées ? Connoiſſez-les mieux : toutes, au contraire, y trouveroient leur compte; & en effet, leur dire que c'eſt par un inſtinct méchanique qu'elles ſont portées à la galanterie, n'eſt-ce pas les mettre à leur aiſe ? n'eſt-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de ſympathie, qu'elles ſont ſi charmées de donner pour excuſes de leurs égarements, & auxquelles je crois cependant ſi peu ? En ſoutenant que l'amour eſt l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité; vous les rendriez reſponſables de leur bon ou de leur mauvais choix. Encore un coup, Marquis, je ne me trompe pas, en diſant que toutes les femmes ſeroient contentes de mes Lettres. Les Métaphyſiciennes, c'eſt-à-dire, celles que le Ciel a favoriſées d'une heureuſe

reuſe conſtitution, y reconnoîtroient avec plaiſir leur ſupériorité ſur les autres femmes; elles ne manqueroient pas de s'applaudir de la délicateſſe de leurs ſentiments, & de la regarder comme leur ouvrage : celles que la nature a formées d'une matiere moins délicate, croiroient ſans doute me devoir quelque reconnoiſſance d'avoir révélé un myſtere qui leur peſoit en ſecret. On leur a fait un devoir de diſſimuler leur penchant; elles ſont auſſi jalouſes de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur faſſe cependant rien perdre du côté des plaiſirs: leur intérêt eſt donc qu'on les devine ſans qu'elles ſe compromettent. Quiconque développera leur cœur, leur rendra donc un ſervice eſſentiel; & je ſuis même très-convaincue que celles qui dans le fond auroient les ſentiments les plus conformes aux miens, ſeroient les premieres à ſe faire un honneur de les combattre. Ainſi je leur aurois fait ma cour de deux façons, qui leur ſeroient également agréables, en adoptant des maximes qui flattent leur penchant, & en leur fourniſſant l'occaſion de paroître délicates.

Après tout, Marquis, vous figurez-vous donc que ce ſeroit bien connoître les femmes, que de craindre qu'elles s'of-

ſenſaſſent des malices que j'ai pu vous dire ſur leur compte? On l'a dit il y a long-temps; elles aimeront toujours beaucoup mieux qu'on diſe un peu de mal d'elles, qu'elles ne conſentiront à ce qu'on n'en parle point. Vous voyez donc qu'en ſuppoſant que je vous euſſe écrit dans l'intention qu'on me prête, il s'en faudroit beaucoup qu'elles puſſent me faire le moindre reproche.

Enfin, Madame de Sévigné prétend que mon *ſyſtême* pourroit tirer à quelque conſéquence. En vérité, Marquis, je ne comprends pas comment, avec la juſteſſe d'eſprit qu'on lui connoît, elle a pu ſe livrer à cette idée. En dépouillant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui auroit pu vous ſéduire; en le faiſant enviſager comme l'effet du tempérament, du caprice & de la vanité; en vous détrompant, en un mot, ſur ce que la Métaphyſique lui prête de nobleſſe & de dignité, n'eſt-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux? Ne le ſera-t-il pas davantage, ſi, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu? Je comparerois volontiers mon ſentiment à celui de ce fameux Légiſlateur de l'antiquité, qui crut ne pouvoir affoiblir le pouvoir des femmes ſur ſes concitoyens, qu'en expoſant

des nudités. Mais je veux bien, en votre faveur, faire un dernier effort : puiſqu'on me prend pour une femme à ſyſtême, il faut bien que je me ſoumette à ce qu'exige un ſi beau titre. Raiſonnons donc pour un inſtant ſur la galanterie, avec la méthode qui ne convient qu'aux matieres ſérieuſes.

L'amour n'eſt-il pas une paſſion? Les gens ſéveres ne prétendent-ils pas que paſſions & vices ſignifient la même choſe? Le vice eſt-il jamais plus ſéduiſant que lorſqu'il emprunte les dehors de la vertu? Il ne faut donc jamais le préſenter que ſous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuſes. Auſſi n'eſt-ce pas dans ce deſſein que les Platoniciennes l'ont diviniſé. Dans tous les ſiecles, pour juſtifier les paſſions, n'en a-t-on pas fait l'apothéoſe? Que fais-je, moi? j'oſe décrier la ſuperſtition accréditée; je briſe l'idole. Quelle témérité! Ne devois-je pas m'attendre aux perſécutions des femmes dont j'attaque le culte favori?

J'en ſuis fâchée pour elles: il étoit beau, lorſqu'elles reſſentoient les impreſſions de l'amour, d'être exemptes d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre huma-

nité? Pourquoi la méconnoître, & chercher dans les Cieux la cauſe de nos foibleſſes? Reſtons ſur la terre, nous l'y trouverons, & c'eſt là ſa place.

A la vérité je n'ai point ouvertement déclamé dans mes Lettres contre l'amour; je ne vous ai point conſeillé de n'en pas prendre. J'étois trop perſuadée de l'inutilité de pareils conſeils; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour: j'ai donc diminué par-là l'illuſion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire; j'ai du moins affoibli ſon pouvoir ſur vous, & l'expérience me juſtifiera.

Je ſais parfaitement qu'on en uſe tout différemment dans l'éducation des femmes. Auſſi quel fruit retire-t-on d'une pareille méthode? On commence par les tromper; on veut leur inſpirer de l'amour la même peur que des eſprits; on leur peint tous les hommes comme des monſtres d'infidélité & de perfidie. S'en préſente-t-il un bien fait, qui étale des ſentiments délicats, qui prenne un dehors modeſte & reſpectueux; la jeune perſonne à laquelle on aura tenu ces diſcours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée: & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choſes, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la, &

vous verrez, ſi elle eſt ſincere, que les ſentiments que ce monſtre a excités dans ſon cœur, ne ſeront point du tout des ſentiments d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon, & le malheur eſt qu'on ne peut guères faire autrement. On évite, avec un ſoin infini, de les avertir, de leur laiſſer même preſſentir qu'elles ſeront attaquées par les ſens, & que ce ſeront là les attaques les plus dangereuſes pour elles. On leur parle toujours dans la ſuppoſition qu'elles ſont de purs eſprits. Qu'arrive-t-il delà? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à ſoutenir, elles ſe trouvent ſans défenſe. Jamais elles ne ſe ſont défiées que leur ennemi le plus redoutable, étoit celui dont on ne leur avoit jamais parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui? Ce n'eſt pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh! que pourroit un Amant, ſi la Belle qu'il attaque, n'étoit pas ſéduite par ſes propres deſirs?

Ainſi, Marquis, quand je dis aux femmes que c'eſt la Phyſique qui chez elles eſt la principale cauſe de leurs foibleſſes, il s'en faut beaucoup que je leur conſeille de ſuivre ce penchant : au contraire, c'eſt

Digitized by Google

les avertir de ſe précautionner de ce côté-là; c'eſt dire au Gouverneur de la Place qu'elle ne ſera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié juſqu'alors, que l'aſſaut le plus redoutable ne ſera pas celui de l'aſſiégeant, mais qu'il ſe verra trahi par les ſiens.

En un mot, en réduiſant à leur juſte valeur les ſentiments auxquels les femmes attachent une ſi haute idée, en les éclairant ſur le véritable but des Amants qui paroiſſent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'intéreſſe leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées, & leur cœur à prendre moins de plaiſir à aimer? & comptez que ſi l'on pouvoit une fois mettre chez elles la vanité en oppoſition avec leur penchant à la galanterie, la vertu n'y perdroit aſſurément pas.

J'ai eu des Amants; mais jamais ils ne m'ont fait illuſion. Je ſavois à merveille les pénétrer. J'étois très-perſuadée que ſi ce que je pouvois valoir du côté de l'eſprit & du caractere, entroit pour quelque choſe dans les raiſons qui les déterminoient à m'aimer, ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi, parce que j'avois de la figure, & qu'ils avoient des deſirs: auſſi n'ont-ils jamais obtenu que

la ſeconde place dans mon cœur ; mes amis y ont toujours tenu la premiere. J'ai toujours conſervé pour l'amitié les déférences, la conſtance, le reſpect même que mérite un ſentiment auſſi noble, auſſi digne d'occuper une ame élevée. En un mot, jamais il ne m'a été poſſible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foibleſſe les dégradoit à mes yeux ; je les regardois comme incapables de s'élever aux ſentiments d'une véritable eſtime pour une femme qu'ils avoient deſirée.

Vous voyez donc, Marquis, que la conſéquence qu'on doit tirer de mes principes, eſt bien éloignée d'être dangereuſe. Tout ce que les gens éclairés pourroient me reprocher, ce ſeroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique ; mais votre inexpérience & votre curioſité ne juſtifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, & ce que je pourrai vous écrire encore à ce ſujet ?

Fin de la ſeconde Partie.

Digitized by Google

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE

NINON DE LENCLOS.

TROISIEME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE

NINON DE LENCLOS,

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ.

Nouvelle Édition corrigée.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LXIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE MADEMOISELLE NINON DE LENCLOS, AU MARQUIS DE SÉVIGNÉ.

LETTRE XXVIII.

VOus ne vous trompez pas, Marquis, le goût & le talent de la Comteſſe pour le claveſſin ne feront qu'augmenter votre amour & votre bonheur. Il y a long-temps que je le dis aux femmes : elles ne connoiſſent point aſſez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talents; il n'y a point d'inſtant où ils ne leur ſoient d'une extrême utilité.

Digitized by Google

La plupart ſe figurent n'avoir à craindre que la préſence de l'objet aimé. Il eſt vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre; leur amour, & leur Amant : mais lorſque l'Amant a diſparu, l'amour reſte; & les progrès qu'il fait dans la ſolitude, quoique moins ſenſibles, n'en ſont pas moins dangereux : c'eſt alors que l'exécution d'une Sonate, le deſſein d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage, détournent l'attention d'un ſouvenir trop ſéduiſant, & fixent l'imagination ſur des objets utiles. Toutes les occupations où l'eſprit eſt appliqué, ſont donc autant de larcins faits à l'amour.

Que ſon penchant ramene un Amant à nos genoux, que peut-il faire avec une perſonne qui n'eſt que tendre & jolie? De quoi peut-il s'occuper, s'il ne trouve dans ſon entretien aucun agrément, aucune variété? L'amour eſt un ſentiment actif; c'eſt un feu qui dévore, & qui exige toujours de nouveaux aliments : s'il ne peut exercer ſon activité que ſur des objets ſenſibles, il s'y attache, & s'y attache uniquement. Enfin, quand l'eſprit n'eſt pas occupé, il faut néceſſairement que les ſens le ſoient. On geſticule; j'ai penſé dire que bientôt on eſt contraint de parler par démonſtrations à une perſonne qu'on con-

Digitized by Google

noît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'eſt point en combattant des entrepriſes, ni en s'offenſant d'une careſſe trop vive, qu'une femme reſte ſage. Quand on ſe laiſſe attaquer de cette façon, tout en ſe défendant, les ſens s'allument; l'agitation que cauſe la réſiſtance même, hâte la défaite, & l'on ſuccombe en combattant; mais c'eſt en détournant l'attention de ſon homme ſur d'autres objets, qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entrepriſes ou de s'offenſer des libertés auxquelles on a ſoi-même donné lieu : car c'eſt une choſe bien certaine; les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le ſuppoſe abſolument ſans éducation, qui n'ait un diſcernement juſte ſur le degré de familiarité qu'il doit ſe permettre. Auſſi toutes celles qui ſe plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles guères. Examinez-les bien : leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occaſionné. Elles vouloient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous expoſer aux mêmes inconvénients; car avec une femme ſans eſprit, ſans talents, que faire autre choſe que d'entreprendre? Le ſeul moyen de tuer le temps avec elle, c'eſt

de la fâcher. On ne peut lui parler que de ſa beauté, que de l'impreſſion qu'elle a faite ſur les ſens, & l'on ne peut employer que le langage des ſens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'eſt perſuadée de votre amour, elle n'y répond, elle ne vous en recompenſe, que par le ſecours des ſens, & en vous y laiſſant appercevoir une agitation égale à la vôtre, ou bien ſa ſageſſe expirante n'a plus que de l'humeur à vous oppoſer : c'eſt le dernier retranchement d'une femme ſans eſprit : & quel retranchement ! Quel eſt, au contraire, l'avantage d'une femme ſpirituelle & de reſſource ? Une repartie vive, une raillerie piquante, une querelle aſſaiſonnée par un peu de malignité, une citation heureuſe, un récit fait avec grace, ne ſont-ce pas pour elles autant de diſtraction ; & le temps qu'elles y employent, autant de gagné pour la vertu ?

Le plus grand malheur des femmes eſt ſans doute de ne pouvoir être occupées d'objet dignes de leur attention ; c'eſt ce qui fait que chez elles l'amour eſt une paſſion bien plus violente que chez les hommes : mais elles ont un ſentiment qui, bien dirigé, peut leur ſervir d'antidote ; toutes ſont pour le moins auſſi vaines que ſenſibles. Il faudroit donc

Digitized by Google

par la vanité corriger la ſenſibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du deſir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le ſentiment qui l'a fait agir. A la vérité, ce ſentiment ne ceſſera pas d'être le motif *déterminant*; (il faut bien, Marquis, que vous me paſſiez quelque terme de l'art;) mais il ne ſera plus l'objet actuel & préſent à ſon attention, & c'eſt déja beaucoup. Livrée toute entiere au ſoin de ſe perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir, ce même deſir, dont l'amour ſera la ſource, tournera contre l'amour même, en partageant l'attention de l'eſprit & les affections du cœur; en un mot, il fera diverſion.

Vous me direz peut-être : Voilà donc les femmes avec de l'eſprit & des talents à l'abri de toutes atteintes! Vous en conclurez peut-être encore que les hommes ne haïſſant pas la facilité, devroient fuir de pareilles femmes, & que cependant on voit les ſots, comme les gens d'eſprit, s'y attacher. Cela eſt vrai : mais les ſots ne s'y prennent, que parce qu'ils ne connoiſſent pas la difficulté de réuſſir; & les gens d'eſprit, parce qu'ils aiment à la ſurmonter.

Au reſte, vous qui êtes un Militaire, ne devez-vous pas ſavoir apprécier tout ce

que je vous dis ici ſur les talents? Je ſuppoſe que dans la campagne où vous allez entrer, on vous a donné le ſiege d'une ville à conduire; ſerez-vous content ſi le Gouverneur, perſuadé que ſa Place n'eſt pas imprenable, vous ouvre ſes portes, avant de vous avoir fourni la moindre occaſion de vous ſignaler? Non, ſans doute. Il faut qu'il réſiſte; plus il prend ſoin de ſa gloire, plus il travaille à la vôtre. Eh bien, Marquis, en amour comme en guerre, le plaiſir de vaincre ſe meſure ſur les obſtacles. Vous le dirai-je? Je ſerois tentée de pouſſer plus loin le parallele; voilà ce que c'eſt que d'avoir fait les premiers pas : la véritable gloire d'une femme conſiſte peut-être moins à ne point ſe rendre, qu'à faire une belle défenſe, pour mériter les honneurs de la guerre.

J'irai plus loin encore : qu'une femme devienne aſſez foible pour ſe laiſſer vaincre; quel moyen lui reſte-t-il pour fixer un Amant heureux, ſi les agréments de l'eſprit, ſi les talents ne viennent pas à ſon ſecours? Je ſais parfaitement qu'on ne ſe donne pas ces avantages : cependant, à bien examiner les choſes, il n'eſt guères de femmes qui, ſi elles le vouloient comme il faut, ne puſſent s'en procurer quelques-uns : la différence ne ſeroit que du

plus au moins; mais preſque toutes ſont nées trop pareſſeuſes pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit ſi commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles ſont! elles ne voyent pas que la beauté & les talents leur attirent également l'attention des hommes; mais la beauté ne fait qu'expoſer celle qui la poſſede, & les talents lui procurent dequoi ſe défendre. En un mot, à la bien apprécier, la beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel pour le temps où elle n'exiſte plus : en voulez-vous ſavoir la raiſon? c'eſt qu'elle a fait négliger toutes les autres reſſources. Tant que dure ſon éclat, une femme ſe voit conſidérée, recherchée, célébrée; une brillante Cour l'environne : elle ſe flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle ſolitude affreuſe, quand l'âge vient à lui ravir le ſeul mérite qui la faiſoit valoir! Je voudrois donc, (mon expreſſion ne ſera pas noble, mais elle rendra ma penſée,) je voudrois que dans une femme la beauté ne ſervît que d'enſeigne à tous les autres avantages.

Concluons, Marquis, qu'en amour l'eſprit eſt ce dont on fait le plus d'uſage.

Digitized by Google

Une liaiſon de cœur eſt la piece du monde où les Actes ſoient les plus courts, & les entre-Actes les plus longs. De quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les intermedes, ſi ce n'eſt par les talents? La poſſeſſion met toutes les femmes de niveau, & les expoſe toutes également à l'infidélité. La belle & la jolie, quand elles ne ſont que cela, n'ont à cet égard aucun avantage ſur celle qui ne l'eſt pas: l'eſprit ſeul en ce cas fait en elles toute la différence. Lui ſeul peut faire trouver dans la même perſonne cette variété ſi néceſſaire pour prévenir le dégoût. Enfin, il n'y a que les talents qui puiſſent remplir le vuide d'une paſſion ſatisfaite; & c'eſt ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque ſituation que l'on ſuppoſe, ſoit pour éloigner notre défaite, & la rendre plus flatteuſe, ſoit pour aſſurer nos conquêtes. Les Amants eux-mêmes en profitent. Que de choſes ils doivent chérir, quoiqu'elles tournent contre eux! Eh! que la Comteſſe, en cultivant ſon talent décidé pour le claveſſin, entend bien ſes intérêts & les vôtres!

Je relis ma Lettre, mon cher Marquis, & je tremble que vous ne la trouviez un peu ſérieuſe. Voilà ce que c'eſt que de ſe livrer à la mauvaiſe compagnie. Je ſou-

Digitized by Google

pai hier avec Mr. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois que je ne me gâte, de cette façon-là, au moins pour trois ou quatre jours.

LETTRE XXIX.

JE penſe comme vous, Marquis : la Comteſſe vous punit trop ſévérement de l'aveu que vous lui avez ſurpris. Eſt-ce votre faute, ſi ſon ſecret lui eſt échappé? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raiſon; mais aller juſqu'à refuſer pendant trois jours de vous voir, faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois, renvoyer les billets tendres ſans daigner les ouvrir, c'eſt, à mon avis, un vrai caprice de vertu. Mais après tout, quoi qu'il en puiſſe arriver, ne déſeſpérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente, comptez qu'elle ſeroit moins ſévere.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occaſions, c'eſt ſouvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur, que contre elle-même : elle ne ſent qu'avec dépit qu'à tous moments ſa foibleſſe eſt prête à la trahir; elle vous en punit, & s'en punit elle-même en vous maltrai-

Digitized by Google

tant : mais ſoyez bien perſuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant, qu'un an de ſoins & d'aſſiduités. Bientôt une femme ſe reproche de l'avoir maltraité ; elle ſe croit injuſte, elle veut réparer ſa faute, & elle finit par être bienfaiſante.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'endroit de votre Lettre où vous me marquez que depuis que la Comteſſe a paru vous aimer, ſon caractere a totalement changé. Je n'ai là-deſſus aucune connoiſſance particuliere. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle a débuté dans le monde en petite Maîtreſſe ; & ſon début fut d'autant mieux remarqué, que pendant la vie de ſon mari elle avoit tenu une conduite toute oppoſée. Qu'il vous en ſouvienne : quand vous commençâtes à la connoître, elle étoit vive juſqu'à l'étourderie, inattentive, décidée, coquette même ; elle paroiſſoit incapable d'un attachement raiſonnable. Cependant aujourd'hui vous me dites qu'elle eſt devenue d'un ſérieux mélancolique ; elle eſt diſtraite, timide, affectueuſe ; le ſentiment a ſuccédé aux airs ; un beau naturel a pris la place de l'affectation : du moins elle vous paroît entrer ſi bien dans le caractere qu'elle prend aujourd'hui, que vous vous imaginez que

c'eſt le véritable, & que celui qu'elle avoit montré d'abord, étoit un caractere apprêté. Tout ceci mettroit ma Philoſophie en défaut, ſi je ne reconnoiſſois à cette métamorphoſe les effets de l'amour. Je ſuis bien trompée ſi l'orage que vous eſſuyez aujourd'hui ne vous annonce pas la victoire la plus complette, & d'autant mieux aſſurée, qu'on aura fait tout ſon poſſible pour vous la diſputer. Mais ſi vous ſuivez toujours votre objet, ſi vous portez la pourſuite juſqu'à l'importunité, ſi vous vous trouvez dans tous les lieux où vous pourrez la voir, ſi vous prenez ſur vous de ne lui point parler de votre paſſion, & que vous ayiez avec elle toutes les façons d'un homme attentif, reſpectueux, mais pénétré, qu'en arrivera-t-il? Elle ne pourra vous refuſer les égards que l'on doit même aux indifférents. Les femmes d'ailleurs ont un fonds inépuiſable de bonté pour ceux qui les aiment. Vous ne l'ignorez pas, vous autres hommes, & c'eſt ce qui vous raſſure toutes les fois qu'on vous maltraite. Vous ſavez que votre préſence, vos ſoins, la douleur que vous affectez, font leur effet & déſarment à la fin notre fierté. Vous vous perſuadez que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur, ſont ceux préci-

Digitized by Google

ſément qu'elle redoute davantage, & par malheur vous ne rencontrez que trop juſte; elle ne les éloigne en effet que parce qu'elle n'eſt pas aſſez ſûre de leur réſiſter. Elle fait quelquefois plus; elle va juſqu'à braver l'ennui dont elle n'oſe attendre les attaques; en un mot, le courage d'une femme raiſonnable eſt preſque toujours capable d'un premier effort; mais rarement cet effort eſt-il durable. L'excès même de ſa violence eſt la cauſe de ſon peu de durée. L'ame n'a qu'un degré de force; épuiſée par la contrainte que lui a coûté cet effort, elle s'abandonne de laſſitude; bientôt le ſentiment de ſa foibleſſe la jette dans le découragement. Tel ſoutient avec audace le premier choc d'un ennemi redoutable, que le danger mieux connu effraye à la ſeconde attaque. Une femme perſuadée qu'elle a fait tout ce qu'il étoit poſſible pour ſe défendre d'un penchant qui l'entraîne, ſatisfaite des combats qu'elle a rendus, parvient bientôt à penſer que ſa réſiſtance ne peut tenir contre le pouvoir de l'amour: ſi elle ſe ſoutient encore, ce n'eſt plus par ſes propres forces; elle ne tire plus de ſecours que de l'idée qu'elle a donnée d'abord de ſa fierté à celui qui l'attaque, que de la timidité qu'elle a inſpirée dans les premiers

Digitized by Google

moments de ſa réſiſtance. Ainſi, pour peu qu'elle ſoit raiſonnable, elle débute donc preſque toujours par une belle défenſe: il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer; mais malheureuſement vous devinez le moyen de la vaincre, vous perſévérez à l'attaquer; elle n'eſt pas infatigable, & vous êtes ſi peu délicat, que pourvu que vous obteniez ſon cœur, peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à ſon conſentement. Au reſte, Marquis, l'excès des précautions qu'on prend contre vous, fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent, prendroit-on la peine de vous fuir? Je vous réponds que l'on ne vous feroit pas l'honneur de vous craindre. Mais je ſais combien les Amants ſont déraiſonnables. Toujours ingénieux à ſe tourmenter, l'habitude de n'être remplis que d'un ſeul objet, eſt chez eux ſi puiſſante, qu'ils aiment mieux en être occupés déſagréablement, que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains. Epris comme vous l'êtes, votre ſituation ne peut manquer d'être douloureuſe. Le pauvre Marquis, comme on le traite!

Digitized by Google

LETTRE XXX.

JE ſuis enchantée d'apprendre, avant mon départ pour la campagne, que vous êtes plus tranquille. Je vous avouerai franchement que ſi la Comteſſe avoit perſévéré à vous traiter avec la même ſévérité, j'aurois imaginé, non qu'elle fût inſenſible, mais que vous aviez un rival heureux. Cette réſiſtance auroit en effet paſſé les forces de la raiſon, lorſqu'elle combat toute ſeule; car vous devez être bien perſuadé, Marquis, qu'une femme n'eſt jamais plus intraitable que lorſqu'elle prend, dans les bontés qu'elle a pour un Amant favoriſé, de la fierté contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé, & que vous l'êtes ſeul. Je ſaurai vous en donner inceſſamment des nouvelles certaines; car je veux moi-même examiner la Comteſſe. Cette réſolution vous ſurprend ſans doute. Votre étonnement ceſſera dès que vous ferez attention que la maiſon de Madame de la Sabliere, où je vais paſſer huit jours, eſt voiſine de la Terre de votre aimable veuve. Vous m'apprenez

Digitized by Google

vous-même qu'elle vient de partir pour s'y rendre; joignez au voiſinage l'envie démeſurée que j'ai de la connoître, & vous ne ſerez point étonnée de la promeſſe que je viens de vous faire.... On ne me donne pas le temps d'achever ma Lettre, ni même de vous l'envoyer. Il faut partir à l'inſtant; ma compagne de voyage me lutine d'une façon étrange, & prétend que j'écris un billet doux. Je la laiſſe prétendre, & je mets ce papier ſur moi, pour continuer ma Lettre à la campagne. Adieu. Quoi! la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra donc pas de nous venir voir dans notre ſolitude?

Du Château de....

JE vous écris de chez la Comteſſe, mon cher Marquis; voilà la troiſieme journée que je paſſe à ſa Terre : c'eſt vous faire entendre aſſez clairement que je ne ſuis pas mal avec la maîtreſſe du logis. C'eſt une femme adorable, j'en ſuis enchantée. Je doute quelquefois ſi vous méritez de poſſéder un cœur comme celui-là. Me voilà ſa confidente décidée. Elle m'a dit tout ce qu'elle penſe de vous, & je ne déſeſpere pas de découvrir, avant notre retour à la Ville, les raiſons du changement

que vous avez remarqué dans ſon caractere. Je n'oſe pas vous en dire davantage; on pourroit venir dans mon appartement, & je ne veux pas qu'on ſache que je vous écris d'ici. Adieu.

LETTRE XXXI.

QUe j'ai de choſes à vous dire, Marquis! Je me préparois à vous tenir parole, & je projettois d'uſer de fineſſe avec la Comteſſe, pour lui tirer ſon ſecret; mais le hazard m'a bien ſervie. Vous n'ignorez pas ſa confiance pour Mr. de la Sabliere. Elle étoit tantôt avec lui dans un des boſquets du jardin : je traverſois une charmille pour aller les joindre, j'étois ſur le point de les aborder, lorſque votre nom a frappé mon oreille. J'ai ſuſpendu ma marche, je n'étois point apperçue; j'ai tout entendu, & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur converſation.

„ Je n'ai donc pu dérober à votre pé-
„ nétration mon penchant pour Mr. de
„ Sévigné, & vous ne pouvez concilier
„ le ſérieux d'une paſſion auſſi décidée
„ avec le caractere de frivolité qu'on me
„ connoît dans le monde? Vous vous
„ éton-

„ étonnerez donc bien davantage, ſi je
„ vous avoue que mon caractere exté-
„ rieur n'eſt pas le véritable; que la gra-
„ vité qui vous frappe aujourd'hi, n'eſt
„ qu'un retour à mon premier état; en
„ un mot, que je n'étois devenue petite
„ Maîtreſſe que par réflexion. Peut-être
„ imaginiez-vous que les femmes ne ſa-
„ voient diſſimuler que leurs défauts:
„ elles vont quelquefois plus loin, Mon-
„ ſieur, & j'en ſuis un exemple; elles dé-
„ guiſent juſqu'à leurs vertus, & puiſque
„ le mot m'eſt échappé, je ſuis tentée, au
„ riſque de vous ennuyer, de vous ap-
„ prendre par quelle gradation ſinguliere
„ je ſuis parvenue juſques-là.

„ Pendant mon mariage j'ai vécu dans
„ la retraite. Vous connoiſſiez Mr. le
„ Comte, & ſon goût pour la ſolitude.
„ Devenue veuve, il fut queſtion d'en-
„ trer dans le monde, & mon embarras
„ ne fut pas médiocre ſur la façon de m'y
„ préſenter. Je m'interrogeai moi-mê-
„ me: ce fut en vain que je voulus me le
„ cacher, je me trouvai du goût pour les
„ plaiſirs de ſociété; mais j'étois en mê-
„ me temps bien réſolue d'y joindre la pu-
„ reté des mœurs. Comment concilier
„ tout cela? Il me parut très-difficile de
„ me former un ſyſtême de conduite,

„ qui, ſans me compromettre, ne me pri-
„ vât pas non plus des douceurs de la vie.
„ Voici comme je raiſonnai. Deſtinées
„ à vivre parmi les hommes, faites pour
„ leur plaire, & pour partager leur bien-
„ être, nous devons auſſi ſouffrir de leurs
„ travers, & nous avons ſur-tout à crain-
„ dre leur malignité. Il ſemble qu'ils
„ n'ayent eu pour objet dans notre éduca-
„ tion que de nous rendre propres à l'a-
„ mour; c'eſt même la ſeule paſſion qu'ils
„ nous ayent permiſe; & par une contra-
„ diction bizarre & cruelle, ils ne nous
„ ont laiſſé qu'une ſorte de gloire à acqué-
„ rir, & c'eſt préciſément celle de réſiſter
„ à ce penchant. J'examinai donc ce qu'il
„ y avoit de mieux à faire, pour rappro-
„ cher dans l'uſage deux extrêmités ſi
„ fort oppoſées, & je ne trouvai de tou-
„ tes parts qu'inconvénients.

„ Nous ſommes, me diſois-je, aſſez
„ ſimples, lorſque nous entrons dans le
„ monde, pour imaginer que la plus
„ grande félicité d'une femme ſeroit d'ai-
„ mer & d'être aimée: nous ſuppoſons
„ alors que l'amour eſt fondé ſur l'eſti-
„ me, ſoutenu par la connoiſſance des
„ qualités aimables, épuré par la délica-
„ teſſe des ſentiments, dégagé de toutes
„ les fadeurs dont on le défigure; en un

„ mot, entretenu par la confiance & par
„ les épanchements de cœur. Mais mal-
„ heureuſement ce ſentiment, ſi flatteur
„ pour une femme ſans expérience, n'eſt
„ rien moins que cela dans l'uſage. On
„ ſe déſabuſe toujours trop tard.

„ J'étois aſſez bonne dans les commen-
„ cements, de me ſcandaliſer de deux im-
„ perfections que j'appercevois dans les
„ hommes; leur inconſtance, & leur fauſ-
„ ſeté. Toutes réflexions faites, j'ai vu
„ que le premier de ces défauts les rend
„ plus malheureux que coupables. De la
„ façon dont leur cœur eſt formé, ſont-
„ ils maîtres d'être toujours remplis du
„ même objet? Non; mais leur fauſſeté
„ mérite-t-elle la même indulgence? La
„ plupart attaquent les femmes de ſang
„ froid, dans le deſſein de les faire ſervir
„ à leurs amuſements, ou de les ſacrifier à
„ leur vanité, pour remplir le vuide d'une
„ vie oiſive, ou pour s'acquérir une ſorte
„ de réputation fondée ſur la perte de la
„ nôtre. Ceux-là ſont le grand nombre:
„ le moyen de les diſtinguer des véritables
„ Amants? Tous ont les mêmes dehors;
„ & l'homme qui feint d'être amoureux,
„ eſt quelquefois plus ſéduiſant que celui
„ qui l'eſt en effet.

„ Nous ſommes d'ailleurs aſſez dupes

„ pour nous faire de l'amour une affaire
„ capitale ; vous autres hommes, vous
„ vous en faites un jeu : rarement nous y
„ livrons-nous ſans penchant pour la per-
„ ſonne ; vous êtes aſſez peu délicats pour
„ vous y prêter ſans goût : nous nous
„ faiſons un devoir de la conſtance ; vous
„ cédez ſans ſcrupule au moindre dégoût.
„ A peine gardez-vous les bienſéances en
„ quittant une Maîtreſſe, dont ſix mois
„ auparavant la poſſeſſion faiſoit votre
„ bonheur & votre gloire. Heureuſe en-
„ core, ſi, par les indiſcrétions les plus
„ cruelles, vous ne la puniſſez pas de ſes
„ bontés!

„ J'avois donc envie de prendre les cho-
„ ſes au tragique, & je diſois : Si l'amour
„ entraîne tant de malheurs, une femme
„ qui chérit ſon repos & ſa réputation,
„ ne devroit jamais aimer. Cependant
„ tout me dit que nous avons un cœur,
„ que ce cœur eſt fait pour l'amour, &
„ que l'amour eſt involontaire. Pour-
„ quoi donc vouloir détruire un penchant
„ qui fait partie de nous-mêmes ? Le parti
„ le plus ſage ne ſeroit-il pas de travailler
„ à le rectifier ? Voyons comment il eſt
„ poſſible d'y réuſſir.

„ Quel eſt l'amour dangereux ? Je l'ai
„ remarqué : c'eſt celui qui occupe l'ame

Digitized by Google

„ toute entiere, qui abſorbe toutes les au-
„ tres paſſions, qui nous rend incapables
„ d'être occupées d'aucun autre ſenti-
„ ment; enfin, qui nous fait tout ſacrifier
„ à l'objet aimé.

„ Quels ſont les caracteres ſuſceptibles
„ de pareils ſentiments? Ce ſont préciſé-
„ ment les plus ſolides, ceux qui ſe ma-
„ nifeſtent le moins au-dehors, ceux qui
„ réuniſſent le plus de raiſon à beaucoup
„ de nobleſſe & d'élévation dans la façon
„ de penſer,

„ Quels ſont enfin les hommes les plus
„ redoutables pour des femmes de cette
„ trempe? Ce ſont ceux qui ne poſſedent
„ des qualités brillantes que ce qu'il en
„ faut pour mettre en valeur un mérite
„ eſſentiel. Il faut en convenir, ces hom-
„ mes-là ſont une très-mauvaiſe compa-
„ gnie pour une femme qui penſe. Il eſt
„ vrai qu'ils ſont rares à préſent, & qu'il
„ n'y eut jamais de ſiecle plus propre que
„ le nôtre à nous garantir des grandes
„ paſſions; mais le malheur peut vou-
„ loir qu'on en rencontre un dans la
„ foule.

„ Les Moraliſtes prétendent que cha-
„ cune de nous poſſede un fonds de ſen-
„ ſibilité deſtiné à s'exercer ſur quelques
„ objets que ce ſoit. Une femme raiſon-

„ nable ne s'affecte point de mille petits
„ avantages qui plaiſent dans les hommes
„ aux femmes ordinaires. Lorſqu'elle
„ rencontre un objet digne de ſon atten-
„ tion, il eſt tout naturel qu'elle en ſente
„ le prix; ſon affection ſe meſure ſur l'é-
„ tendue de ſes lumieres; elle ne peut en
„ être médiocrement occupée. C'eſt donc
„ à ces caracteres-là qu'il faut éviter de
„ reſſembler, & ce ſont les hommes dont
„ je viens de parler, dont on doit fuir, &
„ la rencontre, & le commerce, pour peu
„ que l'on ait ſoin de ſon repos. For-
„ mons-nous donc un caractere qui nous
„ procure deux avantages à la fois : l'un,
„ de nous préſerver de trop fortes im-
„ preſſions; l'autre, d'écarter les hom-
„ mes qui pourroient nous en donner.
„ Compoſons-nous des dehors qui puiſ-
„ ſent du moins les empêcher de ſe mon-
„ trer par les endroits eſtimables; met-
„ tons-les dans la néceſſité de vouloir
„ nous plaire par la frivolité, par les ridi-
„ cules : tout affectés qu'ils ſeront, leurs
„ défauts nous donneront des armes con-
„ tre eux. Quel état heureux peut nous
„ procurer tous ces préſervatifs? C'eſt,
„ ſans contredit, celui de Petite-Maî-
„ treſſe.

„ Vous êtes étonné de la conſéquence

„ ſinguliere à laquelle des raiſonnements
„ auſſi ſérieux m'ont conduite. Ce ſera
„ bien pis, lorſque vous m'entendrez ar-
„ gumenter en forme pour vous prouver
„ que j'ai raiſon : écoutez juſqu'au bout.
„ Je connois la juſteſſe de votre eſprit ;
„ je me pique auſſi, moi, toute frivole
„ que je vous ai paru, de n'en pas man-
„ quer ; vous finirez par être de mon avis.

„ Croyez-vous que les dehors de la
„ vertu garantiſſent le cœur des atteintes
„ de l'amour ? Pauvre reſſource ! quand
„ une femme devient capable d'une foi-
„ bleſſe, n'eſt-elle pas humiliée à propor-
„ tion de l'eſtime qu'elle avoit voulu ſur-
„ prendre ? Plus le faſte de ſa vertu a été
„ grand, plus elle donne de priſe à la ma-
„ lignité.

„ Quelle idée d'ailleurs ſe forme-t-on
„ dans le monde d'une femme vertueuſe ?
„ Les hommes ne ſont-ils pas aſſez injuſtes
„ pour croire que la femme la plus ſage
„ eſt celle qui cache le mieux ſes foibleſ-
„ ſes, ou qui par une retraite forcée ſe
„ met dans l'impoſſibilité d'en avoir ? Ils
„ portent même la méchanceté, tant ils
„ ont peur de nous accorder quelque
„ perfection, juſqu'à ſuppoſer que nous
„ ſommes toujours dans un état violent
„ toutes les fois que nous entreprenons

„ de leur réſiſter. Il n'eſt point d'hon-
„ nête femme, dit un de nos amis, qui
„ ne ſoit laſſe de ſon métier. Et quelle
„ eſt la recompenſe des tourments aux-
„ quels ils nous croyent condamnés? Ele-
„ vent-ils du moins des autels à des ef-
„ forts auſſi héroïques? Non. La plus
„ honnête femme eſt, ſelon eux, celle
„ dont on ne parle point; c'eſt-à-dire,
„ qu'une indifférence parfaite de leur
„ part, un oubli général, eſt le prix de no-
„ tre vertu. Ne faut-il pas en avoir beau-
„ coup pour la conſerver à ce prix? Qui
„ ne ſeroit tenté de l'abandonner? Mais
„ il eſt des choſes graves qu'on ne ſauroit
„ ſe diſſimuler.

„ Le déshonneur ſuit de près une foi-
„ bleſſe. La vieilleſſe eſt affreuſe par elle-
„ même; que doit-ce être lorſqu'il faut
„ la paſſer dans les remords? Je ſentis la
„ néceſſité d'éviter ce malheur. Je me
„ figurai d'abord ne pouvoir y réuſſir
„ qu'en me condamnant à une vie fort
„ auſtere, & je ne me ſentois pas aſſez
„ de courage pour l'entreprendre; mais
„ bientôt l'état de Petite-Maîtreſſe me pa-
„ rut ſeul capable de concilier les plai-
„ ſirs avec la vertu. Au ſourire qui vous
„ échappe, je vois que cette idée vous
„ paroît toujours un paradoxe: elle eſt

„ plus

„ plus raiſonnable que vous ne penſez.
„ Une Petite-Maîtreſſe eſt-elle obli-
„ gée, dites-le-moi, d'avoir un attache-
„ ment? Ne la diſpenſe-t-on pas d'être
„ tendre? Il ſuffit qu'elle ſoit aimable, &
„ qu'elle donne tout à l'extérieur. Dès
„ qu'elle joue bien le rôle dont elle s'eſt
„ chargée, on ne ſe défie ſeulement pas
„ qu'elle ait un cœur. De la figure, des
„ airs, des caprices, du jargon à la mode,
„ des fantaiſies, des goûts ſinguliers, c'eſt
„ tout ce qu'on exige d'elle: elle peut être
„ au fond vertueuſe impunément. Quel-
„ qu'un s'aviſe-t-il de l'attaquer? S'il trou-
„ ve de la réſiſtance, bientôt il renonce à
„ l'inquiéter: il ſuppoſe que la place eſt
„ priſe; il attend patiemment ſon tour.
„ Sa perſévérance lui feroit tort; elle an-
„ nonceroit un homme qui ne connoît
„ pas les déférences qu'on doit à des ar-
„ rangements pris avant qu'il ſe fût pro-
„ poſé: en ſorte que la Belle eſt garantie
„ même par la mauvaiſe opinion qu'on
„ a d'elle.
„ Je lis dans vos yeux ce que vous al-
„ lez me dire: l'état de Petite-Maîtreſſe
„ peut nuire à ma réputation, & me jet-
„ ter dans les inconvénients que je veux
„ éviter. N'eſt-ce pas là votre penſée?
„ Mais ne ſavez-vous pas, Monſieur,

„ que la conduite la plus auſtere ne nous
„ ſauve pas des traits de la malignité?
„ L'opinion des hommes fait notre répu-
„ tation, & la bonne & la mauvaiſe idée
„ qu'ils prennent de nous eſt preſque
„ toujours également fauſſe. C'eſt la pré-
„ vention, c'eſt une eſpece de fatalité qui
„ détermine leur jugement; en ſorte que
„ notre gloire dépend beaucoup moins
„ d'une vertu réelle que du bonheur des
„ circonſtances. L'eſpérance d'occuper
„ une place honorable dans leur imagi-
„ nation, ne doit donc pas ſeule nous
„ animer dans la pratique de la vertu; ce
„ doit être ſur-tout le deſir d'être bien
„ avec ſoi-même, & de pouvoir ſe dire,
„ quelle que ſoit l'opinion du Public à
„ notre égard, *je n'ai rien à me reprocher.*
„ Eh! qu'importe, après tout, à quoi l'on
„ doive ſa vertu, pourvu qu'on la con-
„ ſerve en effet.

„ Je demeurai donc convaincue que je
„ ne pouvois pas mieux choiſir, en dé-
„ butant dans le monde, qu'en prenant
„ le maſque que je crus le plus favorable
„ à mon repos & à ma gloire. Je m'at-
„ tachai encore plus étroitement à l'a-
„ mie qui m'avoit aidée de ſes conſeils:
„ c'étoit la Marquiſe de..... ma paren-
„ te. La conformité de nos ſentiments

Digitized by Google

„ étoit parfaite. Nous fréquentâmes les
„ mêmes Sociétés. La charité pour le pro-
„ chain n'étoit pas, à la vérité, notre
„ vertu favorite. Nous entrions dans un
„ cercle comme dans une ſalle de bal, où
„ ſeules nous aurions été maſquées. Nous
„ nous y permettions toutes ſortes de
„ folies; nous excitions les ridicules à ſe
„ montrer. Après nous être beaucoup
„ amuſées de cette comédie, ſa fin n'étoit
„ pas celle de nos plaiſirs; ils ſe renou-
„ velloient dans le tête-à-tête. Que les
„ femmes nous y paroiſſoient ſottes! &
„ dans les hommes quel vuide! quelle fa-
„ tuité! que d'impertinences! Si dans le
„ monde que nous voyions, il en paroiſ-
„ ſoit un capable de ſe faire craindre,
„ c'eſt-à-dire, de ſe faire eſtimer, nous le
„ déſolions par nos airs, par le peu de
„ cas que nous affections d'en faire, &
„ par les agaceries dont nous accablions
„ ceux qui le méritoient le moins. Enfin,
„ pour reſter inſenſibles, nous étions
„ preſque parvenues à croire que nous
„ devions voir mauvaiſe compagnie.

„ Cette conduite nous a long-temps
„ garanties des pieges de l'amour, &
„ nous a ſauvées de l'ennui mortel qu'une
„ vertu triſte & plus grave auroit ré-
„ pandu ſur notre vie. Frivoles, impé-

„ rieuſes, décidées, coquettes même, ſi „ vous voulez, en préſence des hom- „ mes, mais ſolides, raiſonnables, ver- „ tueuſes à nos propres yeux, nous étions „ heureuſes avec ce caractere. Il ne ſe „ préſentoit aucun homme que nous puſ- „ ſions craindre. Ceux qui pouvoient ſe „ faire redouter, étoient obligés de ſe „ donner des ridicules pour être ſouf- „ ferts & fêtés parmi nous.

„ Mais ce qui m'a fait douter de la vé- „ rité de mes principes, c'eſt qu'ils ne „ m'ont pas toujours préſervée des dan- „ gers que je voulois éviter. J'ai vu, par „ ma propre expérience, que l'amour eſt „ un traître avec lequel il n'eſt pas ſûr de „ badiner. Je ne ſais par quelle fatalité le „ Marquis de Sévigné a ſu rendre mes „ projets inutiles. Malgré toutes mes „ précautions, il a trouvé la route de „ mon cœur. Quelque réſiſtance que je „ lui aye oppoſée, il a fallu l'aimer, & „ ma raiſon ne me ſert plus qu'à juſtifier „ à mes yeux le goût que j'ai pris pour „ lui. Heureuſe, s'il ne me fournit ja- „ mais l'occaſion de changer de ſenti- „ ments ! Je n'ai pu m'empêcher de lui „ laiſſer entrevoir ma véritable façon de „ penſer : j'aurois craint à la fin qu'il ne „ me crût auſſi ridicule en effet que je le

„ paroiſſois ; & quand ma ſincérité de-
„ vroit me rendre moins aimable à ſes
„ yeux, (car je ſais que la frivolité cap-
„ tive plus les hommes que le mérite
„ réel) je veux me montrer à lui telle que
„ je ſuis. Je rougirois de ne devoir ſon
„ cœur qu'à un menſonge perpétuel de
„ toute ma perſonne.

„ Je ſuis encore moins ſurpris, Mada-
„ me, dit alors Mr. de la Sabliere, de la
„ nouveauté de votre projet, que de l'a-
„ dreſſe avec laquelle vous êtes parve-
„ nue à rendre plauſible une idée auſſi ſin-
„ guliere. Souffrez que je le diſe ; il n'eſt
„ pas poſſible de s'égarer avec plus d'eſ-
„ prit. Auſſi avez-vous éprouvé le ſort
„ de tous les gens à ſyſtême : ils pren-
„ nent de longs détours pour s'écarter
„ de la route battue ; ils n'en viennent
„ pas moins échouer contre les mêmes
„ écueils : & pour uſer du privilege que
„ vous m'avez donné de vous dire ou-
„ vertement ma penſée, croyez, Com-
„ teſſe, que le ſeul moyen de conſerver
„ votre repos, c'eſt de prendre ouver-
„ tement l'état de femme raiſonnable. Ja-
„ mais on ne gagna rien à compoſer avec
„ la vertu.

Quand je vis que la converſation pre-noit cette tournure, je ſentis qu'elle alloit

bientôt finir; je m'éloignai promptement, & je ne ſongeai plus qu'à ſatisfaire votre curioſité. Je ſuis excédée d'écrire : dans deux jours nous retournerons à Paris.

LETTRE XXXII.

EH bien, Marquis, nous voilà de retour ; mais les nouvelles que nous vous apportons pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre goût. Jamais vous n'avez eu une ſi belle occaſion d'accuſer les femmes de caprice. Je vous écrivois la derniere fois pour vous dire qu'on vous aimoit, aujourd'hui c'eſt pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges réſolutions contre vous ; tremblez : c'eſt une choſe bien décidée ; la Comteſſe ne veut plus vous aimer qu'à ſon aiſe & ſans qu'il en coûte jamais rien à ſon repos. Elle a vu les conſéquences d'une paſſion telle que la vôtre; elle n'a pu les enviſager ſans effroi : elle a donc pris le parti d'en arrêter les progrès. Et que les preuves qu'elle vous a données de ſon penchant, ne vous raſſurent poin,. Vous vous imaginez, vous autres hommes, que dès qu'une femme vous a fait un aveu, jamais elle ne pourra briſer vos

Digitized by Google

chaînes : détrompez-vous. La Comteſſe eſt beaucoup plus raiſonnable ſur votre compte que vous ne penſez, & je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conſeils une partie de ſa fermeté. Ne comptez donc plus ſur mes Lettres : auſſi-bien vous n'avez plus beſoin des ſecours que vous pouviez en tirer pour connoître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des armes contre elles ; ſans cela ſeriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur de la Comteſſe ? Il faut l'avouer ; j'ai jugé mon ſexe avec trop de rigueur, & vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le ſens bien à préſent : il eſt plus de femmes ſolides & eſſentiellement vertueuſes que je ne l'avois cru. Quel fonds de raiſon ! quel aſſemblage de toutes les qualités eſtimables dans notre amie ! Non, Marquis, je n'ai pu lui refuſer les ſentiments de la plus tendre eſtime ; & ſans conſulter vos intérêts, je me ſuis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez ; mais la confiance qu'elle avoit priſe en moi, n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part ? Je ne vous diſſimulerai même rien de mes méchancetés : j'ai porté la malice juſqu'à l'inſtruire des avantages que vous pouviez avoir tirés de tout ce que je vous

ai écrit ſur les femmes. " Je ſens, m'a-
„ t-elle dit, combien eſt redoutable un
„ Amant, qui joint à tant de connoiſſance
„ du cœur le talent de s'exprimer d'une
„ façon noble & délicate. Quels avanta-
„ ges n'a-t-il pas avec une femme qui
„ penſe & qui raiſonne ? Je l'ai remar-
„ qué; c'eſt par le raiſonnement même
„ qu'il la ſéduit : il a l'art d'employer l'eſ-
„ prit qu'il lui trouve, à juſtifier aux yeux
„ de ſa raiſon les égarements dans leſ-
„ quels il l'entraîne. Une Amante d'ail-
„ leurs ſe croit obligée de proportionner
„ les ſacrifices à la connoiſſance qu'elle a
„ de ſes bonnes qualités. Avec un hom-
„ me ordinaire, une foibleſſe eſt une foi-
„ bleſſe; on en rougit : avec un homme
„ d'eſprit, c'eſt un tribut qu'on croit de-
„ voir à ſon mérite, c'eſt même une
„ preuve de notre diſcernement; elle fait
„ l'éloge de notre goût; on s'en applau-
„ dit. C'eſt ainſi qu'en faiſant tourner au
„ profit de la vanité, ce qu'il enleve à la
„ vertu, cet enchanteur dérobe à nos
„ yeux la gradation de nos foibleſſes. „
Tels ſont à préſent, Marquis, les ſenti-
ments de la Comteſſe, & je ne ſais s'ils
vous laiſſent beaucoup d'eſpérance.

Je n'ignore pas qu'il eût été mieux ſans doute de faire ces réflexions, & de ſuivre

notre projet ſans vous en inſtruire : c'étoit même notre premiere réſolution; mais pouvois-je en conſcience travailler ſecrétement contre vous? n'eût-ce pas été vous trahir? D'ailleurs, en agiſſant ainſi, nous aurions paru vous redouter, & nous nous ſentons aſſez de courage pour vous inſtruire de tout ce que nous ferons pour vous réſiſter. Venez donc, Marquis : notre envie de vous voir va juſqu'à l'impatience. En voulez-vous ſavoir la raiſon? c'eſt que nous vous attendons ſans vous craindre. Songez que ce n'eſt plus une Amante que vous avez à combattre; ce ſeroit un trop foible adverſaire; ſon courage pourroit ſe démentir : c'eſt moi, c'eſt une femme de ſang froid, qui ſe croit intéreſſée d'honneur à ſauver du naufrage la raiſon de ſon amie. Oui, je pénétrerai juſques dans le fond de votre ame; j'y lirai vos deſſeins pervers; je les préviendrai; je veux rendre inutiles tous les artifices de votre malignité. Vous m'accuſerez de trahiſon tant qu'il vous plaira; venez ce ſoir, & je vous ferai convenir que toute ma conduite eſt conforme à la plus exacte équité. Tant que votre inexpérience a eu beſoin d'être éclairée, ſoutenue, encouragée, mon zele pour vous m'a fait tout ſacrifier à vos intérêts : tout

Digitized by Google

l'avantage alors étoit du côté de la Comteſſe. Les choſes ont bien changé de face : toute ſa fierté ſuffit à peine aujourd'hui pour vous réſiſter. Autrefois elle avoit en ſa faveur ſon indifférence, &, ce qui valoit mieux encore, votre mal-adreſſe : aujourd'hui vous avez de l'expérience, & elle a ſa raiſon de moins. Après cela, me joindre à vous contre elle, trahir la confiance qu'elle a priſe en moi, lui refuſer les ſecours qu'elle a droit d'en attendre, ſi vous êtes ſincere, vous l'avouerez vous-même, ce ſeroit une choſe criante. Je veux donc déſormais réparer le mal que je puis avoir fait en vous révélant nos ſecrets, en vous initiant dans nos myſteres. Je ne ſais pourquoi ; mais au plaiſir que je ſens à vous traverſer, il me ſemble que je travaille pour mon propre compte, & cependant vous ſavez juſqu'où j'étends mes droits ſur vous. Mes ſentiments ſeront toujours les mêmes ; & de votre côté ſans doute vous êtes trop équitable, pour que ce que je fais aujourd'hui en faveur d'une amie, diminue rien de votre eſtime pour moi. A tantôt donc chez la Comteſſe.

Digitized by Google

LETTRE XXXIII.

QUoi ! Marquis, deux femmes vous font peur ? vous déſeſpérez déja de vos affaires, parce qu'elles s'oppoſent à vos ſuccès ; & vous voilà prêt à abandonner la partie ? Oh ! je vous croyois plus de courage. Il eſt vrai que la fermeté de la Comteſſe m'a étonnée moi-même, & je ne comprends pas comment elle a pu tenir pendant toute une ſoirée contre vos empreſſements. Je ne vous ai point encore vu ſi ſéduiſant ; & elle vient de m'avouer qu'elle ne vous avoit jamais trouvé ſi redoutable : mais je réponds d'elle, puiſque ſon courage ne s'eſt point démenti dans une occaſion ſi périlleuſe. Mes vues s'étendent même plus loin : la façon dont elle a ſoutenu le ton ironique, me feroit preſque croire qu'elle eſt médiocrement épriſe. Une femme véritablement bleſſée, ne joue pas le ſentiment d'un air auſſi cavalier : cela me fait naître une idée ſinguliere. Il ſeroit fort plaiſant que, tout en badinant, nous parvinſſions à découvrir que votre tendre Adélaïde ne vous aime pas juſqu'à un certain point. Quel coup pour votre vanité ! mais que vous cher-

Digitized by Google

cheriez bientôt à vous en venger! & que vous trouveriez de Belles prêtes à vous conſoler de votre perte! Combien de fois le dépit ne vous feroit-il pas dire: " Qu'eſt-„ ce donc que le cœur d'une femme? „ qu'on me le définiſſe à préſent.

Cependant ſavez-vous, après tout, que je ſuis tentée de vous plaindre, & que ſi je vous voyois prendre tout ceci trop à cœur, je ne ſais ce que je ne ferois point pour adoucir votre ſituation? Mais je vous connois de la fermeté: les premiers mouvements paſſés, vous verrez bientôt que le meilleur parti que vous ayiez à prendre, c'eſt de vous réduire à la qualité d'ami que nous vous avons ſi généreuſement offerte. Vous devez même vous trouver fort heureux; votre congé pouvoit être abſolu. Ne vous en faites cependant pas un trop grand trophée; vous ſeriez plus mal traité ſi nous vous redoutions davantage. Adieu, Marquis. La Comteſſe que j'ai au chevet de mon lit, vous dit mille choſes tendres: elle eſt édifiée de la diſcrétion avec laquelle vous en uſez avec nous. Ne point inſiſter lorſque deux Dames paroiſſent vous être contraires, cela eſt du dernier galant. Tant de modeſtie les déſarmera ſans doute, & pourra quelque jour exciter leur pitié. Eſpérez; on vous le permet.

Digitized by Google

De la Comteſſe.

DUſſiez-vous, Marquis, en concevoir les eſpérances les plus flatteuſes, je mettrai deux mots au bas de ce billet. Je ne l'ai pas lu; je me défie ſeulement qu'il y eſt un peu queſtion de moi : mais je veux vous écrire de ma main, que nous paſſerons ſeules ici la journée. Je voudrois vous aſſurer moi-même que je vous aime médiocrement à préſent, & que j'ai toute l'envie du monde de ne vous plus aimer du tout. Cependant, ſi vous vous aviſiez de venir troubler notre tête-à-tête, je ſuis bien-aiſe de vous en avertir, votre cœur ſeroit dans le plus grand danger. On veut me faire croire que je ſuis aujourd'hui plus jolie que vous ne m'avez encore vue, & je ne me ſuis jamais ſentie ſi bien diſpoſée à vous maltraiter.

LETTRE XXXIV.

TOut ceci, Marquis, commence à paſſer la plaiſanterie. Expliquez-vous, de grace. Avez-vous prétendu parler ſérieuſement dans votre Lettre, en y faiſant entendre que j'agiſſois dans cette occaſion

Digitized by Google

par jalouſie, & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comteſſe que pour en profiter? Ou vous êtes le plus méchant des hommes, ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, ſi vous avez jamais pu me ſoupçonner de cette noirceur; le plus adroit, ſi vous n'avez jetté ce ſoupçon que pour me rendre ſuſpecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'eſt que l'alternative m'eſt également injurieuſe, puiſque la Comteſſe a pris la choſe très-ſérieuſement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connoiſſez bien votre aſcendant ſur ſon cœur! Vous ne pouviez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner répondre à ma derniere Lettre; ne point venir au rendez-vous qu'on vous y avoit donné; reſter trois jours ſans nous voir; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide; oh! je vous l'avoue franchement, c'eſt ſe conduire en homme conſommé; c'eſt là ce que j'appelle un coup de maître. Auſſi le ſuccès le plus complet a-t-il répondu à votre eſpérance. La Comteſſe n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte que cette indifférence ne fût réelle, l'a jettée

dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez voir votre ouvrage, venez eſſuyer les larmes que vous faites couler, venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu! qu'eſt-ce donc que la femme la plus raiſonnable, quand l'amour lui a tourné la tête? Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'eſſuyer? Comment donc! à entendre la Comteſſe aujourd'hui, j'ai eu de ſa vertu une défiance injurieuſe, j'ai eu de vos prétentions une fauſſe idée, & je vous ai ſuppoſé des deſſeins criminels pour avoir le plaiſir de vous en punir. Je ſuis dure, injuſte, cruelle; que ſais-je, moi, de quelles épithetes on ne m'a pas accablée. Quels emportements! oh, je vous le proteſte, ce ſera le dernier orage que j'eſſuyerai pour m'être mêlée de vos affaires, & je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée l'un & l'autre. Les donneurs d'avis n'ont pas le beau rôle en pareils cas, à ce qu'il me paroît; toujours ils reſtent chargés de ce qui peut y avoir de fâcheux dans la querelle, & les Amants profitent ſeuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je ſerois bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfants dont les fo-

Digitized by Google

lies m'amuſeront : je dois les regarder d'un œil philoſophique, & finir par reſter l'amie de tous les deux. Venez donc ſur le champ m'aſſurer ſi cette réſolution vous convient. Allons, ne faites plus le petit cruel; venez faire la paix. Ces pauvres enfants! l'un a des vues ſi innocentes, l'autre eſt ſi ſûre de ſa vertu, que vouloir gêner leur penchant, c'eſt aſſurément les affliger ſans raiſon.

LETTRE XXXV.

JE le vois, Marquis; le ſeul moyen de bien vivre avec la femme la plus raiſonnable, c'eſt de ne jamais ſe mêler de ſes affaires de cœur. Mon parti eſt donc pris. Déſormais je ne parlerai plus de vous à la Comteſſe que quand elle m'y forcera : je n'aime pas les tracaſſeries. Cependant cette réſolution ne changera rien à mes ſentiments pour vous, ni même à l'amitié que je veux conſerver pour elle. Mais quoique je reſte ſon amie, je ne me ferai aucun ſcrupule d'en uſer avec vous comme par le paſſé, & je continuerai, puiſque vous l'exigez, à vous communiquer mes idées ſur les ſituations où vous vous trouverez, à condition cependant que

que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens; liberté que je ne prendrai pourtant pas aujourd'hui : car ſi la Comteſſe ſuit le plan qu'elle a formé, ſi en effet elle perſiſte à ne point vous voir tête-à-tête, je ne vois pas que vos affaires avancent ſitôt. Elle ſe ſouvient de ce que je lui ai dit; elle connoît ſon cœur, elle a raiſon de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puiſſe ſe fier à ſes forces, & qui s'expoſe ſans inquiétude aux empreſſements d'un homme qu'elle aime. Rien n'eſt ſi dangereux pour nous que la préſence, que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime, le feu dont toute ſa perſonne eſt comme embraſée, excitent nos ſens, allument notre imagination, appellent nos deſirs. Je le diſois un jour à la Comteſſe; nous ne reſſemblons pas mal à ſon claveſſin : quelque bien diſpoſé qu'il ſoit à répondre à la main qui doit le toucher, juſqu'à ce qu'il ſente l'impreſſion de cette main, il reſte dans le ſilence; touchez le clavier, les ſons ſe font entendre. Achevez le parallele, & tirez les conſéquences.

Mais, après tout, de quoi vous plaignez-vous, Monſieur le Métaphyſicien? Voir la Comteſſe, entendre le doux ſon de ſa voix, lui rendre de petits ſoins,

pouſſer auprès d'elle la délicateſſe des ſentiments à perte de vue, s'édifier de ſes diſcours ſur la vertu, n'eſt-ce pas pour vous la ſuprême félicité ? Laiſſez à des ames terreſtres ces ſentiments groſſiers qui commencent à ſe développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui, on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de ſoutenir que l'amour étoit l'ouvrage des ſens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raiſon ; je n'en ſuis pas fâchée. Soyez puni de votre injuſtice. Adieu.

Le Chevalier, votre ancien Rival, s'eſt donc vengé des rigueurs de la Comteſſe, en s'attachant à la Marquiſe ſa parente ? Ce choix fait aſſurément l'éloge de ſon goût ; ils ſont faits l'un pour l'autre, & je ſerai charmée de ſavoir où cette belle paſſion pourra les conduire.

LETTRE XXXVI.

VOus croyez donc, Marquis, que je n'ai pas ſenti toute l'ironie des compliments que vous daignez me faire ſur mon prétendu raccommodement avec la Comteſſe : ſachez, Monſieur, que nous n'avons jamais été brouillées. Il eſt vrai

qu'elle m'a priée d'oublier ſes vivacités; elle a mis tout ſur le compte de l'amour; elle m'a fait promettre de lui continuer mes conſeils. Mais, grand Dieu! à quoi ſerviront-ils ces conſeils, qu'à vous préparer un triomphe de plus? Le meilleur que je puiſſe lui donner, ce ſeroit de rompre avec vous; car quelque confiance qu'elle ait en ſa fierté, la fuite ſeule peut être un préſervatif certain contre vous. Elle croit, par exemple, avoir fait un grand effort de raiſon, en vous tenant le diſcours dont vous me faites part; mais toutes les femmes raiſonnables ne manquent pas d'employer le même langage dès qu'un Amant commence à leur faire entrevoir ſes reſpectueuſes prétentions. Je ne veux que votre cœur, diſent-elles, vos ſentiments, votre eſtime; c'eſt tout ce que je deſire. Vous ne trouverez que trop de femmes aſſez peu délicates pour ſe croire très-heureuſes d'accepter ce que je refuſe. Jamais je n'envierai un bonheur de cette eſpece.... Donnez-vous de garde, Marquis, de combattre ouvertement ces beaux ſentiments: douter dans ces occaſions de la ſincérité des femmes, c'eſt être plus qu'offenſant, c'eſt être maladroit. Il faut applaudir à leur erreur, ſi vous voulez en profiter. Elles veulent

paroître délicates, & ſeulement ſenſibles aux plaiſirs de l'ame; c'eſt leur ſyſtême, c'eſt l'eſprit du corps. Si quelques-unes ſont de bonne foi, combien en eſt-il qui ne ſe font point illuſion, & qui ne veulent qu'en impoſer?

Mais quelle que ce ſoit la cauſe qui les détermine à vous donner le change, n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'elles veulent bien prendre la peine de vous tromper ainſi? Que d'obligations ne devez-vous pas leur avoir? Elles donnent par ces façons un grand prix à des choſes qui ſans cela paroîtroient bien peu deſirables. Admirez notre adreſſe: en feignant de l'indifférence pour ce que vous appellez les plaiſirs de l'amour, en affectant même de l'éloignement pour ces douceurs, nous augmentons la grandeur du ſacrifice que nous vous faiſons; nous ſavons par-là charger de la reconnoiſſance les auteurs mêmes des bienfaits que nous recevons; vous nous ſavez gré du bien que vous nous faites. Et puiſqu'il étoit dit que nous devions vous tromper, quelle obligation ne devez-vous pas nous avoir? Nous avons choiſi la maniere la plus obligeante: vous gagnez les premiers à cette ſupercherie; nous ne pouvons multiplier les difficultés, ſans augmenter le

Digitized by Google

prix de votre victoire. Les peines, les soins, ne sont-ils pas la monnoye avec laquelle les Amants payent leurs plaisirs? Quelle satisfaction pour votre vanité, de pouvoir vous dire à vous-même : cette femme si délicate, si insensible aux impressions des sens; cette femme qui craignoit si fort d'être dédaignée, vient cependant de me sacrifier sa répugnance, ses craintes, sa fierté! Mon mérite, les agréments de ma personne, mon adresse ont surmonté des obstacles invincibles pour tout autre. Que je suis content de moi! si les femmes agissoient de bonne foi, si elles avoient autant d'empressement à vous montrer leurs desirs que vous en marquez à les pénétrer, vous ne pourriez pas vous dire tout cela. Que de plaisirs perdus! Il ne faut donc pas leur faire un crime de cet artifice; il en naît pour vous tant d'avantages : feignez d'être trompé, & vous ne le serez plus qu'avec plaisir.

Si la Comtesse savoit ce que je vous écris, quels reproches ne me feroit-elle pas?

Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

JE ſens à merveille qu'un homme de votre condition, qu'un Militaire ſurtout, eſt ſouvent expoſé à voir mauvaiſe compagnie : il eſt par conſéquent quelquefois entraîné chez les divinités dont vous me parlez. Malgré cela, vous ne vous êtes pas trompé : je vous aurois grondé ſans doute, ſi je n'étois pas ſûre que, dans l'état où ſe trouve votre cœur, des Héroïnes de couliſſe ne peuvent être dangereuſes pour vous. Mais la Comteſſe eſt moins indulgente, dites-vous; ſa jalouſie ne m'étonne pas : elle me confirme dans ma façon de penſer ſur les Métaphyſiciennes. Je vois combien on doit compter ſur leur ſincérité. Ses plaintes ſont bien ſingulieres : car enfin, que lui enleve-t-on? Les Belles dont il s'agit, ne ſont rien moins que femmes à ſentiment, & ce n'eſt qu'aux ſentiments que la Comteſſe eſt attachée.

Que les femmes ſont peu d'accord avec elles-mêmes! Elles s'efforcent de paroître mépriſer les filles de ſpectacles; elles les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris : mais, après tout, ont-el-

Digitized by Google

les tort de les redouter ? N'êtes-vous pas plus ſenſible à l'aiſance de leur commerce, qu'à celui d'une femme raiſonnable, qui n'offre que de l'ordre, de la décence & de l'uniformité ? Avec les premieres, les hommes ſont à leur aiſe ; il ſemble qu'ils ſoient dans leur état naturel : avec celles-ci, ils ſe contiennent, ils s'obſervent, ils repréſentent. Sur le portrait que l'on m'a fait de quelques-unes, je vois même qu'il en eſt en effet de très-capables de faire faire une infidélité à la Maîtreſſe la mieux aimée. Mais dans un homme ſenſé, cette infidélité, ſi c'en eſt une, ne ſauroit être durable : elles peuvent exciter un goût vif, mais jamais une véritable paſſion.

Les filles d'Opéra ſeroient donc trop dangereuſes, ſi elles avoient dans l'eſprit, ou dans l'humeur, dequoi vous amuſer toujours autant qu'elles le font les premieres fois que vous les voyez. Pour peu qu'elles ayent de jargon, d'uſage & de décence dans les dehors, il n'eſt guères poſſible qu'elles ne vous plaiſent pas d'abord. Vous êtes quelquefois ſi peu délicats ! La liberté de leur entretien, la vivacité de leurs ſaillies, leurs étourderies, tout cela vous met dans une ſituation qui vous plaît : une joye vive & folle s'empare de

vous, les heures avec elles vous paroiſſent des inſtants. Mais heureuſement pour vous, elles n'ont preſque jamais aſſez de reſſource pour ſoutenir un rôle ſi amuſant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture, elles ont bientôt parcouru le cercle étroit qu'elles avoient à décrire. Les mêmes plaiſanteries, les mêmes récits, les mêmes ſingeries reviennent; & rarement rit-on deux fois de la même choſe, quand on méſeſtime les plaiſants.

Que la Comteſſe ſe tranquilliſe donc; je vous connois aſſez pour lui répondre que ce ne ſont point ces femmes-là qu'elle doit appréhender : il en eſt dans le monde de plus redoutables; ce ſont les femmes galantes. Etres équivoques dans la Société, elles tiennent le milieu entre les femmes ſages & celles dont je viens de parler : elles vivent avec les premiers, & ne différent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuſes que tendres, elles ſéduiſent, en prêtant aux ſentiments les moins délicats, un air de paſſion qui les fait prendre pour de l'amour; elles ſavent donner une impreſſion de tendreſſe, à ce qui n'eſt que goût pour les plaiſirs : elles vous font croire que c'eſt par choix, par la reconnoiſſance de votre mérite qu'elles ſe ſont rendues, ſi vous ne les connoiſſez pas pour

pour galantes : la nuance qui distingue les véritables motifs qui les font agir, d'avec la sensibilité du cœur, est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion, ce qui n'est chez elles qu'une ivresse des sens. Vous croyez être aimé, parce que vous êtes aimable ; vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes que je craindrois à la place de la Comtesse. La Financiere qui s'est introduite dans sa société, est de ce nombre : je l'en ai déja prévenue. Je me souviens que dans votre précédente Lettre vous me parliez des agaceries qu'elle s'est avisée de vous faire : la Comtesse n'avoit pas tort d'en prendre de l'ombrage. Votre passion pour celle-ci est, à la vérité, trop forte actuellement, pour que vous ne lui sacrifiiez pas tout. Mais que je crains que vous ne soyez pas toujours aussi honnête homme ! Madame de.... a de la fraîcheur & de l'enjouement; elle est dans cet âge où les femmes se chargent volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, & de leur donner la premiere leçon de galanterie. L'air intéressant & affectueux que vous lui trouvez, fera son effet ; prenez-y garde, c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y

attache ; elles trouvent même très-ſouvent le ſecret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

LETTRE XXXVIII.

JE me hâte de vous apprendre, Marquis, que je viens de ſoutenir theſe contre Mr. de la Bruyere. Vous admirez ſans doute ma témérité? Le fait n'en eſt pas moins vrai. Il prétendoit que Corneille a peint les hommes comme ils devroient être, & Racine tels qu'ils ſont : je ſoutenois préciſément le contraire. Nous avions d'illuſtres ſpectateurs du combat, & j'ai eu en ma faveur des ſuffrages dont il ne tiendroit qu'à moi de me glorifier. Mais comme le détail de tout cela ſeroit trop long à faire par écrit, venez tantôt, nous vous le ferons de vive voix. Chacun a ſa maniere de peindre; j'ai la mienne auſſi, moi. Je repréſente les femmes telles qu'elles ſont, & je ſuis très-fâchée de ne pouvoir les repréſenter telles qu'elles voudroient être. Je réponds à votre Lettre.

L'eſpece de langueur que vous éprouvez, ne m'a point ſurpriſe. La maladie de la Marquiſe vous a privé du plaiſir de voir ſa parente, votre cœur eſt reſté pen-

Digitized by Google

dant trois jours dans la même ſituation, & c'eſt une choſe toute ſimple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comteſſe, ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes paſſions, on éprouve de ces ſituations de tiédeur, qui étonnent ceux mêmes qui les reſſentent. Soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, ſe laſſe à la fin, ou qu'il ſoit abſolument incapable d'être ſans ceſſe rempli du même objet, il eſt des moments d'indifférence dont on chercheroit vainement la cauſe. Plus ſes mouvements ont été vifs, plus le calme qui leur ſuccede eſt profond; & ce calme eſt toujours plus funeſte à l'objet aimé, que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint par une réſiſtance trop ſévere ou trop uniforme. La femme ordinaire ne ſait que réſiſter; la femme intelligente fait plus, elle varie ſa façon de réſiſter, & c'eſt là le ſublime de l'art. Chez la Comteſſe d'ailleurs les devoirs de l'amitié ſont préférés à ce qu'elle doit à ſon Amant, & c'eſt une nouvelle raiſon de votre refroidiſſement pour elle. L'amour eſt un ſentiment jaloux & tyrannique, qui n'eſt ſatisfait que lorſque l'objet aimé lui ſacrifie tous ſes goûts, toutes ſes paſſions. Vous ne faites rien pour lui,

ſi vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfere le devoir, l'amitié, &c. il ſe croit en droit de ſe plaindre ; il cherche à ſe venger. Les politeſſes que vous vous êtes efforcé de faire à Madame de.... en ſont la preuve. Je voudrois ſeulement que vous ne les euſſiez pas pouſſées juſqu'à la conduire chez elle. Le temps que vous y êtes reſté, le plaiſir que vous avez pris à l'entretenir, les queſtions qu'elle vous a faites ſur l'état de votre cœur, tout cela prouve la vérité de ce que je vous diſois dans ma derniere Lettre. Vous avez beau proteſter que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comteſſe : votre embarras, lorſqu'elle vous a demandé ſi vous étiez reſté long-temps chez votre Fermiere-Générale ; l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponſe équivoque ; le ſoin même que vous avez pris de diſſiper ſes moindres ſoupçons, m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites, & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comteſſe ſent les conſéquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalouſie, en louant le Chevalier, votre ancien Rival ? Pour le coup, je vous réponds que vous ne retomberez pas ſitôt dans

ces langueurs dont nous parlions tout-à-l'heure. La jalouſie va vous fournir dequoi vous occuper long-temps : & comptez-vous pour rien le malheur de la Marquiſe? Vous le verrez dans peu ; les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré ſon viſage ſeul : ſon humeur ſera bien différente, dès quelle connoîtra toute ſon infortune. Que je la plains! que je plains toutes les femmes! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer! La Comteſſe eſt ſa meilleure amie : le ſera-t-elle encore long-temps? Elle eſt ſi jolie, ſon teint eſt ſi capable d'enlaidir celui des autres! Que d'orages je prévois!

J'oubliois de vous faire une querelle très-ſérieuſe ſur votre procédé à mon égard. Vous avez donc eu l'indiſcrétion de montrer mes dernieres Lettres à Mr. D. L. R. F. C.? Je ceſſe de vous écrire, ſi vous continuez à ne me pas garder le ſecret. Je veux bien lui communiquer de vive voix mes idées ; mais il s'en faut beaucoup que je me flatte d'écrire aſſez bien pour ſoutenir l'examen d'un pareil Lecteur.

Digitized by Google

LETTRE XXXIX.

LA rougeur que la petite vérole a laiſſée ſur le viſage de la pauvre Marquiſe, la rend donc bien farouche? Sa réſolution de ne ſe montrer de long-temps, ne me ſurprend pas. Comment paroître en cet état? Si l'accident qui l'humilie, ne lui étoit pas arrivé, combien de temps n'auroit-elle pas encore fait ſouffrir ce pauvre Chevalier? Cela ne prouveroit-il pas que la vertu des femmes dépend des circonſtances, & qu'elle diminue avec leur fierté? Mais que je crains pour la Comteſſe un pareil exemple! Rien n'eſt plus dangereux pour une femme que les foibleſſes de ſon amie : l'amour, déja trop ſéduiſant par lui-même, le devient encore plus, ſi j'oſe le dire, par contagion; ce n'eſt pas ſeulement dans notre cœur qu'il prend ſa force, il tire encore de nouvelles armes contre la raiſon de tous les objets qui nous environnent. La perſonne qui devient coupable, ſe croit intéreſſée, pour ſa propre juſtification, à conduire ſon amie dans le même précipice, & je ne ſuis plus étonnée de tout ce que la Marquiſe dit en votre faveur. Juſqu'ici

Digitized by Google

elles ſe ſont conduites ſur les mêmes principes: quelle honte pour celle-ci qu'ils n'euſſent garanti que la Comteſſe! La Marquiſe a d'ailleurs à préſent une raiſon de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de ſon amie : elle eſt devenue laide, par conſéquent obligée, pour conſerver un Amant, à quelques complaiſances de plus. Souffrira-t-elle que quelqu'un retienne le ſien à moins de fraix? ce ſeroit reconnoître une ſupériorité trop humiliante, & je ſuis aſſurée qu'elle feroit les choſes du monde les plus ſingulieres pour amener votre aimable veuve à ſon but. Y ſera-t-elle parvenue? Que je crains que tout ne change de face! Avoir été auſſi jolie qu'une autre femme, ne l'être plus, tandis qu'elle embellit tous les jours, & la ſouffrir ſans ceſſe auprès de ſoi, c'eſt, je vous le jure, un effort au-deſſus des forces de la femme la plus raiſonnable, de la Philoſophe la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité; j'entends la rivalité des charmes ſeulement : ce ſeroit trop d'y joindre celle du ſentiment.

Je le prévois à regret; mais je dois vous le dire. Quelques précautions que prenne la Comteſſe pour ménager l'amour-propre de la Marquiſe, elle n'en fera jamais

qu'une ingrate. Je ne ſais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'eſt plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans ſa bouche une empreinte de commiſération qui perce à travers tous les ménagements, & qui humilie toujours celle qu'elle veut conſoler de la perte de ſes charmes. Plus elle ſemble vouloir faire oublier la ſupériorité qu'elle a ſur la pauvre diſgraciée, plus elle ſe l'aſſure : en ſorte que ce n'eſt déſormais que de ſa généroſité que celle-ci paroît tenir le mérite ſubalterne qu'on veut bien lui laiſſer. Enfin, comptez, Marquis, que jamais les femmes ne ſe trompent ſur les louanges qu'elles ſe donnent mutuellement : toutes ſavent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Auſſi, comme elles ſe parlent ſans ſincérité, s'écoutent-elles ſans beaucoup de reconnoiſſance; & quand celle qui parle ſeroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour ſavoir s'il eſt ſincere, examine bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Eſt-elle laide ; on la croit & on l'aime : auſſi jolie que nous; on la remercie froidement, & on la dédaigne : plus jolie; on la hait ſeulement encore un peu plus qu'on ne faiſoit avant qu'elle eût par-

Digitized by Google

lé. Il faut donc être bien perſuadé que tant que deux figures ont quelque choſe à démêler entre elles, il eſt impoſſible qu'entre les femmes qui les portent, il ſe forme une ſolide amitié. Deux Marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voiſins? Mais on ne pénetre pas toujours dans les femmes la véritable cauſe de ce défaut de cordialité. Celles qui paroiſſent le plus intimement liées, ſe brouillent quelquefois pour un rien : croyez-vous que cette minucie ait occaſionné leur querelle? Elle n'en eſt que le prétexte. On cache le motif qui nous fait agir, lorſqu'en le faiſant connoître, il ne peut ſervir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'eſt l'inquiétude que nous cauſe la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle ; on paroîtroit jalouſe, on paſſeroit pour envieuſe : c'eſt un plaiſir qu'on ne veut pas lui donner; on aime mieux paroître injuſte. Quand il arrive donc une fois que deux jolies femmes ſoient aſſez heureuſes pour trouver un prétexte de ſe débarraſſer l'une de l'autre, elles le ſaiſiſſent avec une vivacité, elles ſe déteſtent avec une cordialité qui prouvent combien elles s'aimoient auparavant.

Et bien, Marquis, vous parlé-je avec

Digitized by Google

aſſez de franchiſe? Vous voyez juſqu'où va ma ſincérité. Je tâche de vous donner des idées juſtes de tout, & même à mes propres dépens; car je ne ſuis aſſurément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je ſuis bien perſuadée que tout ceci demeurera enſéveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon ſexe : il ſe croiroit peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comteſſe eſt cependant au-deſſus de toutes ces petiteſſes ; elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais eſt-il beaucoup de femmes qui lui reſſemblent?

LETTRE XL.

L'Exemple de la Marquiſe n'a donc rien fait encore ſur le cœur de ſon amie. Il ſemble, au contraire, que celle-ci ſoit plus en garde contre vous, & vous vous êtes attiré ſes reproches par une faveur légere que vous avez dérobée. J'ai bien penſé qu'elle ne manqueroit pas dans cette occaſion de vous rappeller les proteſtations de reſpect & de déſintéreſſement que vous fîtes en déclarant votre

Digitized by Google

paſſion; c'eſt l'uſage en pareil cas. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces mêmes empreſſements qu'une femme prend pour une preuve de mépris, tant que l'on n'eſt pas encore parfaitement d'accord enſemble, ſe convertiſſent dans ſon imagination en preuve d'amour & d'eſtime, dès que tout eſt réglé. Ecoutez les femmes mariées, & toutes celles qui, ne l'étant pas, ſe permettent les mêmes prérogatives; écoutez-les, dis-je dans leurs plaintes ſecretes contre des maris infideles, ou des Amants refroidis. C'eſt qu'ils les mépriſent; voilà l'unique raiſon qu'elles imaginent : cependant, entre nous, ce qu'elles regardoient comme une marque d'eſtime & d'honnêteté, qu'étoit-ce autre choſe que le contraire de tout cela? Je vous le diſois, il y a quelque temps, les femmes elles-mêmes, quand elles veulent être de bonne foi, font encore plus que vous conſiſter l'amour dans l'effervescence du ſang. Examinez une Amante dans le commencement d'une paſſion : l'amour eſt un ſentiment purement métaphyſique, auquel les ſens n'ont pas le moindre rapport. Semblable à ces Philoſophes, qui, au milieu des tourments, ne vouloient pas convenir qu'ils reſſentoient de la douleur, elle ſera long-temps martyre de ſon propre

Digitized by Google

ſyſtême; mais enfin, tout en combattant pour ſa chimere; la pauvre femme ſe ſera-t-elle laiſſée toucher: ſon Amant aura beau lui répéter que l'amour eſt un ſentiment métaphyſique & divin; qu'il vit de belles phraſes, de diſcours ſpirituels; que ce ſeroit le dégrader que d'y mêler quelque choſe de matériel & d'humain; il aura beau vanter ſon reſpect & ſa délicateſſe, je vous réponds de la part de toutes les femmes, ſans exception, que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra ſon reſpect pour une inſulte, ſa délicateſſe pour une dériſion, & ſes beaux diſcours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire, c'eſt de lui chercher querelle ſur ce qu'il aura ſans doute été moins délicat avec quelqu'autre, & qu'il ſe ſera mis par-là dans la triſte néceſſité de venir étaler les grands ſentiments auprès de la Maîtreſſe en titre; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que l'excuſe qu'on lui prête, ſort toujours du même principe.

P. S. Voilà donc la déférence que vous avez pour mes prieres? Non-ſeulement vous montrez mes Lettres à Mr. D. L. R. F. C., mais vous les liſez en pleine aſſemblée. Il eſt vrai que l'indulgence avec laquelle mes amis veulent bien les juger,

Digitized by Google

me conſole un peu de vos indiſcrétions, & je vois bien que le meilleur parti que j'ai à prendre, c'eſt d'aller mon train comme par le paſſé. Mais du moins ſoyez diſcret toutes les fois que je vous parlerai de choſes qui pourroient intéreſſer la gloire de la Comteſſe; ſans quoi, point de Lettres.

LETTRE XLI.

NOn, Marquis, quoi que vous en diſiez, je ne ſaurois vous paſſer l'eſpece de fureur avec laquelle vous deſirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur ſuprême. Aveugle que vous êtes, ne ſentirez-vous jamais que lorſque vous êtes ſûr du cœur d'une femme, il eſt de votre intérêt de jouir long-temps de ſa défaite, avant qu'elle ſoit entiere? Ne ſerez-vous jamais convaincu que de tous les biens, ce ſont les douceurs de l'amour dont il faut uſer avec le plus d'économie? Si j'étois homme, & que je fuſſe aſſez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme telle que la Comteſſe, avec quelle diſcrétion j'uſerois de mes avantages! Par combien de gradations je m'impoſerois la loi de paſſer ſucceſſivement & même lente-

Digitized by Google

ment! De combien de plaiſirs inconnus aux hommes, ne ſerois-je pas le créateur! Pareil à l'Avare, je voudrois ſans ceſſe contempler mon tréſor, connoître combien il eſt précieux, ſentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le poſſéder, à conſidérer qu'il eſt à moi, que j'en puis diſpoſer, & cependant m'affermir dans la réſolution de ne pas m'en priver par l'uſage. Quelle ſatisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez ſur elle; de voir naître dans ſes moindres actions une impreſſion de tendreſſe, dès qu'elles ont quelque rapport à vous; d'entendre ſa voix s'attendrir, dès que c'eſt à vous ou de vous qu'elle parle; de jouir de ſon trouble à vos moindres empreſſements, de ſon inquiétude aux careſſes le plus innocentes! Eſt-il de ſituation plus délicieuſe que celle d'un Amant ſûr d'être aimé? & l'eſt-on jamais plus que dans ces ſortes d'inſtants? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne diſſimule plus; d'être reçu avec un empreſſement qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ſes yeux la moitié! On a mis l'ajuſtement qu'il a paru le plus aimer; on prend le maintien, le ton, la manière d'ê-

tre qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on ſe paroit autrefois : on ne fait plus de toilette que pour lui; c'eſt pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce braſſelet. Il eſt l'objet de tout; on s'eſt transformée en lui; c'eſt lui que l'on aime en ſoi. Trouverez-vous dans l'amour quelque choſe de plus enchanteur que la réſiſtance d'une femme qui vous engage à ne pas abuſer de ſa foibleſſe, qui veut vous devoir juſqu'à ſa vertu? Eſt-il rien, en un mot, de plus ſéduiſant qu'une voix preſqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une Amante ſe reproche, & dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en ſoit plaint? Comment peut-on conſentir à voir finir ſitôt un pareil enchantement? Je ne puis le concevoir. Cependant il eſt certain que, dès que l'on cede à vos empreſſements, tous ces plaiſirs s'affoibliſſent en proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loiſir d'en connoître toute la douceur, & de la goûter. Mais vous n'êtes point ſatisfaits que la poſſeſſion ne ſoit entiere, facile & continue; & vous êtes ſurpris, après cela, de trouver de l'indifférence.

Digitized by Google

de la froideur, de l'inconſtance dans votre cœur! N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous raſſaſier de l'objet aimé? Je l'ai toujours dit : l'amour ne meurt jamais de beſoin, mais ſouvent d'indigeſtion; & je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai reſſenti pour le Comte de.... Vous verrez comment il faut conduire une paſſion pour rendre ſon bonheur durable; vous verrez ſi je connois le cœur & la véritable félicité; vous apprendrez, par mon exemple, que l'économie des ſentiments eſt peut-être en amour la ſeule Métaphyſique raiſonnable; vous connoîtrez, en un mot, combien peu vous entendez vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comteſſe. Pour rompre vos projets, j'irai la voir le plus ſouvent qu'il me ſera poſſible. N'allez pas vous en formaliſer, & me dire encore que je ſuis l'Avocat pour & contre; car je ſuis très-perſuadée qu'en cela j'agirai pour le bien de toutes les parties intéreſſées.

LETTRE XLII.

MOi, vous plaindre, Marquis! je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu ſuivre mes conſeils, & je

je ne ſuis point du tout fâchée de vous voir maltraité. Vous avez cru qu'il n'étoit queſtion que de bruſquer la Comteſſe; la façon aiſée dont elle traitoit l'amour, la facilité de ſon commerce, ſon indulgence ſur nombre de vos folies, la franchiſe avec laquelle elle railloit les Platoniciennes, tout cela vous avoit fait eſpérer de trouver en elle moins de ſévérité: mais vous venez d'éprouver quelle étoit votre erreur. Tous ces dehors étoient autant d'appas trompeurs & perfides. Surprendre ainſi la bonne foi des gens!.... il faut en convenir, c'eſt un procédé qui crie vengeance; il mérite tous les noms que vous lui donnez.

Mais voulez-vous, Marquis, que je vous parle avec ma franchiſe ordinaire? Vous êtes dans une erreur qui n'eſt que trop générale parmi les hommes. Ils ne nous jugent que ſur les dehors; ils imaginent qu'une femme, dont la vertu n'eſt pas toujours ſur le *qui vive*, ſera plus facile à vaincre qu'une prude: l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois auſſi ſont-ils expoſés à des rigueurs d'autant plus piquantes, qu'elles ſont moins attendues? Leur reſſource alors eſt d'accuſer les femmes de caprices & de ſingularité; tous tiennent le même langage,

& disent : Pourquoi cet équivoque procédé? Quand une Belle est décidée à rester intraitable, à quoi bon surprendre la crédulité d'un Amant? Pourquoi ne pas se faire des dehors conformes à ses sentiments? En un mot, pourquoi se laisser aimer, quand on veut se dispenser du retour? N'est-ce pas être bizarre & fausse? n'est-ce pas se jouer du sentiment?

Vous vous trompez, Messieurs; c'est se jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change; elle seule est offensée, & vous ne nous parlez alors du sentiment que pour ennoblir des choses qui ne lui ressemblent guères. N'est-ce pas vous-mêmes, au reste, qui nous forcez à vous traiter ainsi? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle sait que le lien le plus fort qui puisse vous attacher à elle, c'est l'espérance; il faut donc vous en laisser prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une sévérité capable de la faire regarder comme invincible, dès-lors plus d'Amant pour elle. Quelle solitude! quelle honte même! car la femme la plus vertueuse au fond n'en est pas moins sensible au desir de plaire : elle ne fait pas moins consister sa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais n'ignorant pas que ceux dont elle les at-

Digitized by Google

tend, ne ſont portés à les lui rendre que par des vues qui bleſſent ſa fierté, ne pouvant réformer ce défaut, le ſeul parti qui lui reſte à prendre, c'eſt d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle ſait les conſerver, en ne détruiſant point ces mêmes eſpérances qu'elle eſt cependant bien réſolue de ne jamais remplir. Avec de l'adreſſe elle réuſſit. Ainſi dès qu'une femme entend ſes véritables intérêts, elle ne manque pas de ſe dire à elle-même ce que la Comteſſe m'avouoit dans notre dernier entretien. " Je ſais à merveille ap-
" précier le *je vous aime* des hommes; je
" ne me diſſimule point ce qu'au fond il
" ſignifie : il ne tiendroit donc qu'à moi
" de m'en offenſer; mais quand on les a
" pénétrés, on n'a beſoin que de ſa vanité
" pour déconcerter leurs deſſeins. No-
" tre colere, quand ils nous offenſent,
" n'eſt pas ce que nous pouvons leur op-
" poſer de plus redoutable. Quiconque
" a beſoin de ſortir de ſoi-même, & de
" ſe fâcher pour leur réſiſter, décele ſa foi-
" bleſſe. Une fine ironie, une raillerie pi-
" quante, une froideur humiliante, voilà
" ce qui les décourage. Jamais de querel-
" les avec eux, par conſéquent point de
" raccommodement. Eh ! quels avanta-
" ges ce procédé ne leur enleve-t-il pas?

„ La prude ſuit, à la vérité, une toute
„ autre route. Se voit-elle expoſée à la
„ moindre entrepriſe? elle ne ſe croit rai-
„ ſonnable qu'à proportion du reſſenti-
„ ment qu'elle fait éclater; mais auſſi à qui
„ cette conduite en impoſe-t-elle? Tout
„ homme qui connoît la carte, ſe dit : je
„ ne ſuis maltraité que parce que j'ai été
„ malheureux dans le choix du moment;
„ c'eſt ma mal-adreſſe que l'on punit, &
„ non ma témérité. Dans un autre inſ-
„ tant on me ſaura gré de ce qui fait mon
„ crime aujourd'hui : ces rigueurs ſont
„ un avertiſſement de redoubler de ſoins,
„ pour mériter plus d'indulgence & dé-
„ ſarmer la fierté; on veut être appaiſée,
„ & le ſeul moyen dans ce cas de faire
„ oublier l'offenſe, c'eſt, tout en deman-
„ dant grace, de devenir coupable une
„ ſeconde fois. Avec ma recette, je ſuis
„ certaine qu'un homme ne ſe donnera
„ jamais les airs de raiſonner ainſi.

„ Le Marquis, par exemple, a quel-
„ quefois daigné me laiſſer lire dans ſes
„ yeux ſes reſpectueuſes intentions. Je
„ n'ai vu qu'une façon de l'en punir : j'ai
„ feint de ne l'avoir pas entendu; inſen-
„ ſiblement j'ai détourné ſon imagination
„ ſur d'autres objets, & cette recette m'a-
„ voit réuſſi juſqu'au moment où je le

„ vis la derniere fois chez moi. Il n'y eut
„ pas moyen de diſſimuler avec lui : il
„ voulut m'honorer de quelques familia-
„ rités, que j'arrêtai ſur le champ, mais
„ ſans colere. Je crus devoir m'armer
„ moins de courroux que de raiſon. Je lui
„ parus plus affligée qu'irritée, & je ſuis
„ très-certaine que ma douleur le toucha
„ davantage que des reproches amers ne
„ l'auroient allarmé. Il ſortit aſſez mécon-
„ tent, & voyez ce que c'eſt que le cœur.
„ Dans le premier moment je craignis de
„ l'avoir écarté pour jamais : je fus ten-
„ tée de me reprocher ma cruauté ; je
„ trouvai que j'avois été trop cruelle :
„ mais bientôt la réflexion me raſſura.
„ Les rigueurs ont-elles jamais produit
„ l'inconſtance?

Enfin, Marquis, nous cauſâmes ſur tout cela à perte d'haleine, & tout ce que me dit la Comteſſe, me fit voir que ſon parti étoit pris. Vous aurez beau crier à l'injuſtice, & la traiter de bizarre & d'inhumaine; elle ne veut des douceurs de l'amour que celles qui ne coûteront rien à ſa fierté, & je vois qu'elle ſuit cette réſolution avec plus de fermeté que je ne l'avois imaginé. La perte de votre cœur ſeroit ſans doute pour elle un malheur dont elle ne ſe conſoleroit jamais ; mais d'un

Digitized by Google

autre côté les conditions que vous mettez à votre perſévérance, lui paroiſſent trop dures pour être acceptées : elle compoſe donc avec vous ; elle eſpere pouvoir vous fixer ſans trahir ſon devoir. C'eſt un projet digne de ſon courage, & je ſouhaite qu'il lui réuſſiſſe mieux que le plan qu'elle s'étoit formé pour ſe garantir de l'amour. Attendons tous de l'événement.

Vous verra-t-on demain chez la Préſidente?... Pour peu que vous ayiez occaſion de lui parler, je ne doute point que vous n'y faſſiez la paix.

LETTRE XLIII.

JE ne m'y ſerois jamais attendue, Marquis : quoi! mon zele pour vous ne m'a donc attiré que des reproches ; & je partage avec la Comteſſe l'humeur que ſes rigueurs vous donnent ? Savez-vous que ſi ce que vous me dites, étoit fondé, rien ne ſeroit plus piquant pour moi que le ton ironique avec lequel vous exaltez mes principes ? Mais pour me rendre, comme vous le faites, reſponſable de vos ſuccès, avez-vous pu penſer un inſtant que mon but, en vous écrivant, ait jamais été de vous donner des leçons de ſé-

Digitized by Google

duction ? Ne mettez-vous donc aucune différence entre vous enſeigner à plaire, & vous exciter à ſéduire ? Je vous ai dit les motifs qui déterminoient les femmes à l'amour, cela eſt vrai ; mais vous ai-je dit pour cela qu'elles fuſſent plus faciles à vaincre ? Vous ai-je dit de les attaquer par les ſens, & en les attaquant de les ſuppoſer ſans délicateſſe ? c'eſt ce que je ne crois pas. Lorſque votre inexpérience & votre timidité pouvoient vous faire jouer auprès d'elles un perſonnage ridicule, je vous ai montré le tort que ces défauts pouvoient vous faire dans le monde ; je vous ai conſeillé d'avoir plus de confiance, enfin de vous amener inſenſiblement à cette hardieſſe noble & reſpectueuſe avec laquelle vous devez vous comporter avec les femmes. Mais dès que j'ai vu que vos prétentions alloient trop loin, & qu'elles pouvoient bleſſer la gloire de la Comteſſe, je ne vous l'ai pas diſſimulé, j'ai pris parti contre vous, & rien n'étoit plus raiſonnable : j'étois devenue ſon amie. Vous voyez donc combien vous êtes injuſte à mon égard : vous ne l'êtes pas moins par rapport à elle ; vous la traitez de caractere équivoque. A vous entendre, elle n'eſt décidée ni pour ni contre la galanterie ; & ce que vous voyez de plus

Digitized by Google

clair dans ſa conduite, c'eſt qu'elle eſt coquette d'une façon plus raiſonnée que les autres femmes. Quel jugement! Mais il faut bien pardonner quelque choſe à votre ſituation. Cependant un homme ſans prévention ne verroit dans la Comteſſe qu'une Amante auſſi raiſonnable qu'elle eſt tendre; une femme qui, ſans avoir le faſte de la vertu, ne laiſſe pas d'y reſter conſtamment attachée; une femme, en un mot, qui cherche de bonne foi les moyens les plus propres à concilier l'amour avec ſon devoir. La difficulté d'allier ces deux contraires n'eſt pas médiocre, & c'eſt la ſource des inégalités qui vous bleſſent. Figurez-vous les combats qu'elle doit rendre, les révolutions qu'elle éprouve, ſon embarras pour conſerver un Amant qu'une réſiſtance trop uniforme pourroit à la fin rebuter. Encore ſi l'on étoit ſûre de vous fixer en vous réſiſtant; mais vous pouſſez quelquefois la bizarrerie juſqu'à quitter la partie quand la réſiſtance eſt trop longue. Tout en donnant des éloges à notre vertu, vous nous abandonnez: alors quelle honte pour nous! combien de femmes ſe ſont rendues pour éviter un malheur de cette conſéquence! Mais puiſque dans les deux cas il n'eſt pas ſûr que l'on conſervera ſon Amant, il faut du

du moins préférer l'inconvénient qui ne vous fait pas perdre ſon cœur & ſon eſtime : c'eſt notre avis ; car la Comteſſe & moi penſons préciſément de la même façon. Soyez donc plus équitable, Marquis ; plaignez-la plutôt que de la critiquer. Si ſon caractere étoit moins décidé, peut-être ſeriez-vous plus content d'elle ; mais le ſeriez-vous long-temps ? j'en doute. Adieu : nous comptons vous voir ce ſoir chez Madame de la Fayette, & vous y trouver plus raiſonnable.

On doit me préſenter demain l'Abbé Gedoyn. L'aſſemblée ſera brillante ; mais vous vous y ennuyerez ſans doute, puiſque vous n'y verrez point le ſeul objet qui puiſſe vous flatter, & vous direz de mon appartement, ce que Malherbe a ſi bien dit des Jardins du Louvre :

Mais quoique vous ayez, vous n'avez point Caliſte,
Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

LETTRE XLIV.

LE calme a donc ſuccédé à l'orage, Marquis, & je vois à votre Lettre que vous êtes plus content de la Comteſſe & de vous-même. Que la raiſon eſt

puiſſante quand elle s'énonce par la bouche d'une femme qu'on adore! Voyez combien les procédés de notre amie produiſent des effets différents de ceux de ſa parente: les rigueurs de la premiere ont augmenté votre eſtime & votre amour pour elle; les bontés de la Marquiſe n'ont fait du Chevalier qu'un infidele. Tel eſt le commun des hommes; l'ingratitude eſt preſque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'eſt cependant pas toujours ſans remede, & je veux à cette occaſion vous faire part d'une Lettre que je reçus, il y a quelques jours, de Mr. de Saint-Evremond. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui.

Le jeune Comte de.... venoit d'épouſer Mademoiſelle..., dont il étoit éperduement amoureux. Il ſe plaignoit un jour à moi de ce que l'hyménée & la poſſeſſion de l'objet aimé affoibliſſoient preſque toujours, & détruiſoient même ſouvent l'amour le plus tendre. Nous diſſertâmes long-temps ſur ce ſujet; & comme j'écrivis le même jour à Mr. de Saint-Evremond, je m'aviſai de le queſtionner là-deſſus. Voici ſa réponſe. *

* On a cru ne devoir rapporter ici de la Lettre de Mr. de Saint-Evremond, que ce qui con-

Digitized by Google

Lettre de Mr. de Saint-Evremond à Mademoiſelle de Lenclos.

„ MOn ſentiment eſt exactement conforme au vôtre, Mademoiſelle. „ Ce n'eſt pas toujours, comme on le „ croit, l'hyménée ou la poſſeſſion de „ l'objet aimé, qui par eux-mêmes détruiſent l'amour : le peu d'intelligence „ avec lequel on ménage ſes ſentiments, „ la poſſeſſion trop entiere, trop facile, „ trop continue; voilà les véritables ſources des dégoûts qu'on éprouve en aimant. Dès qu'on ſe livre ſans réſerve „ à tous les emportements d'une paſſion, „ ces grands ébranlements de l'ame ne „ peuvent manquer de la laiſſer bientôt „ dans une ſolitude profonde : le cœur „ ſe trouve alors dans un vuide qui l'inquiete & qui le refroidit. En vain cherchons-nous hors de nous-mêmes les „ cauſes du calme qui ſuccede à nos emportements; nous ne voyons pas qu'un „ bonheur plus égal & plus durable auroit été le fruit de notre modération. „ Faites une exacte analyſe de ce qui ſe „ paſſe en vous, lorſque vous deſirez

cerne le ſujet annoncé dans celle de Mademoiſelle de Lenclos.

Digitized by Google

„ quelque chose; vous trouverez que vos
„ desirs ne sont qu'une véritable *curiosité.*
„ Cette curiosité est le ressort du cœur.
„ Est-elle satisfaite? nos desirs s'évanouis-
„ sent. Quiconque veut donc fixer un
„ Epoux ou un Amant, doit lui laisser
„ toujours quelque chose à desirer; cha-
„ que jour doit lui promettre quelque
„ nouveauté pour le lendemain. Diver-
„ sifiez ses plaisirs, procurez-lui les agré-
„ ments de l'inconstance dans le même
„ objet; & je vous réponds de sa persévé-
„ rance & de sa fidélité.

„ J'avouerai cependant que l'hymen,
„ ou ce qu'on appelle votre défaite, est
„ *dans une femme ordinaire* le tombeau de
„ l'amour. Mais alors c'est bien moins à
„ l'Amant qu'il faut s'en prendre, qu'à
„ celle qui se plaint du refroidissement:
„ elle rejette sur la corruption du cœur
„ ce qui n'est l'effet que de sa propre mal-
„ adresse, de son peu d'économie: elle a
„ dépensé dans un jour tout ce qui pou-
„ voit entretenir le goût qu'elle avoit ex-
„ cité: elle n'a plus rien à offrir à la cu-
„ riosité d'un Amant; c'est toujours la
„ même statue; point de variété à espé-
„ rer; il la sait par cœur: mais *dans une fem-*
„ *me telle que je l'imagine*, c'est l'aurore
„ du plus beau jour, c'est ou commen-

Digitized by Google

„ cent les plaiſirs les plus ſatisfaiſants.
„ J'entends les épanchements du cœur,
„ ces confidences réciproques qui met-
„ tent l'ame dans une ſituation ſi délicieu-
„ ſe, ces ingénuités, ces aveux qui échap-
„ pent, ces tranſports qu'excite en nous
„ la certitude de faire tout le bonheur,
„ de mériter toute l'eſtime de la perſonne
„ que nous aimons. Ce jour eſt, en un
„ mot, l'époque où l'homme délicat va
„ découvrir des tréſors intariſſables, que
„ juſqu'alors on avoit pris ſoin de lui dé-
„ rober: la liberté qu'une femme acquiert,
„ va mettre en jeu tous les ſentiments que
„ la contrainte tenoit reſſerrés; ſon cœur
„ va prendre l'eſſor, mais un eſſor bien
„ ménagé. Le temps, loin d'amener le dé-
„ goût, ne fournira que de nouvelles rai-
„ ſons de la faire aimer davantage. Mais,
„ encore une fois, je lui ſuppoſe aſſez
„ d'eſprit pour maîtriſer ſon penchant;
„ car pour fixer un Amant, ce n'eſt point
„ aſſez, (peut-être même eſt-ce trop) de
„ l'aimer éperduement: il faut ſavoir l'ai-
„ mer avec prudence, avec retenue, &
„ la pudeur eſt par cette raiſon la choſe
„ la plus ingénieuſe que les gens délicats
„ ayent imaginée. Mais ſe livrer à l'impé-
„ tuoſité de ſon penchant, s'anéantir,
„ pour ainſi dire, dans l'objet aimé, c'eſt

Digitized by Google

„ la recette d'une Amante ſans diſcerne-
„ ment. Ce n'eſt point là l'amour, c'eſt ai-
„ mer pour le moment, c'eſt vouloir bien-
„ tôt faire de ſon Amant un enfant gâté.
„ Je veux qu'une femme ſe conduiſe avec
„ plus de réſerve & de ménagement.
„ L'excès de ſon ardeur ne la juſtifie point
„ à mes yeux ; le cœur eſt preſque tou-
„ jours un courſier fougueux, dont il faut
„ ménager la vivacité. Si vous n'em-
„ ployez pas ſes forces avec économie,
„ cette vivacité ne ſera plus qu'un em-
„ portement paſſager. La même tiédeur
„ que vous appercevrez dans l'Amant,
„ après ces mouvements convulſifs, vous
„ l'éprouverez vous-même, & vous ſen-
„ tirez bientôt tous les deux la néceſſité
„ de vous quitter. En un mot, il faut plus
„ d'eſprit qu'on ne penſe pour aimer, &
„ pour être heureux en aimant. Juſqu'au
„ moment du fatal *oui*, ou, ſi vous l'ai-
„ mez mieux, juſqu'à ſa défaite, une fem-
„ me n'a pas beſoin d'artifice pour con-
„ ſerver un Amant : la curioſité l'excite,
„ le deſir le ſoutient, l'eſpérance l'encou-
„ rage. Mais eſt-il heureux une fois ; c'eſt
„ à la Belle à ſe donner autant de ſoins
„ pour le conſerver, qu'il en a mis en
„ uſage pour la vaincre : il faut que le
„ deſir de le fixer la rende ingénieuſe.

Digitized by Google

„ Un cœur eſt comme les grandes Pla-
„ ces ; l'acquiſition en eſt moins difficile
„ que la conſervation. Il ne faut que des
„ charmes pour rendre un homme amou-
„ reux ; pour le rendre conſtant, il faut
„ plus que cela ; on a beſoin d'adreſſe,
„ d'un peu de manege, de beaucoup d'eſ-
„ prit, & même d'une nuance d'humeur
„ & d'inégalité ; mais malheureuſement
„ les femmes, dès qu'elles ont cédé, ſont
„ trop tendres, trop prévenantes. Il fau-
„ droit peut-être, pour le bien com-
„ mun, qu'elles réſiſtaſſent d'abord un
„ peu moins, & dans la ſuite davantage.
„ Je le répete, jamais elles ne préven-
„ dront le dégoût qu'en donnant au cœur
„ le temps de ſouhaiter. Je les entends
„ continuellement ſe plaindre de ce que
„ notre indifférence eſt toujours le fruit
„ de leurs complaiſances pour nous. Sans
„ ceſſe elles nous rappellent le temps, où,
„ pleins d'amour & de ſentiments, nous
„ paſſions auprès d'elles des jours tout
„ entiers. Aveugles qu'elles ſont ! elles
„ ne s'apperçoivent pas qu'il eſt encore
„ en leur pouvoir de nous ramener à ces
„ ſituations, dont le ſouvenir leur eſt ſi
„ cher ! Qu'elles oublient ce qu'elles ont
„ déja fait pour nous, elles ne ſeront
„ point tentées de faire encore plus ;

„ qu'elles nous le faſſent oublier, nous
„ exigerons moins : qu'elles réveillent no-
„ tre cœur par de nouvelles difficultés,
„ que nos inquiétudes renaiſſent ; enfin,
„ qu'elles nous faſſent deſirer de nouvel-
„ les preuves d'un penchant dont la cer-
„ titude diminue tout le prix à nos yeux ;
„ elles auront dès-lors moins à ſe plain-
„ dre de nous, & ſeront plus contentes
„ d'elles-mêmes. Voulez-vous que je
„ vous l'avoue franchement ? Les choſes
„ changeroient bien, ſi les femmes ſe reſ-
„ ſouvenoient à propos que leur rôle eſt
„ toujours de ſe faire preſſer ; le nôtre
„ de ſupplier & de mériter de nouvelles
„ bontés ; que, faites pour accorder, ja-
„ mais elles ne doivent offrir. Réſervées
„ dans l'excès même de la paſſion, elles
„ ſe garderoient bien de ſe livrer ſans
„ ménagement : l'Amant auroit toujours
„ quelque choſe à demander, & par con-
„ ſéquent ſeroit toujours ſoumis pour
„ obtenir. Des complaiſances ſans bor-
„ nes aviliſſent les charmes les plus ſé-
„ duiſants, & révoltent à la fin celui mê-
„ me qui les exige. C'eſt une vérité d'ex-
„ périence. La Société met toutes les fem-
„ mes de niveau ; la belle & la laide,
„ après leur défaite, ne ſe diſtinguent plus
„ que par l'art de conſerver leur autori-

Digitized by Google

„ té : mais qu'arrive-t-il le plus commu-
„ nément ? Une femme croit n'avoir plus
„ rien à faire que d'être affectueuſe, ca-
„ reſſante, douce, égale & fidelle. Elle a
„ raiſon dans un ſens ; ces qualités doi-
„ vent faire le fond de ſon caractere ; el-
„ les ne manqueront pas de la faire eſti-
„ mer : mais ces mêmes qualités, toutes
„ eſtimables qu'elles ſont, ſi elles ne ſont
„ pas relevées par une nuance d'inégali-
„ té, ne manqueront pas auſſi d'éteindre
„ l'amour, & d'amener la langueur &
„ l'ennui ; poiſons mortels pour les cœurs
„ les mieux conſtitués !

„ Savez-vous enfin pourquoi les Amants
„ ſe dégoûtent ſi facilement dans la proſ-
„ périté ? pourquoi l'on ſe plaît ſi peu
„ après s'être plu beaucoup trop ? C'eſt
„ que les deux parties intéreſſées ont l'une
„ & l'autre une idée également fauſſe.
„ L'un croit ne pouvoir plus rien obte-
„ nir ; l'autre imagine n'avoir plus rien à
„ donner. Il s'enſuit néceſſairement que
„ l'un ralentit ſa pourſuite, & que l'au-
„ tre néglige de ſe faire valoir. On croit
„ ne pouvoir plus ſe faire valoir que par
„ les qualités ſolides ; on ſubſtitue la rai-
„ ſon, l'eſtime à l'amour : dès-lors plus
„ de piquant dans le commerce, plus de
„ ces aimables querelles ſi néceſſaires

„ pour empêcher le dégoût en le pré-
„ venant.

„ Mais quand je veux que l'uniformité
„ d'un commerce galant ſoit animée par
„ quelques orages, ne croyez pas que je
„ prétende que, pour être heureux, deux
„ Amants doivent toujours ſe quereller.
„ Je deſirerois ſeulement que leurs démê-
„ lés nâquiſſent de leur amour même;
„ que la Belle n'oubliât point (par une
„ bonté puſillanime) les égards ni les
„ ſoins qui lui ſont dûs; que par une ex-
„ ceſſive ſenſibilité elle ne fît pas de ſon
„ amour une ſource d'inquiétude capable
„ d'empoiſonner tous les moments de ſa
„ vie; que, par une fidélité ſcrupuleuſe,
„ elle ne rendît pas ſon Amant trop cer-
„ tain qu'il n'a rien à redouter de ce côté-
„ là. Il ne faut pas enfin que par une
„ douceur, une égalité inaltérable, une
„ femme ait la foibleſſe de pardonner
„ tout à l'homme qui lui manque. L'ex-
„ périence ne le fait voir que trop ſou-
„ vent; les femmes ne perdent leurs
„ Amants ou le cœur d'un époux que par
„ trop d'indulgence & de facilité : quelle
„ mal-adreſſe! Elles ſe font un mérite de
„ leur tout ſacrifier; elles les gâtent, &
„ n'en font que des ingrats. Tant de gé-
„ néroſité tourne à la fin contre elles-

„ mêmes, & bientôt ils s'habituent à re-
„ garder comme un droit ce qui ne leur
„ eſt accordé que comme une grace.

„ Vous voyez tous les jours des fem-
„ mes (même parmi celles qu'on mépriſe
„ avec le plus de raiſon) regner avec un
„ ſceptre de fer, traiter en eſclaves les
„ hommes qui leur ſont attachés, les avi-
„ lir à force de les maîtriſer. Eh bien!
„ ce ſont ces femmes qui ſont aimées le
„ plus long-temps. Je ſens qu'une femme
„ ſage & bien élevée ne s'aviſera pas de
„ ſuivre un tel exemple : cet air militaire
„ répugne à la douceur des mœurs, &
„ manque à la décence qui fait le charme
„ des choſes mêmes qui éloignent de la
„ vertu. Mais que cette femme raiſonna-
„ ble affoibliſſe un peu la nuance, il en
„ reſtera préciſément ce qu'il faut pour
„ conſerver un Amant. Nous ſommes
„ des eſclaves, que trop de bontés ren-
„ dent quelquefois inſolents; nous deman-
„ dons ſouvent à être traités comme ceux
„ du nouveau monde : nous avons au
„ fond du cœur une regle de juſtice qui
„ nous avertit que la main qui nous gou-
„ verne s'appeſantit quelquefois ſur nous
„ avec raiſon, nous lui en ſavons gré.

„ Enfin, voici mon dernier mot. Dans
„ tout ce qui eſt du reſſort de l'amour,

„ les Dames doivent être les ſouverai-
„ nes; c'eſt d'elles que nous devons atten-
„ dre notre bonheur : elles le feront in-
„ failliblement, dès qu'elles ſauront gou-
„ verner nos cœurs avec intelligence,
„ modérer leur propre penchant, &
„ maintenir leur autorité, ſans là com-
„ promettre & ſans en abuſer.

LETTRE XLV.

EN deux mots vous allez être ſatisfait, Marquis : voici ce que je penſe ſur la Lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puiſſe profiter des conſeils de Mr. de Saint-Evremond, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, & qu'elle ait excité une grande paſſion. Au reſte, nous en cauſerons plus amplement quand il vous plaira. Je paſſe à ce qui vous regarde. Le ſacrifice que la Comteſſe a exigé de vous, méritoit bien le prix que vous y avez mis. Renoncer pour elle à une femme dont les dehors obligeants vous annonçoient tant de diſpoſitions à vous bien traiter, y renoncer publiquement, en préſence de ſa rivale, & avec ſi peu de ménagement pour la vanité de la perſonne abandonnée, c'eſt un effort qui naturellement ne devoit pas ſe faire ſans une

Digitized by Google

récompense proportionnée : elle ne pouvoit trouver un plus heureux prétexte de vous accorder son portrait. Mais prendre un jour aussi solemnel que celui où la Marquise reçut chez elle compagnie pour la premiere fois; choisir le moment où la femme de finance s'étoit mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité; ne lui parler qu'en passant; affecter de se livrer tout entier au plaisir de voir sa rivale, de l'entretenir & de faire sa partie; c'est un outrage qu'on ne lui pardonnera jamais : on s'en vengera, vous le verrez, & le plus cruellement qu'il sera possible; c'est moi qui vous en réponds. Venons au second article de votre Lettre.

Vous me demandez si la derniere faveur, ou plutôt la derniere faute que nous puissions commettre, est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, & non.

Oui, si vous aimez une femme dont vous fassiez la premiere passion, & qui ait de la délicatesse & de la vertu; mais dans ce cas aussi, cette preuve ne sera ni plus certaine ni plus flatteuse pour vous que toutes les autres qu'elle vous aura données de son penchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choses même les moins essentielles en apparence,

Digitized by Google

ſont des marques auſſi ſûres de ſa paſſion; que celles dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même, que ſi cette femme vertueuſe eſt d'une certaine complexion, la derniere faveur prouvera moins que mille autres petits ſacrifices que vous comptez pour rien: car alors elle agit pour elle beaucoup plus que pour vous; elle eſt trop intéreſſée à vous écouter, pour que vous puiſſiez faire gloire de l'avoir perſuadée: tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'eſt laiſſée vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas, & de laquelle celui dont elle étoit épriſe, n'a jamais rien obtenu. Il peut donc arriver que la derniere faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient: au contraire, ſouvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous reſpectons davantage que devant ceux que nous eſtimons: ſoyez ſûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raiſonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Votre prétendu triomphe peut donc avoir quelquefois des cauſes, qui, loin d'être glorieuſes pour vous, ne ſerviroient qu'à vous humilier, ſi vous les connoiſſiez.

Digitized by Google

On voit, par exemple, un Amant prêt à ſe rebuter; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adreſſer à quelque autre plus accommodante; on ne veut pas le perdre; il eſt toujours humiliant de ſe voir abandonnée : on cede, on n'imagine pas d'autre moyen de le garder; on veut n'avoir rien à ſe reprocher. S'il nous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout ſon tort; car comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnoiſſance : quelle folie! D'autres ſe rendront par des motifs différents : la curioſité détermine celle-ci; elle veut ſavoir ce que c'eſt que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait du plaiſir. L'une ſe mettra dans la tête d'avoir un homme dont la conquête flatte ſa vanité; elle ſacrifiera tout pour ſe l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié, à l'occaſion, aux importunités, au plaiſir de ſe venger d'un infidele : que ſais-je, moi? Le cœur eſt ſi bizarre, & les raiſons qui le décident, ſi ſingulieres & ſi variées, qu'il eſt impoſſible de découvrir tous les reſſorts qui le font mouvoir. Mais ſi nous nous faiſons illuſion ſur les moyens de vous fixer, combien de fois auſſi les hom-

mes ne ſe trompent-ils pas ſur les preuves de notre amour? S'ils avoient plus de délicateſſe, ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus ſignalées.

Dites-moi donc, Marquis, ce que j'ai fait à Mr. de Coulanges; depuis un mois il n'a pas mis le pied chez moi. Cependant, ſans reproche, je lui dis aſſez de douceurs quand il y vient; c'eſt un des plus aimables hommes que je connoiſſe. Je ſerai fachée contre vous, ſi vous ne me l'amenez pas à mon retour de Verſailles : je veux qu'il me chante lui-même les derniers couplets qu'il a faits; on dit qu'ils ſont charmants.

LETTRE XLVI.

VOus êtes trop bon, Marquis, de vous être apperçu de mon abſence. Si je ne vous ai pas écrit pendant mon ſéjour à la campagne, c'eſt que je vous ſavois heureux, & cette idée me tranquilliſoit. J'ai ſenti qu'il falloit que l'amour eût ſes droits : comme ordinairement ſon regne n'eſt pas long, & que d'ailleurs l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendois patiemment qu'un intervalle de plaiſir

vous

Digitized by Google

vous permît de lire mes Lettres. Savez-vous ce que je faiſois pendant ce temps-là? Je m'amuſois à combiner tous les événements qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre ſociété. J'ai prévu les tracaſſeries de la Comteſſe avec ſa rivale, j'ai preſſenti que cela finiroit par une rupture ouverte, j'ai deviné que la Marquiſe ne ſeroit point du parti de la premiere, & qu'elle embraſſeroit la querelle de l'autre. La femme de finance n'eſt pas tout-à-fait ſi jolie que ſa rivale; raiſon déciſive de ſe déclarer pour elle & de l'appuyer ſans danger. Quelle devoit être la ſuite de tout cela? La déſunion qui s'eſt miſe entre toutes ces femmes. Que de révolutions, bon Dieu, depuis ſi peu de temps! il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raiſons d'aimer & d'eſtimer cette aimable Comteſſe. Croyez qu'une femme d'un mérite auſſi réel & d'une figure auſſi intéreſſante, ne peut que gagner à ſe faire connoître de plus en plus. Que rien n'affoibliſſe donc l'eſtime que vous conſervez pour elle. Vous avez, j'en conviens, obtenu l'aveu de ſon penchant pour vous; mais en eſt-elle moins eſtimable? ſon cœur ne doit-il pas, au contraire, augmenter de prix à vos yeux, à proportion de

Digitized by Google

la certitude que vous acquerrez d'en être l'unique poſſeſſeur? Et quand même vous auriez obtenu de ſon penchant les preuves dont nous parlions la derniere fois, vous croiriez-vous en droit de la méſeſtimer? Je ne puis m'empêcher de le dire : vos pareils m'indignent toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir manquer à mon ſexe, & nous punir de nos foibleſſes; n'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice & de la dépravation, d'inſulter encore à la douleur que nous cauſe leur changement? Ne peuvent-ils donc être inconſtants ſans être injuſtes! Les procédes injurieux devroient-ils jamais ſuivre les dégoûts qu'ils éprouvent? Si nous ſommes coupables, eſt-ce celui qui a profité de nos fautes, qui les a occaſionnées, qui doit nous en punir? Conſervez donc dans tous les temps les ſentiments que vous avez pour la Comteſſe; qu'une fauſſe opinion ne nuiſe point aux progrès qu'ils pourront encore faire dans votre cœur. Ce n'eſt point notre défaite par elle-même qui doit nous rendre mépriſables à vos yeux. La façon dont nous nous ſommes défendues, rendues & conſervées, doit ſeul être la meſure de votre eſtime ou de vos mépris.

Madame de la Fayette a donc trouvé que ma derniere Lettre rouloit ſur un

Digitized by Google

fond un peu libre? Voilà ce que vos indiſcrétions m'attirent; mais elle ne fait pas attention que je ne ſuis pas plus coupable en cela que le Démonſtrateur en Anatomie. J'analyſe l'homme métaphyſique, comme il diſſeque l'homme phyſique. Croyez-vous que par ſcrupule il doive omettre dans ſes opérations les parties de ſon ſujet qui peuvent offrir aux gens corrompus les occaſions de ſe livrer aux ſaillies d'une imagination déréglée? Ce n'eſt pas le fond des choſes qui fait l'indécence; ce ne ſont point les mots, pas même les idées; c'eſt l'intention de celui qui parle, & preſque toujours la dépravation de celui qui écoute. Madame de la Fayette étoit aſſurément la perſonne du monde que j'aurois ſoupçonnée le moins de me faire de pareils reproches, & je veux, demain, chez la Comteſſe, la faire convenir de ſon injuſtice.

LETTRE XLVII.

MOi, Marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que vous fait votre Financiere! Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un inſtant qu'elle n'employe tous les raffinements de la co-

Digitized by Google

quetterie pour vous enlever à la Comteſſe : elle peut avoir du goût pour vous; mais modérez là-deſſus votre amour-propre : le plus puiſſant motif qui la conduiſe, eſt, ſans contredit, le deſir de ſe venger. Sa vanité eſt intéreſſée à punir ſa rivale d'avoir obtenu la préférence. Les femmes ne ſe pardonnent jamais ces choſes-là; & ſi celui qui fait le ſujet de la querelle, n'eſt pas le premier objet de leur courroux, c'eſt qu'elles ont beſoin de lui pour exercer leur reſſentiment. Vous avez rencontré, dans la rivale de la Comteſſe, préciſément ce que vous exigiez de celle-ci pour lui reſter attachée. On vous offre d'avance le prix des ſoins que vous rendrez, & dont peut-être on vous diſpenſera, & je vois que vous ſerez aſſez peu délicat pour accepter ces offres. Il eſt donc écrit ſur le cœur de tous les hommes, *à la plus facile.*

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le moindre reproche de la Comteſſe? Quelles femmes encore paroiſſez-vous lui préférer? Une femme ſans délicateſſe, ſans amour; une femme qui n'eſt conduite que par l'attrait du plaiſir, plus vaine que ſenſible, plus voluptueuſe que tendre, plus vive qu'affectueuſe; elle ne cherche, elle ne chérit en vous que votre

jeuneſſe & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous ſentez tout ce que vaut ſa rivale, vous connoiſſez tous les torts que vous avez avec elle, vous convenez que vous êtes un monſtre d'ingratitude; & cependant vous ne pouvez prendre ſur vous de mériter votre grace. En vérité, Marquis, je ne vous comprends plus. Je commence à croire que Madame de Sévigné a raiſon, * lorſqu'elle dit que ſon fils connoît ſes devoirs, & qu'il en raiſonne fort bien; mais que les paſſions l'emportent, en ſorte que *ce n'eſt pas par la tête qu'il eſt fou, mais par le cœur.*

En vain me rappellez-vous ce que je vous ai dit autrefois ſur la façon dégagée dont il falloit traiter l'amour. Souvenez-vous que dans ce temps-là je m'égayois plutôt par quelques réflexions badines, que je ne prétendois vous donner des avis en forme. Noubliez pas non plus qu'il n'étoit queſtion alors que d'un goût paſſager, que d'une Maîtreſſe ordinaire; mais le cas où vous vous trouvez aujourd'hui eſt bien différent. Vous verrez toutes les femmes de Paris, ſans en trouver une ſeule que vous puiſſiez même com-

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné,

Digitized by Google

parer à celle que vous quittez ſi cruellement; & par quelle raiſon encore ? parce que ſa réſiſtance bleſſe votre vanité. Quelle reſſource nous reſte-t-il donc déſormais pour vous fixer?

J'en conviens néanmoins avec vous : quand une paſſion eſt éteinte, elle ſe rallume difficilement. *On n'eſt pas plus le maître d'aimer encore, qu'on l'étoit de n'aimer point.* Je ſens la vérité de toutes ces maximes; mais je n'y rends hommage qu'à regret, dès que je conſidere qu'en connoiſſance de cauſe vous laiſſez l'excellent pour le pire ; que vous renoncez à un bonheur ſolide, à des plaiſirs durables, pour vous livrer à des goûts dépravés, à de purs caprices; mais je le vois bien, toutes mes réflexions ne vous ramèneront pas. Je commence même à craindre de vous ennuyer avec ma morale, &, à parler vrai, je crois qu'il eſt aſſez ridicule à moi de vous prêcher la conſtance, tandis qu'il eſt bien décidé que vous n'aimez plus, *& que vous avez le cœur fou.* Je vous abandonne donc à votre mauvais deſtin, ſans cependant renoncer à vous ſuivre dans vos nouveaux écarts. A quoi ſerviroit de s'en affliger ? Voudrois-je prendre avec vous le ton d'un Pédagogue? Non, aſſurément, nous y perdrions trop

tous les deux; je m'ennuyerois, & je ne vous réformerois pas.

LETTRE XLVIII.

JE ne vous le cele point, Marquis, vos procédés pour la Comteſſe m'avoient donné de l'humeur contre vous, & j'étois tentée de rompre tout commerce avec un homme auſſi méchant que vous l'êtes. La facilité avec laquelle je me rends à vos inſtances, me fait croire que mon amitié pour vous tient un peu de la foibleſſe. Vous avez raiſon : ne vous être attachée qu'autant que vous ſuivriez mes conſeils, ce ne ſeroit pas être votre véritable amie. Plus vous devenez à plaindre, moins je dois vous abandonner; mais on n'eſt pas le maître d'un premier mouvement. Quelque effort que je fiſſe pour vous trouver moins coupable, l'intérêt que je prenois au malheur de mon amie, l'emportoit toujours. Il y avoit des moments où je ne pouvois pas vous imaginer innocent, dès qu'une ſi belle perſonne ſe plaignoit de vous. A préſent que je vois ſa ſituation s'adoucir tous les jours, je me fais preſque un crime de la froideur de ma derniere Lettre.

Digitized by Google

Je me contenterai donc déſormais de la plaindre, ſans vous importuner plus long-temps à ſon égard. Ainſi reprenons, s'il vous plaît, notre train ordinaire. Ne craignez plus mes reproches; je le vois, ils ſeroient auſſi inutiles que déplacés.

LETTRE XLIX.

VOus ne ſaviez donc pas, Marquis, qu'il eſt ſouvent plus difficile de ſe débarraſſer d'une Maîtreſſe que de l'acquérir? Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de finance ne me ſurprend que parce qu'il n'eſt pas venu plutôt. Quoi! n'ignorant pas quel eſt ſon caractere, vous pouvez penſer que le déſeſpoir qu'elle affecte, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, ſoit l'effet d'une paſſion véritable? Vous pouvez encore être la dupe de ſon manege; j'admire & je plains votre aveuglement. Mais ne ſeroit-ce point auſſi la vanité qui aideroit un peu à fortifier votre illuſion? A la vérité, ce ſeroit une vanité bien ſinguliere que celle d'être aimé d'une pareille femme; mais les hommes ſont ſi vains, qu'ils ſeroient flattés de l'amour de la courtiſanne la plus déterminée. En tout cas,

Digitized by Google

cas, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle eſt du caractere de votre Belle, n'a dans ſa douleur en vue que ſon propre intérêt : elle s'efforce, par ſes larmes & par ſon déſeſpoir, de vous perſuader que votre perſonne & votre mérite ſont tous ſes regrets; que la perte de votre cœur eſt pour elle le comble de l'infortune; qu'elle ne voit perſonne capable de l'en dédommager. Tous ces ſentiments-là ſont faux. Ce n'eſt point une Amante affligée qui vous parle; c'eſt une femme vaine, déſeſpérée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ſes charmes, inquiete ſur la façon de vous remplacer promptement, jalouſe de ſe donner un air de ſenſibilité, de paroître digne d'un meilleur ſort : elle juſtifie, en un mot, cette penſée de Mr. D. L. R. F. C. *Les femmes ne pleurent pas tant leur Amants pour les avoir aimés, que pour paroître plus digne d'être aimées.* C'eſt bien à D.... à jouer le ſentiment. En vérité, il faut qu'elle ait de vous une idée bien ſinguliere pour eſpérer de vous en impoſer. Voulez-vous la connoître? Le Chevalier eſt actuellement ſans affaires, engagez-le à vous remplacer auprès d'elle. Je ne recevrai pas deux Lettres de vous, ſans que vous me parliez de la facilité avec laquelle

elle ſe ſera conſolée de vous avoir perdu. Une femme de ſon âge commence à craindre de ne pas retrouver ce qu'elle perd, & d'être obligée d'avilir ſes charmes en prenant le premier qui ſe préſentera. Sa douleur au reſte peut être vraie; mais aſſurément elle vous trompe ſur les motifs qu'elle en donne. Dégagez-vous donc de ſes chaînes ſans ſcrupule. En vous piquant de conſtance ou de délicateſſe pour un pareil objet, vous me paroîtriez auſſi ridicule que vous m'avez paru coupable lorſque vous en avez manqué dans une autre occaſion. Souvenez-vous, Marquis, de ce que nous diſoit un jour Mr. de Coulanges : La conſtance eſt la vertu des gens d'un mérite borné. Ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle ? le ſentiment de leur médiocrité les y fixe, il les intimide, ils n'oſent eſſayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir ſurpris ſon cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils déſeſperent de pouvoir retrouver ailleurs; & comme un inſtant d'attention ſur le peu qu'ils valent, pourroit détromper cette femme ſur leur compte, que font-ils alors? ils érigent la conſtance en vertu, ils font de l'amour une ſuperſtition, ils ſavent intéreſſer la raiſon à leur con-

Digitized by Google

ſerver un cœur qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occaſion, ou à la ſurpriſe. Gardez-vous de reſſembler à de ſi minces perſonnages. Les cœurs ſont la monnoye de la galanterie; les gens aimables ſont des effets qui appartiennent à la Société; leur deſtination eſt d'y circuler, & de faire le bonheur de pluſieurs. Un homme conſtant eſt donc auſſi coupable qu'un avare qui arrête la circulation dans le commerce : il conſerve un tréſor qui lui eſt inutile, tandis que d'autres en feroient un ſi bon uſage.

Qu'eſt-ce d'ailleurs qu'une Maîtreſſe qu'on garde par raiſon? quelle langueur ne regne pas dans ſon commerce? quelle violence ne faut-il pas ſe faire pour dire qu'on l'aime encore, tandis qu'il n'en eſt plus rien? Il eſt rare que la paſſion finiſſe en même-temps des deux côtés : alors la conſtance eſt un vrai malheur. Je la compare à ce tyran de l'antiquité, qui faiſoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre : elle nous condamne au même ſupplice. Secouez un préjugé ſi funeſte à la liberté du commerce. Croyez-moi, ſuivez votre goût pour la femme de robe dont vous me parlez; elle pourra bien, à la vérité, vous ennuyer quelquefois, mais du moins ne vous dégradera

t-elle pas. Si, comme vous le dites, elle eſt auſſi peu ſpirituelle qu'elle eſt belle, ſon regne ne ſera pas long. Vous ſerez donc bientôt vacant, & je ne doute point qu'une autre ou même pluſieurs galanteries ne ſuccedent à celle-là : peut-être même n'en attendrez-vous pas la fin; car je vois par votre Lettre que vous devenez un homme à la mode. Le nouveau ſyſtême que vous vous êtes formé m'en rend certaine; on ne peut pas mieux s'arranger. Ne finir jamais une affaire avant d'en avoir une autre commencée; ne ſe retirer de la premiere qu'à proportion des progrès qu'on fait dans la ſeconde, rien de mieux : mais comme malgré de ſi ſages précautions, on pourroit ſe trouver au dépourvu, comme quelque événement au-deſſus de la prévoyance humaine pourroit troubler ces arrangements, avoir pour principe de toujours bien finir déſormais avec toutes ſes Maîtreſſes, afin d'en retrouver quelqu'une qui vous occupe pendant les interregnes; je vous l'avoue, Marquis, c'eſt ce qui s'appelle s'arranger avec toute la prudence imaginable, & je ne doute pas que vous ne vous trouviez bien d'un plan auſſi ſagement conçu. Adieu.

Je ne ſais, en vérité, comment j'ai le

courage de vous écrire des Lettres ſi longues & ſi folles : je trouve à vous entretenir, un charme ſecret dont je pourrois me défier ſi je ne connoiſſois pas bien mon cœur. Cependant je fais réflexion qu'il eſt actuellement ſans affaire, & je veux prendre garde à vous déſormais; car très-ſouvent vous vous aviſez de me dire des choſes fort tendres, & je m'aviſerois peut-être, moi, de les croire.

LETTRE L.

VOus en plaiſanterez tant qu'il vous plaira, Marquis, je continuerai à vous dire que vous n'êtes point épris de la Préſidente. Croyez que je vois plus clair que vous-même dans vos propres affaires. J'ai connu cent honnêtes gens qui, comme vous, ſe prétendoient de la meilleur foi du monde amoureux, & qui dans la vérité du fait ne l'étoient en façon quelconque. Il en eſt des maladies du cœur comme de celles du corps; les unes ſont réelles, les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme n'eſt pas toujours de l'amour. L'habitude d'être enſemble, la commodité de ſe voir, la fuite de ſoi-même, la néceſſité d'avoir

Digitized by Google

quelque galanterie, le desir de plaire, l'espérance de réussir: en un mot, mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion, voilà la plupart du temps ce que vous prenez pour de l'amour, & les femmes sont les premieres à fortifier cette erreur. Toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvu que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les motifs auxquels elles les doivent. Après tout, n'ont-elles pas raison? elles y perdroient presque toujours.

A tous les motifs dont je viens de parler, vous pouvez en joindre encore un autre, tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentiments. La Présidente est, sans contredit, la plus jolie personne de notre temps: elle est nouvellement mariée; elle a refusé l'hommage d'un des plus aimables hommes que nous connoissons. Rien sans doute ne flatteroit davantage votre vanité, que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aspirez. Voilà, mon cher Marquis, ce que vous appellez de l'amour, & difficilement vous désabuserez-vous; car à force de vous persuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est

Digitized by Google

réel. Ce ſera quelque choſe de fort ſingulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus ſentiments, avec combien de bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoiſſance; & ce qu'il y aura de plus plaiſant encore, ce ſeront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureuſement l'événement vous détrompera, & vous ſerez alors le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire auſſi folle.

Voulez-vous que je vous diſe juſqu'où je pouſſe l'injuſtice? Je ſuis très-perſuadée que vous ne deviendrez plus amoureux. Vous n'aurez déſormais que des goûts paſſagers, des commerces frivoles, des engagements de caprice; tous les traits de l'amour gliſſeront ſur vous. Vous n'éprouverez point, à la vérité, ſes peines; mais jouirez-vous de la moindre de ſes douceurs? Pouvez-vous eſpérer de retrouver jamais dans les fantaiſies auxquelles vous vous livrez, ces inſtants délicieux qui faiſoient autrefois votre félicité ſuprême? Je n'ai point envie de vous flatter; mais je crois devoir vous rendre cette juſtice, votre cœur eſt fait pour les plaiſirs délicats. Ce n'eſt point vous que je rends reſponſable de la diſſipation dans

laquelle vous vivez, ce ſont les jeunes foux que vous voyez. Ils appellent jouir, l'abus qu'ils font des plaiſirs : l'exemple vous entraîne; mais cette ivreſſe tôt ou tard ſe diſſipera, & vous verrez bientôt, du moins je le ſouhaite, que vous vous êtes trompé de deux façons ſur l'état de votre cœur. Vous avez cru qu'il étoit épris de la Préſidente, vous reconnoîtrez votre erreur; vous avez penſé qu'il avoit ceſſé d'être ſenſible pour...; mais je veux vous tenir la parole que je vous ai donnée. Peut-être viendra-t-il un temps où je pourrai plus librement vous expliquer ma penſée. Je réponds au reſte de votre Lettre.

Avouez-le, Marquis, il falloit que vous fuſſiez bien déſœuvré ce matin pour vous amuſer à relire mes Lettres. J'ajoute qu'il falloit même que vous euſſiez de l'humeur pour vous porter à les critiquer. Quelque partie brillante, quelque rendez-vous flatteur avoient ſans doute manqué? mais je ne veux point éluder la difficulté. Je vous parois donc me contredire quelquefois? Si je vous avouois que cela peut bien être, ſi je vous faiſois la même réponſe que faiſoit l'autre jour Mr. de la Bruyere à quelques Critiques : *Ce n'eſt pas moi qui me contredis; c'eſt le cœur ſur le-*

quel je raiſonne, en pourriez-vous conclurre raiſonnablement que tout ce que je vous ai dit eſt faux? Je ne le crois pas. Mais que ſais-je en effet, ſi, entraînée par les ſituations où vous vous trouviez, je n'ai point paru détruire ce que j'avois avancé dans des occaſions différentes? Que ſais-je, ſi vous voyant prêt à donner dans un travers, je n'ai point pouſſé trop loin des vérités, qui, dites foiblement, ne vous auroient peut-être pas ramené? Que ſais-je, en un mot, ſi, m'étant intéreſſée au bonheur d'une amie, l'envie de la ſervir n'a pas quelquefois diminué ma ſincérité?... Mais je ſuis bien bonne de répondre ſérieuſement à la tracaſſerie que vous me faites. Ne devois-je pas voir d'abord qu'il y a plus de malignité dans votre Lettre que de véritable envie de me critiquer? Ce ſera, je vous aſſure, la derniere fois que vous abuſerez de ma ſimplicité. Je vais me conſoler de cette perfidie avec...; c'eſt quelqu'un qui aſſurément n'eſt pas auſſi méchant que vous.

Quel dommage que vous ne ſoyez pas une femme. J'aurois un ſi grand plaiſir à diſſerter avec vous ſur les nouvelles coëffures : je n'ai jamais rien vu de ſi extravagant que leur hauteur. Au moins, Mar-

Digitized by Google

quis, ſongez que ſi la Préſidente n'en a pas une inceſſamment, vous ne pouvez plus, avec décence, lui reſter attaché.

LETTRE LI.

C'Eſt donc une affaire décidée? quoi que j'en diſe, vous voilà le tenant de la Préſidente : on vous a ſacrifié un rival aimé, & vous triomphez. Que votre vanité eſt prompte à faire ſon profit de tout! Je rirois bien, ſi votre prétendu triomphe aboutiſſoit à vous faire donner un beau matin votre congé; car il pourroit fort bien ſe faire que ce ſacrifice dont vous vous glorifiez aujourd'hui, ne fût qu'une feinte. Depuis le temps que vous vivez avec les femmes, vous ne vous êtes donc pas encore fait un principe de vous défier de tous les ſentiments qu'elles affectent? Mais ſi la Belle vous avoit pris ſeulement pour réveiller dans le cœur de ſon Céladon un amour qui commençoit à devenir languiſſant ; ſi vous n'étiez que l'inſtrument de la jalouſie de l'un & de l'artifice de l'autre, ſeroit-ce un miracle? La Préſidente eſt peu fine, me direz-vous, & par conſéquent incapable d'une pareille ruſe. Mon cher Marquis, l'amour

eſt un grand précepteur, & les plus bêtes (à tous autres égards) ont très-ſouvent un diſcernement plus fin, plus juſte & plus ſûr que tout autre, lorſqu'il y va de l'intérêt de leur cœur. Mais laiſſons la theſe particuliere, & voyons les hommes en général dans la ſituation où vous vous trouvez.

Ils croyent, comme vous, que le ſacrifice qu'on leur fait d'un rival, ſuppoſe leur ſupériorité ſur lui. Eh! combien de fois arrive-t-il que ce ſacrifice n'eſt qu'un jeu? S'il eſt ſincere, ou la Belle avoit aimé ce Rival, ou elle ne l'avoit pas aimé. Si elle l'avoit aimé, dès qu'elle le quitte, c'eſt une marque certaine qu'elle ne l'aime plus, & dans ce cas quelle gloire tirer d'une pareille préférence? Si elle ne l'avoit pas aimé, que conclurre à votre avantage de la prétendue victoire que vous remportez ſur un homme qui lui étoit indifférent?

Il eſt encore un autre cas où vous pouvez être préféré, & l'être ſans que la préférence doive vous flatter davantage; c'eſt lorſque la vanité de la Belle que vous attaquez, eſt plus forte que ſon penchant pour l'Amant diſgracié: votre rang, votre figure, votre réputation, votre fortune peuvent la déterminer en votre fa-

Digitized by Google

veur. Il eſt même rare, (je le dis à la honte des femmes, & les hommes ne ſont pas moins ridicules qu'elles à cet égard,) il eſt rare, dis-je, qu'un Amant qui n'a que ſon amour & ſes grands ſentiments à préſenter, tienne long-temps contre un homme qu'on déſigne par ſa qualité, ou par ſa place, qui a des gens, une livrée, un équipage, &c. Dès que l'Amant le plus tendre peut faire rougir une femme; dès qu'elle n'oſe avouer ſon vainqueur; dès qu'elle n'oſe même ſe faire un mérite de le ſacrifier, je le prédis, ſon regne ne ſera pas long: elle ne ſera embarraſſée que de choiſir dans toutes les bonnes raiſons qu'elle aura de le quitter. Ainſi le défunt de la Préſidente étoit un Conſeiller, ſans doute auſſi fade, auſſi empeſé que ſa perruque. Quelle figure contre un homme de Cour, & contre un guerrier tel que vous!

Eh bien! croirez-vous une autre fois à mes Prophéties? Que vous avois-je dit? Le Chevalier a-t-il trouvé tant de difficultés à perſuader votre Pénélope? Cette femme déſolée & prête à ſe percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un ſucceſſeur, l'aime, le lui prouve, en eſt mépriſée; eſt-ce perdre trop de temps? Qu'en penſez-vous?

Digitized by Google

LETTRE LII.

OUi, Marquis, c'eſt à mon amitié, c'eſt à mes conſeils que la Comteſſe doit la tranquillité dont elle commence à jouir, & je ne conçois pas le chagrin que vous cauſe l'indifférence qu'elle vous marque. Il s'en faut donc beaucoup que j'aie envie de vous plaindre : votre douleur ne part que d'une vanité bleſſée. Les hommes ſont bien injuſtes ; ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets intéreſſants pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh ! que vous importe, dites-le-moi, la haine ou l'amour d'une perſonne que vous n'aimez plus ! Votre jalouſie contre le petit Duc eſt ſi déraiſonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. N'eſt-il pas tout ſimple, tout naturel, qu'une femme ſe conſole de votre perte, en écoutant un homme qui ſent mieux que vous le prix de ſon cœur ? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous ? Examinez votre conſcience, convenez que Madame de Sévigné a raiſon ; vous avez le cœur fou, mon pauvre Marquis !

Digitized by Google

Malgré tout cela, le parti que vous me proposez, m'a paru assez plaisant. Je conçois qu'il y auroit de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidelle. Quand ce ne seroit que par dépit & pour la singularité du fait, nous devrions nous aimer; mais tous ces jeux-là tournent mal ordinairement. L'amour est un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne voudroit que jouer avec lui. Ainsi, Marquis, conservez votre cœur : je me ferois scrupule d'ôter du commerce un effet si précieux. D'ailleurs, je suis si ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus désormais avoir que des amis. On a toujours maille à partir avec un Amant. Je commence à sentir le prix du repos, & j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il seroit fort singulier que vous allassiez vous mettre dans la tête que vous avez besoin d'être consolé, & que ma situation exige le même secours, parce que le Marquis de.... est parti pour son ambassade. Détrompez-vous : mes amis me suffisent, &, si vous voulez rester de ce nombre, ne vous avisez pas au moins de me conter fleurette davantage, sinon.... Adieu Marquis.

LETTRE LIII.

OH! pour le coup je quitte la partie, ſi vous perſiſtez à me parler ſur le même ton. Quel démon vous a inſpiré l'envie de remplacer les abſents? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fîtes hier au ſoir? Je ne ſais comment vous vous y prîtes; mais quelque envie que j'euſſe de me fâcher de vos propos, il me fut impoſſible de trouver de la colere contre vous. Je ne ſais où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que vous aurez beau faire; il eſt bien décidé que je ne veux point vous aimer, &, qui pis eſt, que je ne vous aimerai jamais : oui, Monſieur, jamais. Eh, mais en vérité, c'eſt une choſe étrange : vouloir perſuader à une femme qu'elle eſt affligée, qu'elle a beſoin d'être conſolée, quand elle vous aſſure que tout cela n'eſt pas, & qu'elle n'a beſoin de rien, c'eſt pouſſer les choſes juſqu'à la tyrannie. De grace, faites un peu de réflexion ſur la folie qui vous paſſe par la tête. Seroit-il décent, dites-moi, que j'allaſſe prendre la place de mon amie? qu'une femme qui vous a ſervi de Mentor, qui a fait avec vous le rôle de

mere, allât prétendre à celui d'Amante? Scélérat que vous êtes! ſi vous avez quitté ſi promptement une femme jeune & jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que moi?* Peut-être voulez-vous tenter ma conquête, pour ſavoir ſi pour moi l'amour eſt le même dans la pratique que dans la ſpéculation. Ne vous mettez pas dans les fraix d'une ſéduction; je vais ſatisfaire ſur le champ votre curioſité.

Vous ſavez que tous tant que nous ſommes, nous n'agiſſons guères ſuivant nos principes: eh bien! c'eſt là préciſément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lier avec moi. Tout ce que je vous ait dit ſur les femmes & ſur l'amour, ne vous a point appris la façon dont je me conduirois dans l'occaſion. Il y a bien de la différence entre ſentir & penſer, entre parler pour ſon compte, & penſer pour celui des autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des ſingularités, qui peut-être vous déplairoient. Je ne ſens point comme les autres femmes: vous pourriez les connoître toutes, ſans connoître Ninon, &,

* Mademoiſelle de Lenclos a fait des paſſions dans un âge fort avancé: elle pouvoit alors avoir cinquante-ſix ans.

&, croyez-moi, ce que vous découvririez de nouveautés ne vous recompenſeroit pas de la dépenſe que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête, je vous en avertis, vous faites trop de déboursés en eſpérance : je ne me ſens pas capable de vous en tenir compte. Reſtez dans une carriere plus brillante. La Cour vous offre mille jolies femmes, avec leſquelles vous ne riſquez pas, comme avec moi, de vous ennuyer à philoſopher, à avoir de l'eſprit. Je ne puis cependant vous diſſimuler que je n'aurois pas été fâchée de vous avoir vu aujourd'hui. J'ai eu toute l'après-dînée la tête rompue par la diſpute ſur les anciens & les modernes. J'en ai encore de l'humeur, & je ſerois preſque tentée de convenir avec vous que je ne ſuis pas encore aſſez ſur le retour pour m'occuper uniquement l'eſprit de ſcience, & ſur-tout de Meſſieurs les anciens. Si vous ſaviez vous contenir & me dire moins de douceurs, il n'eſt pas douteux que je vous préférerois à tout autre pour venir égayer des occupations ſi ſérieuſes. Mais vous êtes un homme ſi intraitable, ſi méchant, que je n'oſe preſque vous prier de venir ſouper demain avec moi. Je me trompe, quand je dis

demain, car il eſt deux heures après-minuit, & je réfléchis que ma Lettre ne vous ſera rendue qu'à midi : ainſi c'eſt aujourd'hui que je vous attends. Vous plaindriez-vous? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous prouve que je ne vous crains pas trop, & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous entendez que ce ne ſera pas moi à qui l'on en fera accroire ſur cet article. Je connois ſi bien les hommes!...

LETTRE LIV.

IL n'eſt plus temps, Marquis, de vous diſſimuler les véritables ſentiments de la Comteſſe a votre égard. Tant que j'ai pu garder ſon ſecret, ſans trahir l'amitié que j'ai pour vous, je l'ai fait; mais ſi je vous cachois ce que je vais vous apprendre, vous pourriez peut-être un jour m'en faire de juſtes reproches. De quelques infidélités que vous ſoyez coupable, quelque ſoin qu'on ait pris de vous perſuader qu'on vous avoit totalement oublié, vous n'avez jamais ceſſé d'être tendrement aimé. Quoi qu'on ait eſſayé de vous punir par une indifférence affectée, on ne vous

loit cependant pas ſe priver du plaiſir de vous voir, & c'eſt par complaiſance pour la Comteſſe que je vous ai fait quelques agaceries ; elles pouvoient vous attirer plus ſouvent chez moi. Mais toutes ces reſſources n'ont pu ſatisfaire un cœur profondément bleſſé, & elle eſt ſur le point d'exécuter un deſſein auquel je me ſuis long-temps oppoſée. Vous en ſerez inſtruit par vous-même, en liſant la Lettre qu'elle m'écrivit hier, & que je joins ici.

Lettre de la Comteſſe à Mademoiſelle de Lenclos.

„ SI vous voulez, ma chere Ninon, reſ-
„ ter mon amie, ceſſez de combattre
„ ma réſolution : vous ſavez qu'elle n'eſt
„ point l'ouvrage d'un moment. Ce n'eſt
„ le fruit ni d'un dégoût momentané, ni
„ d'un dépit imprudent, ni du déſeſpoir.
„ Je ne vous l'ai pas caché. La poſſeſſion
„ du cœur du Marquis de Sévigné auroit
„ fait ma félicité ſuprême, ſi j'euſſe pu me
„ flatter de le fixer pour toujours. J'étois
„ bien certaine de le perdre, ſi j'euſſe eu
„ pour lui des bontés qu'il exigeoit de
„ moi. Son inconſtance m'a appris que
„ la conduite oppoſée n'étoit pas un
„ moyen ſûr de conſerver un Amant. Il

Digitized by Google

„ faut donc renoncer pour jamais à l'a-
„ mour, puiſque les hommes ſont inca-
„ pables d'avoir avec une femme une liai-
„ ſon plus tendre, mais auſſi pure, que
„ celle de la ſimple amitié?

„ Vous ne l'ignorez pas vous-même;
„ je ne ſuis point encore aſſez bien guérie
„ pour n'être pas toujours troublée tou-
„ tes les fois que je vois le Marquis. La
„ fuite eſt le ſeul remede à ce mal, & c'eſt
„ celui que je veux employer. Je ne crains
„ point, au reſte, ce qu'on dira dans le
„ monde ſur ma retraite à la campagne;
„ j'ai prévenu ceux qui pourroient en être
„ ſurpris. On ſait que je viens de gagner
„ un procès conſidérable contre les héri-
„ tiers de mon mari; j'ai fait entendre
„ que j'allois prendre poſſeſſion de la
„ Terre de.... que l'on m'avoit conteſtée.
„ J'enleverai donc au Public la ſatisfac-
„ tion maligne d'interpréter mon goût
„ pour la ſolitude, & au Marquis juſqu'au
„ ſoupçon qu'il y ait la moindre part.
„ Voici ſon Portrait & ſes Lettres. Grand
„ Dieu, quelle eſt donc ma foibleſſe! de-
„ vroit-il tant en coûter à mon cœur pour
„ ſe détacher d'un bien auſſi funeſte à mon
„ repos!.... Mais c'en eſt fait, & ma ré-
„ ſolution ne peut plus changer. Plai-
„ gnez-moi cependant, & ſouvenez-vous

Digitized by Google

„ bien, ma chere amie, de la parole que „ vous m'avez donnée, de lui marquer „ de ma part l'indifférence la plus parfaite. Quiconque rompt avec éclat, annonce du reſſentiment & du regret d'y „ être forcée; c'eſt une honnête façon de „ dire qu'on ne demanderoit pas mieux „ que d'être appaiſée : & comme je n'ai „ nulle envie de renouer avec le Marquis, rendez-lui ce que je joins ici, mais „ de la façon dont nous ſommes convenues ; engagez-le ſur-tout à me faire la „ même reſtitution. Vous pourrez lui „ dire que le ſoin que je dois à mes affaires, m'oblige à quitter Paris pour quelque temps; mais ne lui parlez jamais de „ moi la premiere.

„ Je ſerois inconſolable de vous quitter, ma chere Ninon, ſi je n'eſpérois „ pas vous retrouver dans ma ſolitude. „ Vous écrivez volontiers à vos amis : ſi „ vous les jugez ſur la tendreſſe & l'eſtime qu'ils ont pour vous, vous n'en „ avez pas un plus digne de ce titre que „ moi. Je compte donc ſur vos Lettres, „ juſqu'au moment où vous viendrez partager ma retraite : vous connoiſſez mes „ ſentiments pour vous.

Je n'ai point de conſeils à vous donner, Marquis, ſur ce que vous venez de lire ;

Digitized by Google

la ſeule grace que j'attends de vous, c'eſt de ne jamais me compromettre ſur l'indiſcrétion que je commets, & que la Comteſſe auroit raiſon de ne me pas pardonner. Tout ce que je puis dire pour me juſtifier à mes propres yeux, c'eſt que vous l'avez trop aimée pour que ſa réſolution vous ſoit abſolument indifférente : ſi j'ai rencontré juſte, j'aurois trahi l'intérêt des deux en vous la laiſſant ignorer.

LETTRE LV.

JE ſuis enchantée de tout ce que vous avez fait, & vous êtes charmant. N'en doutez point, vos procédés, mes inſtances, & mieux que nous tous, l'amour vaincra la réſiſtance de la Comteſſe. Tout doit la déterminer à recevoir l'offre que vous lui faites de votre main. Je pourrois même dès à préſent vous aſſurer que ſa fierté ſeule réſiſte à nos efforts & à ſon propre penchant. Je la preſſois vivement ce matin de ſe décider en votre faveur. Son dernier retranchement a été la crainte de nouvelles infidélités de votre part. Raſſurez-vous, lui diſois-je : une preuve que le Marquis vous reſtera fidele, c'eſt qu'il s'eſt détrompé des autres femmes, en les

comparant à celle qu'il quittoit. Les honnêtes gens n'ont qu'une certaine quantité de travers à ſe permettre; le Marquis a eu ceux que ſon âge & ſa condition ſembloient juſtifier. Il ſe les eſt permis dans un temps où ils étoient pardonnables; il a pris tous les ridicules du jour; il a payé par-là le tribut à la mode: il pourra donc déſormais être raiſonnable impunément. On ne peut plus guères, à la vérité, paroître amoureux de ſa femme; mais c'eſt une foibleſſe qu'on lui pardonnera dès qu'on vous aura vue. Vous ne riſquez donc rien, Comteſſe, vous avez vous-même donné dans les airs de petite Maîtreſſe. Vous étiez trop raiſonnable au fond, pour ne pas vous laſſer bientôt d'un pareil perſonnage, vous y avez renoncé: le Marquis vous imite. Oubliez donc tous ſes écarts. Voudriez-vous avoir à vous reprocher la mort d'un homme auſſi aimable? Ce ſeroit un procédé qui crieroit vengeance.

En un mot, j'ai prié, j'ai preſſé; on eſt cependant encore dans l'irréſolution; mais je ne doute point que vous n'acheviez bientôt de vaincre une réſiſtance dont peut-être on ſe trouve déja fort embarraſſée.

Eh bien, Marquis, ſi l'agitation que

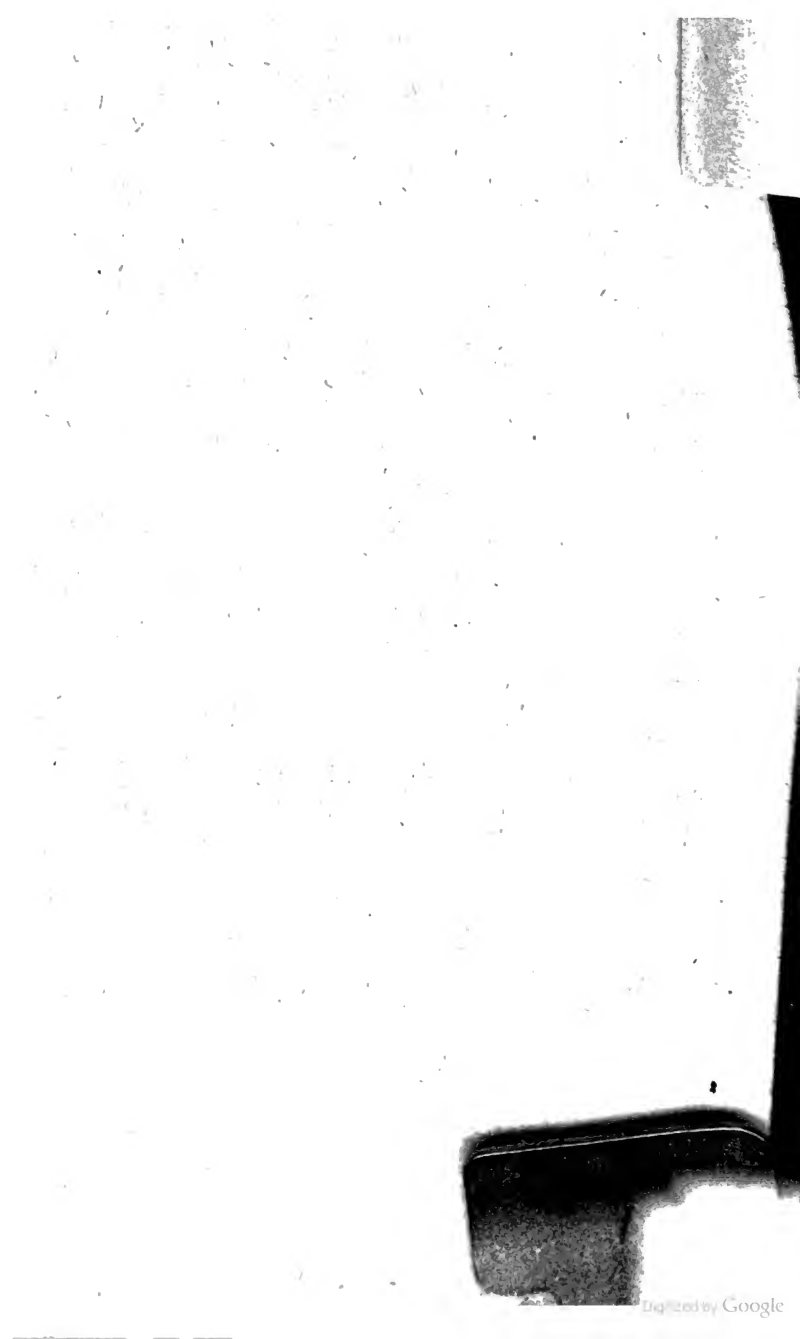
vous cauſe tout ceci, vous donnoit le loiſir d'examiner ce que je vous dis depuis quelques jours, ne ſeriez-vous pas tenté de me croire encore en contradiction avec moi-même ? Je vous avois d'abord conſeillé de traiter l'amour un peu cavaliérement, & de n'en prendre que ce qu'il en falloit pour vous amuſer. Vous deviez n'être que galant, & ne tenir aux Belles que par des liens faciles à rompre : je vous parlois alors dans la theſe générale, & relativement au cas que vous deviez faire des femmes ordinaires; pouvois-je deviner que vous ſeriez aſſez heureux pour en rencontrer une qui, comme la Comteſſe, réuniroit les charmes de ſon ſexe à toutes les qualités de l'honnête homme? Quelle doit être votre félicité? Vous allez poſſéder dans la même perſonne, & l'ami le plus eſtimable, & la Maîtreſſe la plus charmante. Daignez m'admettre pour tiers dans votre amitié, & mon bonheur égalera le vôtre ; en peut-on jamais goûter de plus grands que lorſqu'on partage celui de ſes amis?

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google